





Don  
-2  
J.  
(1)

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



LE DERNIER  
**DES BARONS**

---

TOME TROISIÈME

## H. DE BALZAC

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.	2 vol. in-8.
LE LYS DANS LA VALLÉE.	2 vol. in-8.
LE PÈRE GORIOT.	2 vol. in-8.
LE LIVRE MYSTIQUE.	2 vol. in-8.
SÉRAPHITA.	1 vol. in-8.
CÉSAR BIROTTEAU.	2 vol. in-8.

## MICHEL RAYMOND

HENRIETTE.	2 vol. in-8.
MARIA.	2 vol. in-8.
SCANDALE.	2 vol. in-8.
ALBERTINE.	2 vol. in-8.

## MAXIMILIEN PERRIN

LE BAMBOCHEUR.	2 vol. in-8.
LA FEMME DU NOTAIRE.	2 vol. in-8.
LES SALTIMBANQUES.	2 vol. in-8.
LA PERMISSION DE DIX HEURES.	2 vol. in-8.
MÉMOIRES D'UNE LORETTE.	4 vol. in-8.

## DINOCOURT

LE SAC DE SIR ROBERT.	4 vol. in-12.
LA SORCIÈRE DES VOSGES.	2 vol. in-8.
LE NEVEU DU CURÉ.	2 vol. in-8.
UNE TÊTE MISE A PRIX.	2 vol. in-8.

---

MÉMOIRES DU PRINCE DE TALLEYRAND.	4 vol. in-8.
CLARA DE NOIRMONT, par mad. Marie de l'Épinay.	1 vol. in-8.
SOUVENIRS D'UN FANTÔME. par Lamothe-Langon.	2 vol. in-8.
DEUX FRÈRES, par madame Niboyet	1 vol. in-8.
DEUX REINES, par Alfred Delille.	1 vol. in-8.
LES SOLONNAIS, par Léon de Buzonnière.	2 vol. in-8.
FRÉDÉRIC ET LÉONIE, par A. Duval.	2 vol. in-8.
UN GRAND HOMME, par Ch. Marchal.	2 vol. in-8.
LA VILLE AUX TROIS CARNAVAUX, par Urbino.	2 vol. in-8.
STUARTS ET BOURBONS, par J.-A. David.	2 vol. in-8.
ALFRED, par le duc d'Abrantès.	2 vol. in-8.
LA CHAMBRE NOIRE, par Gustave Desnoiresterres.	2 vol. in-8.
MARIEZ-VOUS ! par Victor Roussy.	2 vol. in-8.
ROSANE, par madame Hermance Lesguillon.	2 vol. in-8.

---

On trouve toujours à la **LIBRAIRIE DES CABINETS DE LECTURE**, un assortiment considérable de romans anciens, nouveaux, au rabais, d'occasion, dépareillés, et généralement tous les ouvrages nécessaires à la formation d'un cabinet de lecture.

**LE DERNIER**  
**DES BARONS**

**PAR E.-L. BULWER**

TRADUIT

**PAR ANTOINE DILMANS.**

3

**PARIS**

**CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

A LA LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LES CABINETS DE LECTURE,  
1, rue des Grands-Augustins.

—  
1844





## LIVRE HUITIÈME.

---

**Dans lequel se brise le dernier lien qui unis-  
sait le Faiseur de Roi et le Roi.**



## I.

### La dame Anne visite la Cour.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis les événements rapportés ci-dessus. L'orage, un instant amoncelé sur la tête d'Édouard, était dissipé pour le moment, quoique les nuages dispersés assombrissent encore l'horizon. Le comte de Warwick avait défait les Lancastriens sur les frontières, et le chef des rebelles avait péri sur l'échafaud ; mais la redoutable épée d'Édouard n'avait pas brillé dans la bataille ; enchaîné par une attraction encore plus puissante que celle du carnage, il s'était attardé à Middleham tandis que Warwick dirigeait son armée sur York.

Alors que le Comte arriva dans cette capitale du duché héréditaire d'Édouard, il apprit que l'habile et infatigable Hastings, instruit, même

avant d'atteindre le camp de Gloucester, de la captivité apparente du Roi, avait cru prudent de s'arrêter à York et d'assembler en grand conseil tous ceux des Chevaliers et des Barons que leur amour pour Edouard ou leur jalousie contre Warwick pouvait rendre dociles à son appel. — On croyait généralement qu'Edouard était retenu malgré lui à Middleham; et dès l'arrivée à York de Warwick, Hastings le somma gravement de démentir ce bruit. Le Comte, pour se laver d'un soupçon qui entravait tous ses mouvements militaires, expédia à Middleham le seigneur de Montagu qui en revint bientôt accompagné non seulement du Roi, mais encore de la Comtesse et de ses deux filles, qu'Edouard avait tenu à amener à sa suite, sous prétexte de mieux prouver par là l'amitié qui l'unissait à Warwick. L'apparition du Roi leva toutes les difficultés, et le Comte se remit en marche pour aller combattre les rebelles, mais Edouard le laissa partir seul; et ce ne fut qu'après la victoire qui débarrassa pour quelque temps son règne de tout ennemi déclaré, qu'il reparut à Londres.

Là, se rendit aussi le Comte, conformément aux conseils de ses amis; et, dans un conseil convoqué à cet effet, il daigna réfuter les bruits encore accrédités par ses ennemis et recueillis

avec assez de crédulité par le peuple, bruits qui l'accusaient d'avoir pris part à l'insurrection, et détenu forcément le roi à Middleham. — A la suite de cette justification, il y eut entre les chefs des maisons d'York et de Warwick, ainsi que l'avait suggéré l'Archevêque, une entrevue solennelle dans laquelle l'ex-Rose de Rabby, la mère du Roi, remplit le rôle de médiatrice et d'arbitre. La parole donnée par le Comte aux communes à Olney, fut ratifiée; et Edouard consentit à la retraite momentanée des Woodville, quoique le chevaleresque Anthony différât encore son pèlerinage à Compostelle. La vanité de Clarence se contenta du gouvernement de l'Irlande; mais, sous divers prétextes, Edouard retarda le départ de son frère pour ce poste important. On proclama une amnistie générale. Un parlement fut convoqué pour porter remède aux abus dont se plaignait le peuple; et la fille du Roi fut fiancée à l'héritier des Montagu. Ce dernier reçut le titre de duc de Bedford, et tout le pays se réjouit du rétablissement de la paix, de l'éloignement des Woodville et de la réconciliation du jeune Roi avec le favori de la nation. Jamais la puissance des Nevile n'avait paru si bien affermie; jamais le trône d'Edouard n'avait semblé si stable.

Ce fut alors que le Roi décida le Comte et son

épouse à permettre que la dame Anne accompagnât la duchesse de Clarence, qui devait venir passer quelque temps au palais de la Tour. La Reine s'était soumise de si bonne grace à l'humiliation de sa famille, que le fier Warwick lui-même en avait été touché; et il était trop chevaleresque pour ne pas consentir au départ de sa fille chérie, dont le séjour à la cour, dans de telles circonstances, devenait comme un hommage rendu à Elisabeth. Le public vit dans cette visite, qui fut faite avec grandes pompes et cérémonies, la probabilité d'une nouvelle alliance fort désirée. L'Archevêque avait ébruité l'attachement de Gloucester pour la dame Anne, et l'on attendait avec grande impatience le retour du jeune duc.

Warwick profita de cette occasion pour témoigner à Marmaduke Nevile combien il était reconnaissant de son dévouement. — Mon cher et noble parent, lui dit-il, je n'ai pas oublié que vous avez quitté le Roi et sa cour pour le ministre disgracié et son sombre manoir. Je n'ai pas oublié que vous m'avez parlé d'un certain attachement pour une gentille demoiselle, attachement qui n'a pas été accueilli suivant vos mérites. Au moins ce ne sera pas faute de domaines, ou faute des éperons d'or qui permettent à quiconque les porte de chevaucher à côté des

Rois et des Empereurs, que vous ne pourrez pas vous choisir une femme selon votre cœur. Je vous prie, mon bon cousin, d'accompagner ma fille Anne à la cour, où le Roi ne vous recevra pas défavorablement; mais il est juste de vous dédommager de la perte de votre position auprès de Son Altesse. — Je tiens du Roi le pouvoir de créer chevalier quiconque peut payer la redevance; et vos domaines seront suffisants pour cette dignité. Agenouillez-vous et relevez-vous, sire Marmaduke Nevile, seigneur du manoir de Borrodaille, de ses forêts et de ses fermes; et puissent Notre-Seigneur et Notre-Dame vous rendre puissant dans les batailles et fortuné dans vos amours.

En conséquence, revêtu de son nouveau titre et autorisé à se mesurer avec les plus braves, le sire Marmaduke Nevile suivit le Comte et la dame Anne au palais de la Tour.

Alors que Warwick se disposa à laisser sa fille au milieu du brillant entourage d'Elisabeth, il dit au Roi avec une noblesse simple et touchante :

— Ah ! Sire, s'il vous fallait un ôtage, garant de ma fidélité, pensez que mon cœur est ici; car en vérité mon sang et ma vie me sont moins chers que cette frêle jeune fille..., le portrait de sa mère, à l'époque où mes lèvres touchèrent pour la première fois les siennes.

Edouard changea de visage et rougit en répondant : Mon Elisabeth la regardera comme une sœur. Mais vous, mon cousin, ne partez-vous pas maintenant pour le Nord ?

— Avec votre permission je me rends d'abord à Warwick.

— Ah ! vous ne voulez pas avoir l'air d'approuver mes préparatifs apparents de guerre contre la France.

— Votre Altesse ne parle pas sérieusement. J'ai promis aux communes que vous ne leveriez par d'impôts pour une guerre aussi désavantageuse.

— Vous savez que je suis disposé à faire honneur à tous vos engagements. — Mais le pays fourmille tellement de soldats licenciés, qu'il est de bonne politique de leur laisser une espérance de service, afin que l'orage puisse se dissiper peu à peu.

— Hélas ! mon souverain, dit gravement Warwick, je suppose qu'une couronne apprend à la tête qui la porte l'art de faire de la diplomatie ; mais, quant à moi, une paix cordiale ou une guerre ouverte m'ont toujours semblé ce qu'il y a de mieux.

Edouard sourit et se détourna. Warwick jeta un regard sur sa fille qu'Elisabeth caressait amicalement ; puis il étouffa un soupir ; et l'air pa-



rut plus léger aux insectes de la cour, quand baissant sa tête altière pour franchir la porte, il disparut suivi de son long cortège.

— Veuillez, ma gentille Anne, dit la Reine, choisir parmi mes dames celles que vous désirez voir attachées à votre personne. Nous serions désolée que votre suite fût moins que royale.

La douce Anne chercha, mais en vain, à s'excuser d'un honneur sous lequel se cachaient bien de l'arrogance et de l'envie, quoique, à vrai dire, elle fût trop innocente pour comprendre l'astuce insidieuse de la Reine. Comme faveur toute spéciale, le Roi lui avait manifesté le désir que ses suivantes fussent prises parmi les dames de la Cour, et maintenant Elisabeth voulait lui imposer un choix qui ne pouvait manquer de mortifier celles qui n'obtiendraient pas la préférence. Jetant un regard timide autour d'elle, Anne aperçut un gracieux visage où elle trouva quelque chose d'indicible qui l'intéressa tellement et évoqua en elle des souvenirs si tristes et si chers, qu'elle se dirigea, par un mouvement instinctif, vers la jeune étrangère, dont elle prit naïvement la main. Les nobles demoiselles se groupèrent autour d'elle, échangèrent entr'elles des œillades railleuses, et s'éloignèrent avec dédain. La Reine elle-même trahit de la surprise, mais prompte à se remettre, elle inclina gracieuse-

ment la tête en disant : Devinons-nous bien votre intention, madame Anne ? désireriez-vous avoir cette gentille demoiselle Sybill Warner, au nombre de vos dames de service ?

— Sybill, ah ! je savais bien que mes souvenirs ne me trompaient pas, murmura Anne ; et après un salut d'assentiment , elle ajouta : Ne vous rappelez-vous pas, vous aussi, ma belle demoiselle, que nous nous sommes connues dans notre enfance, il y a bien des années ?

— Parfaitement, noble Dame <sup>(1)</sup>, répondit Sybill. Tandis qu'Anne se tournait vers la Reine, avec une modestie pleine d'une dignité de grand air, pour lui expliquer comment elle avait connu Sybill, le Roi s'approcha d'elle pour accaparer son oreille et son attention. — Chacun trouva fort naturel qu'Edouard se montrât particulièrement empressé auprès de la fille de Warwick, de la sœur de la duchesse de Clarence ; et Elisabeth elle-même ne soupçonna aucune intention coupable sous le langage insinuant et les manières caressantes que son royal époux adopta durant toute la journée et même jusqu'à la fin des réjouissances du soir, à l'égard d'une demoiselle que sa haute naissance semblait placer au-delà de tout hommage profane.

(1) Le titre de dame était alors donné indistinctement aux demoiselles comme aux femmes mariées de haut rang.

Mais quant à Anne, bien que trop pure pour deviner la nature des prévenances d'Edouard, elle en ressentait une vague terreur. Toute la beauté, toute la fascination de son royal admirateur ; ne pouvaient effacer de sa mémoire le souvenir du prince exilé ; bien plus, l'éclat des qualités du monarque ne servait qu'à lui inspirer plus d'éloignement pour lui. — Le charme presque irrésistible qui s'attachait à la personne d'Edouard d'York, assombrissait l'horizon d'Edouard de Lancastre. Aussi accueillit-elle avec délice le moment où, conduite enfin dans ses appartements, elle put congédier la pompeuse suite qu'on lui avait donnée, pour rester seule avec la jeune fille qu'elle avait honorée d'un choix tout spécial.

— Et ainsi donc, vous aussi, vous vous souvenez de moi ? dit Anne de sa voix suave et affectueuse.

— Vraiment, qui ne s'en souviendrait pas ? répondit Sybill : quand la main dans la main, vous vous éloigniez des autres enfants avec le jeune prince que tous regardaient comme leur roi futur, j'entendais partout autour de moi, murmurer... une prophétie bien fausse.

— Ah !... et quelle prophétie, demanda Anne ?

— On disait que, dans la main pressée entre les doigts rosés du Prince, dans la main de la

filles de Warwick, reposait la plus grande sauvegarde du trône de son père.

Le sein d'Anne se souleva et son petit pied se mit à tracer de bizarres caractères sur le plancher.

— Ainsi, dit-elle d'un air rêveur, même ici, au milieu d'une cour nouvelle, vous n'oubliez pas le prince Edouard de Lancastre. Oh! nous saurons trouver bien des instants pour parler du passé. — Mais comment se fait-il qu'après avoir passé votre enfance auprès de Marguerite, vous soyez maintenant bien accueillie auprès d'Elisabeth.

— L'avarice et le pouvoir avaient besoin des talents de mon père. C'est un savant de bonne maison, mais pauvre.—Il travaille encore à cette heure, et toutes les nuits il en est de même. J'étais attachée à la personne de Sa Grace la duchesse de Bedford, mais à son départ de la Cour, le Roi prit mon père à son service, et Son Altesse la Reine daigna m'admettre moi-même au nombre de ses dames d'honneur. C'est bien heureux que j'habite la même demeure que mon père; sans cela qui prendrait soin de lui?

— Tu es sa fille unique?..... Il doit t'aimer bien tendrement.

— Sans doute, mais non comme je l'aime. Il vit d'une vie tellement en dehors de tout ce qui

a vie. Mais après tout peut-être est-il plus doux d'aimer que d'être aimée.

Eminemment tendre et femme par le cœur, Anne fut vivement émue de cette réponse, et se rapprochant de Sybill, elle l'enlaça de ses bras et la baisa au front.

— Veux tu que je t'aime, moi, Sybill? dit-elle avec la candide naïveté d'une vierge, et toi, m'aimeras-tu?

— Ah! madame, vous avez tant de personnes pour vous aimer, un père, une mère, une sœur, tout le monde; le soleil lui-même rayonne avec plus d'amour sur les grands.

— Hélas! dit Anne qui, semblable à la plupart des natures aimantes, avait ses prétentions au privilège de la souffrance, — il se peut que j'aie des chagrins dont tu sois exempte. Je t'avoue, Sybill, qu'il y a dans ta physionomie un je ne sais quoi qui m'attire étrangement vers toi. Le mariage m'a fait perdre ma sœur; car depuis qu'Isabelle est mariée, elle est bien changée à mon égard; je voudrais que tu la remplaçasses pour moi. T'enleverai-je à la Reine, à mon départ? Ah! ma mère, au moins tu l'aimeras toi; car respirer le même air qu'elle, vois-tu, c'est l'aimer. Viens m'embrasser Sybill.

Sybill avait été si peu accoutumée, depuis longtemps, à recevoir des témoignages d'affection,

surtout de personnes de son sexe et de son âge, que les paroles d'Anne furent pour elle, comme l'aurore pour la fleur fermée. — Elle attira sur son sein la nouvelle amie qui semblait lui tomber du ciel, et elle lui couvrit le visage et les mains de baisers humides de larmes.

— Ah ! balbutia-t-elle enfin, quand son émotion lui permit de retrouver la voix : comment jamais vous témoigner ma reconnaissance, m'acquitter envers vous... quand même ces paroles affectueuses seraient les dernières que vos lèvres daignassent m'adresser !

Anne était enchantée ; jamais elle n'avait trouvé personne à protéger, personne à qui elle pût entièrement se confier ; — quelque tendre que fût sa mère, la distance que les mœurs mettaient alors, même dans sa famille, entre la mère et ses enfants, était si grande, que notre douce jeune fille n'eût jamais osé faire confidence à la Comtesse des faiblesses de son cœur.

Le besoin de s'épancher est si naturel à la jeunesse, et cet instinct s'augmentait encore tellement chez Anne d'une tendance à s'appuyer sur les autres, à se confondre en eux, qu'elle avait, comme nous l'avons vu, cherché à se faire une confidente d'Isabelle ; mais dès l'abord même, elle n'avait trouvé en sa sœur que la

pitié presque méprisante d'un esprit fort et étranger à tout entraînement ; et plus tard, depuis le séjour d'Edouard à Middleham, la duchesse de Clarence s'était tellement abîmée dans son égoïsme impérieux et dans son ambition déçue, que la pauvre Anne ne s'était pas même senti le courage de faire allusion à ces secrets dont la pensée seule appelait une rougeur pudique sur ses joues. — D'un autre côté, ainsi transplantée à la cour, au milieu de visages et de lieux tout nouveaux pour elle, exilée de toutes ses vieilles affections, elle éprouvait ce sentiment d'isolement si insupportable pour ceux que le rude apprentissage de la vie n'a pas encore rompu à la destinée commune ; aussi se jeta-t-elle avec toute la sensibilité malade de sa nature dans cette amitié, improvisée il est vrai, mais pleine de douces promesses. Elle venait de rencontrer une jeune fille de son âge, initiée elle aussi au chagrin, dont les yeux et la voix la charmaient, qui ne gronderait pas même ses erreurs ; une jeune fille qui avait vu le Prince qu'elle chérissait, une compagne de son enfance associée à ses plus chers souvenirs, qui aurait mille histoires à lui raconter sur le temps où le jeune banni était l'héritier d'un roi... ; et son cœur l'adopta soudain, et dans l'enfantillage de ses jeunes années, elle pleura

presque de joie en trouvant un tel débouché pour les tendresses de son ame. Il y avait en elle quelque chose de la femme qui acquiert une amie, et quelque chose de l'enfant qui se cramponne à une nouvelle recrue pour ses jeux.

— Ah ! Sybill, murmura-t-elle, ne me quitte pas ce soir, ces murs étrangers me font peur ; et les figures de cette tapisserie sont si gigantesques, on dirait des spectres ; et on prétend qu'il revient des esprits à la Tour. Reste, ma chère Sybill, reste avec moi.

Et Sybill demeura.



## II.

L'innocence qui dort et le crime qui veille.

Tandis que les jeunes filles échangeaient ces innocents propos ; tandis qu'abandonnant sa douce voix au cours de ses rêveries naïves, Anne aidait elle-même sa compagne à se déshabiller ; tandis que, se tenant par la main, elles priaient à genoux devant le crucifix ; tandis qu'elles éteignaient timidement la lumière pour se glisser bien vite dans leur couche ; tandis que conversant dans l'ombre d'une voix de plus en plus faible, elles tombaient dans un pudique sommeil, le Roi marchait à grands pas dans sa chambre, consumé par la fièvre d'un amour délirant, en proie à une frénésie qui étouffait dans son cœur, aux passions géantes, tout sentiment d'honneur, de reconnaissance, d'équité.

Edouard avait une de ces organisations telles qu'on n'en retrouve plus de nos jours ; c'était comme un enfant égaré de ces siècles fabuleux qui ont fourni à la Grèce les terribles légendes qu'Ovide a animées du feu sombre de sa poésie ; car une civilisation analogue avait produit les mêmes résultats pendant le moyen-âge, dans le Nord comme en Italie, à cette époque où le crime devenait grandiose par son audace effrénée, où le pouvoir prenait des proportions si colossales qu'il faisait éclater les liens de la conscience, où un despote était l'incarnation de la volonté absolue ; où l'honneur, il est vrai, était une religion mais une religion dont la valeur était la foi et qui écrivait son décalogue à la pointe d'un épée impitoyable.

La jeunesse d'Edouard ressemblait à la jeunesse d'un ancien Titan, d'un Borgia italien. Le sang coulait dans ses veines comme une lave dévorante. Cette nature ardente et fouguese avait encore été exaspérée par l'abus de toutes les intempérances ; les liqueurs et la volupté étaient son aliment habituel ; ses vertus elles-mêmes attisaient ses vices ; son courage étouffait les remontrances de la prudence ; son intelligence indisciplinée lui apprenait à se rire de tout ce qui faisait obstacle à ses désirs. Sans doute Edouard était capable de ruse, de dissimu-

lation, mais c'était seulement comme le tigre qui rampe pour être plus sûr d'atteindre sa proie. Qu'on découvrit ses manœuvres, et soudain la ruse faisait place à la fureur, et sa farouche impétuosité eût affronté dix mille ennemis, pleine de confiance en ses griffes, en son audace, et en ses bonds redoutables. — C'est là ce qui explique les imprudences et les légèretés incroyables dans lesquelles se précipita sa jeunesse, en dépit de ses grandes capacités. En le voyant se jouer à plaisir de Warwick, des barons, du peuple, des factions, de toutes ces redoutables puissances qu'un prince, bien moins habile que lui, eût redouté d'ameuter contre un trône mal affermi, on est tenté de croire qu'il aimait à provoquer le danger pour la seule jouissance de le déjouer ou de le terrasser. Altéré d'émotions, et déjà blasé sur toutes les pompes et sur tous les plaisirs de la vie, il s'ennuyait de ses désirs impuissants, et rien ne pouvait plus fouetter son sang que les acres ivresses des passions coupables. — Sa cour était peuplée de femmes aussi séduisantes peut-être que la belle Anne, plus séduisantes même pour un cœur ordinaire, mais un sourire lui eût livré leurs cœurs, aucun danger, aucun mal irréparable n'eussent résulté de leur conquête banale; et il dédaignait ces amours insipides. — Mais Anne, mais la vierge confiée à son hospitalité, la fille du

plus redoutable des Barons, le trésor et l'idole de l'homme dont la main avait bâti son trône, dont un mot avait dissipé une armée, cette femme entourée d'une triple égide, en un mot — il suffisait que sa raison creusât un abîme entr'elle et lui, il suffisait que sa conscience se jetât devant lui en lui criant : arrière ! pour que ses passions, exaspérées par la contrainte, n'en rugissent que davantage de convoitise et de fureur.

Edouard était incapable d'un amour pur et constant; même son affection pour la Reine était mêlée d'éléments bien plus terrestres. Hors d'état de satisfaire autrement un caprice soudain, il était descendu jusqu'à elle pour ne pas essayer un démenti, et beaucoup aussi pour jeter le gant à l'opinion. Depuis lors, sa vanité, et peut-être un instinct de magnanimité l'avaient poussé à protéger celle qu'il avait élevée jusqu'à lui, à imposer aux hommages de ses sujets, la femme que leur roi avait jugée digne de ses hommages; et l'instinct de la paternité, fort développé chez lui comme chez la plupart des natures puissantes et à demi-sauvages, avait maintenu l'influence de la mère qu'il aimait d'une nouvelle tendresse dans ses enfants. — Toutefois l'amour, le véritable amour qui est à la fois une passion et une religion, était complètement étranger à ce mélange de sentiments hétérogènes. — Edouard ne pouvait

connaître que le vertige des sens, le désir égoïste de la possession ; mais ce désir était la volonté d'un roi qui ne connaissait ni crainte, ni scrupule, d'un roi habitué à voir le monde s'ouvrir devant ses caprices ; et il était à la sensualité du vulgaire, ce qu'est la tempête à la brise des nuits d'été.

Et pourtant, tandis qu'il marchait dans sa chambre, au milieu de la solitude de la nuit, l'ombre du grand crime qui se dressait devant lui, faisait reculer d'effroi sa conscience elle-même. — Il étouffait ; sa joue s'empourprait soudain pour devenir soudain livide de pâleur ; il entendait les battements précipités de son cœur.

..... Il s'arrêta. Il se laissa tomber sur un siège, se couvrit le visage de ses deux mains, puis se levant tout à coup il s'écria : — Non ! non, je ne puis chasser de ma pensée ce doux visage, ces célestes yeux bleus. Ils me poursuivent pour ma perte et pour la sienne. Et pourquoi pour notre perte ? si elle m'aime, qui le saura ? si elle ne m'aime pas, osera-t-elle proclamer sa honte ? sa honte ! que dis-je ? les embrassements d'un roi ne deshonoront point. Le bâtard d'un roi est l'orgueil d'une famille. Tout se tait ; la lune elle-même va disparaître du firmament. Les nattes qui couvrent le sol de la galerie, amortissent le bruit des pas. Par le ciel ! un Planagenet peut-il connaître la crainte ? — Il ne se

donna pas le temps de réfléchir davantage ; il ouvrit doucement la porte, et se glissa le long de la galerie. Il savait parfaitement où était la chambre d'Anne, car c'était d'après son ordre qu'elle lui avait été assignée ; et outre la porte ordinaire du corridor, un petit cabinet conduisait à un panneau secret qui s'ouvrait derrière la tapisserie. C'était l'appartement qu'occupait, lors de ses visites à la Cour, la rivale de la Reine, la dame Elisabeth Lucy. Il traversa le cabinet, leva la tapisserie, et se trouva dans cette chambre, que la reconnaissance, sa foi de chevalier, et l'hospitalité auraient dû lui rendre sacrée comme un sanctuaire. Au moment où il entrait, la lune cachée l'instant d'avant derrière un sombre nuage, brilla d'un éclat imposant, et versant sa lumière à travers la fenêtre qui était en face de lui, inonda la chambre de rayons fantastiques.

L'aspect soudain de l'astre triste et solennel, l'épouvanta comme si c'eût été le visage d'un réprobateur, d'une créature vivante ; on eût dit qu'un être qui n'appartenait pas à la terre, s'interposait entre la victime et le coupable. Ce moment d'hésitation fut court cependant. Il s'avança : il écarta un peu le rideau lourd de broderies d'or, et il aperçut le tranquille visage de la noble jeune fille endormie. Ce visage paraissait pâle à la clarté de la lune, mais d'une inef-

fable sérénité, et le sourire de ses lèvres assoupies semblait plus doux encore que celui qui les entr'ouvrait alors qu'elle était éveillée. Le regard du Roi était si fixement attaché sur elle, tout son cœur et tout son être se repaissaient avec tant de délire de ce délicieux spectacle de jeunesse et d'innocence, qu'il ne remarqua pas au premier abord qu'elle ne reposait pas seule dans sa couche. Une exclamation lui vint sur les lèvres ; il serra les poings. Dans un transport de jalousie, il s'approcha, se pencha vers le lit, entendit la respiration régulière que ne connaissent pas les rêves du coupable ; puis, quand il vit cette pure et amicale étreinte, quand il aperçut le visage calme et même quelque peu mélancolique de Sybill, aussi blanc que le marbre sous les rayons de la lune et penché avec tendresse sur Anne comme pour mieux la protéger dans son sommeil ; ces deux ravissantes figures si étroitement enlacées qu'elles semblaient vivre de la même vie, respirant en harmonie, mêlant l'or et l'ébène de leurs chevelures et se faisant un voile de leurs tresses confondues, sous lesquelles leur cou blanchissait comme l'ivoire ; quand il vit cette double grace, le sentiment, la révélation de cette mystérieuse défense que la chasteté porte en elle-même, glissa comme de la glace dans ses veines brûlantes. Au milieu de sa

puissance d'homme et de roi, il se sentit comme paralysé devant cette égide inattendue, devant la virginité défendant la virginité, l'innocence veillant sur l'innocence. Cette double vertu l'éfraya et le confondit ; ce faible bras passé autour du cou pour lequel il aurait risqué son royaume, protégea sa victime plus efficacement que ne l'eussent fait les boucliers de tous les guerriers qui aient jamais suivi la bannière du valeureux Warwick. La nuit et l'occasion le favorisaient ; mais c'était en vain ; tant que Sybill était près d'elle, Anne était sauvée. Il grinça les dents et fit entendre un murmure : dans ce moment Anne s'agita. Ce mouvement troubla le léger sommeil de sa compagne. Elle prononça quelques mots inintelligibles, mais ce faible son retentit comme la malédiction du remords à l'oreille du Roi coupable. Il laissa retomber le rideau, et se retira.

Tandis que le Roi s'échappait ainsi comme un félon de cette chambre, la démarche chancelante, le visage bouleversé par les orages des passions, les lèvres pâles et frémissantes, dégradé et avili, dépouillé de sa majesté et de sa beauté, si sa honte eût eu pour témoin un être destiné à entendre parler plus tard de l'assassinat qui, au dire de l'histoire, mit fin à sa postérité mâle, cet être n'eût pu ajouter foi au drame sanglant des



enfants d'Edouard, sans être tenté de croire que, pendant que le Roi contemplant les deux innocentes dormeuses, une vision de la *tragédie* future avait terrassé ses pensées coupables pour les remplacer par un frémissement d'horreur, vision terrible où se retraçaient un sommeil aussi pur, deux créatures s'enlaçant d'une étreinte aussi tendre, des meurtriers pénétrant dans la chambre pour y consommer un crime à peine plus odieux que le sien, et les fautes du père s'incarant en des formes grimaçantes pour devenir les bourreaux des fils.

### III.

Nouveaux périls de la maison d'York; le cœur du Roi conspire avec la rébellion contre le trône du Roi.

Ah ! c'est une belle chose que l'amour de la jeunesse, c'est une chose touchante que la tendresse de la femme pour la femme ; c'est un beau spectacle pour l'heureux soleil que le réveil du sommeil de la vertu , et le baiser que dépose une vierge sur les lèvres d'une vierge en murmurant d'une douce voix : bonjour !

Anne s'éveilla la première ; et lorsque l'éclat d'un soleil d'hiver, étincelant à travers une atmosphère purifiée par la gelée , tomba sur le visage de Sybill, elle fut frappée d'une beauté qu'elle n'avait pas assez observée la veille ; car

le sommeil de la jeunesse efface les traces des soucis et des tristes pensées, les peines du cœur s'endorment dans le repos du corps, les fibres fatiguées retrouvent leur souplesse, un sang plus calme et plus chaud colore les joues, et les membres arrondis, dégagés des raides contraintes des vêtements, reposent dans une attitude plus gracieuse. Dans son sommeil, la jeunesse paraît plus jeune, la beauté plus belle, la pureté plus pure. Les noirs et longs cils de la jeune fille s'appuyaient sur ses blanches paupières, et la fraîcheur de ses lèvres entr'ouvertes par une moue gracieuse, appelaient le baiser de sœur qui éveilla la dormeuse.

— Ah! ma dame, dit Sybill, en écartant sa longue chevelure de ses yeux d'un sombre azur— vous voilà, vous êtes saine et sauve! Bénis soient les saints et Notre-Dame! car j'ai eu cette nuit un songe qui m'a grandement effrayée.

— Mes songes ont été joyeux et dorés, dit Anne. Qu'as-tu rêvé?

— Il me semblait que je vous voyais endormie dans cette chambre; je n'étais pas à vos côtés, mais je veillais sur vous à peu de distance; puis, oh! mon Dieu! un affreux serpent sortait d'un coin et rampait vers votre oreiller, j'entendais ses sifflements, et je m'efforçais, mais

en vain, de venir à votre secours ; mes membres étaient comme enchaînés par un charme. Enfin la voix me revint, je poussai un cri, et je m'éveillai ; et, ne vous moquez pas de moi, je suis sûre d'avoir entendu des pas qui se retireraient, et le bruit d'une porte qui se refermait.

— C'était l'effet de ton rêve qui se faisait encore sentir même après ton rêve ; j'ai souvent éprouvé quelque chose d'analogue ; et cette nuit même cela m'est encore arrivé, car, moi aussi, j'ai rêvé, rêvé que j'étais au pied des autels avec quelqu'un qui est bien loin d'ici ; et en m'éveillant, car je me suis aussi éveillée, j'ai été longtemps avant de pouvoir me persuader que c'était ta main que je tenais, et ton bras qui m'enlaçait.

Les jeunes amies se levèrent, et elles venaient à peine de terminer leur toilette, quand entra dans la chambre tout le luxe de suite accordé à la dame Anne. Sybill se mit en devoir de se retirer. — Et où vas-tu ? dit Anne.

— Voir mon père, c'est mon premier soin au réveil, répondit Sybill à voix basse.

— Tu me conduiras près de lui un peu plus tard. Viens me trouver ici une heure avant midi, Sybill. Anne passa la matinée en compagnie de la Reine ; ces heures furent remplies par la collation, le jeu de quilles et les travaux de bro-

derie. La duchesse de Clarence avait quitté le palais pour aller visiter la mère du Roi dans son château de Baynard, et la timidité d'Anne était attristée par l'étrangeté des figures qui l'entouraient, par le silence habituel d'Elisabeth. Il y avait quelque chose dans cette faible et malheureuse Reine, qui l'empêchait toujours d'inspirer l'amitié. Quoique incessamment occupée à former et à créer un parti, une faction, elle ne réussit jamais à se concilier le respect et la confiance. Et aucune créature élevée si haut ne resta plus dépourvue d'amis qu'Elisabeth, alors que, pendant son cruel veuvage, elle dût élire domicile dans l'asile de Westminster. Son pouvoir n'était que le reflet du soleil de son royal époux, et il s'évanouit soudain quand l'astre disparut prématurément. Elle avait cependant pour elle tous les avantages personnels, et une douceur insinuante de manières qui, à la première vue, semblait faite pour lui gagner les cœurs; mais sa voix manquait de naturel et de franchise, son regard était glacial et furtif. Son affectation cérémonieuse et guindée trahissait une éternelle préoccupation d'elle-même, un égoïsme toujours éveillé. Son rire était déplaisant, cynique, sans entrain, sans hilarité; elle n'avait rien de cet oubli de soi-même, de cette chaleur dans la gaiété, de cette absorption dans la tristesse, qui excitent la sym-

pathie. Sa beauté était sans grâce, sans caractère, sans charme ; toutes les courbes de ses formes pouvaient plaire à la sensualité ; mais là s'arrêtait la fascination. Son esprit était trivial, quoique rusé et dissimulé ; et l'égalité même de son caractère n'était que le va-et-vient uniforme d'un cœur réglé comme une horloge, et sans conscience de ses propres mouvements. Vaine dans la prospérité, qui trouvera étonnant qu'elle ait été abjecte dans l'infortune ? Qui trouvera étonnant que, dans un âge plus avancé <sup>(1)</sup>, tout en accusant Richard III du meurtre de ses deux enfants, et certaine en tout cas qu'il était le bourreau de son frère ainsi que de son fils du premier lit <sup>(2)</sup>, elle ait consenti à mettre ses filles sous sa garde, bien qu'il leur eût imprimé la tache de bâtardise, et qu'il ne la reconnût elle-même que comme une concubine d'Edouard ?

Le Roi cependant était monté à cheval de bonne heure, et aucun homme ne se serait permis en son absence de pénétrer dans le cercle des

<sup>(1)</sup> Grafton, 806.

<sup>(2)</sup> Le seigneur Antoine de Rivers et le seigneur Richard Gray. Rien ne caractérise mieux la frivolité de l'esprit d'Elisabeth, que son désir, (après tous les chagrins de son second veuvage, et à l'âge de soixante ans environ) de contracter un troisième mariage avec Jacques III roi d'Écosse — mariage qu'empêcha seulement la mort du monarque Écossais.

femmes. Ce fut avec un vif plaisir de jeune fille qu'Anne parvint enfin à regagner son appartement, où elle trouva Sybill, et que guidée par celle-ci, elle traversa les sombres labyrinthes de la Tour. « Fais-moi voir, lui dit-elle à voix basse, — fais-moi voir, avant de me conduire chez ton père, la tourelle où est enfermé le malheureux Henry ! »

Sybill fit passer sa noble amie sous l'arcade de la Tour appelée aujourd'hui la Tour sanglante, et elle lui montra une étroite fenêtre, profondément encaissée dans l'épaisse muraille, et en dehors de laquelle était suspendue une cage, où le sansonnet du prisonnier réchauffait son plumage aux rayons du soleil d'hiver. Anne la considéra avec le profond intérêt et le tendre respect qu'éveille toujours, chez une femme, le père de celui qu'elle aime. Pendant qu'elle regardait dans un triste silence, la croisée s'ouvrit et elle vit la douce figure du captif ; il semblait parler à l'oiseau qui lui répondait par des cris aigus, et des battements d'ailes. Au même instant les notes d'un cor retentirent à peu de distance ; on entendit résonner les armes des sentinelles qui saluaient ; les deux jeunes fille repassèrent l'arcade, et montèrent l'escalier qui conduisait à la chambre, alors inoccupée, où la tradition place le meurtre des neveux de Richard III. A

peine avaient-elles gagné cette retraite qu'elles virent paraître devant la prison de Henry, et se dirigeant vers la Tour sanglante, le Roi qui s'était emparé du trône du captif. Son coursier richement caparaçonné, ses habits somptueux, ses chevaliers et ses écuyers qui se pressaient pour tenir son étrier d'or, sa vigoureuse jeunesse, si florissante et si radieuse, tout contrastait péniblement avec le triste visage qui contemplait d'un air résigné ce spectacle, par la fenêtre de la tour de Wakefield. L'œil rapide d'Edouard reconnut bien vite ces traits autrefois familiers. Il leva la tête et son regard fixe rencontra celui du Roi déchu. Il se troubla ; mais avec cette grâce chevaleresque qui était comme la surface de son caractère vide mais brillant, il s'inclina sur sa selle en voyant son prisonnier, et leva de son large front sa toque empanachée.

Henry sourit tristement, et secoua sa tête vénérable, comme pour reprocher humblement au Roi sa politesse railleuse ; puis il ferma la fenêtre, et Edouard fit entrer son cheval dans la cour.

— Comment le Roi peut-il avoir ici son palais et là une prison ? Oh ! cœur de fer ! murmura Anne, tandis qu'Edouard s'éloignait. — Puis les deux jeunes filles se dirigèrent vers la chambre d'Adam.



— Le comte de Warwick approuverait-il votre compassion, ma gentille dame Anne? dit Sybill.

— Le cœur de mon père est trop généreux pour la condamner, répondit Anne en essuyant ses yeux pleins de larmes, — que de fois je reverrai cette figure dans le silence de la nuit!

La tourelle où se trouvait la chambre de Warner, flanquait l'aile habitée par la famille royale et par ses hôtes les plus illustres (c'est-à-dire le palais proprement dit en tant que distinct de la forteresse), et communiquait avec le pavillon du Roi par un long corridor, élevé au-dessus du cloître et ayant vue sur une cour intérieure

A une des extrémités du corridor, une porte menait au passage où s'ouvrait la chambre de la dame Anne; l'autre extrémité donnait sur un escalier de pierre très-raide qui conduisait à l'appartement occupé par Warner. Nous laisserons Sybill présenter son docte père à la gentille Anne, et nous suivrons le Roi dans le jardin où il était entré en descendant de cheval. Il y trouva l'Archevêque d'York, qui s'était rendu au palais dans sa barque avec une suite peu nombreuse, et qui était alors engagé dans une conversation animée avec le seigneur de Hastings.

Le Roi qui paraissait pensif et fatigué s'approcha d'eux, et leur dit avec un sourire forcé :

— Quelle discussion profonde occupe nos deux grands savants ?

— Sire, dit l'Archevêque, Minerve n'est pas précisément la déesse qui nous inspirait en ce moment. J'ai reçu hier au soir une lettre du duc de Gloucester ; et, comme je connais l'attachement que le Prince porte au seigneur de Hastings, je demandais à votre Chambellan jusqu'à quel point il pourrait deviner les nouvelles contenues dans cette missive.

— Et quelles peuvent être ces nouvelles, dit Edouard d'un air distrait ?

Le Prélat hésita.

— Sire, dit-il gravement, la confiance intime dont votre Altesse et le duc de Gloucester honorent le Chambellan, me permettent de révéler le contenu de cette lettre en sa présence. Le jeune Duc m'informe qu'il a depuis longtemps conçu une passion qu'il voudrait couronner par un mariage ; mais avant de s'adresser à la jeune personne ou à son père, il me prie de communiquer ses intentions à votre Grâce dont la volonté, en cela comme en toutes choses, sera sa souveraine loi.

— Ah ! Richard a pour moi une affection plus sincère que George de Clarence ! mais quelle femme a-t-il pu rencontrer sur les frontières ; qui soit digne de devenir l'épouse d'un Prince ?

— Ce n'est pas une passion soudaine, Sire, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire; non, il y a déjà quelque temps qu'elle est connue de ses amis et de plusieurs personnes de la Cour. Celle qui l'a inspirée, est une amie de son enfance et lui est déjà unie par les liens du sang; — en un mot c'est ma nièce, Anne Nevile!

Comme s'il eût été piqué par un scorpion, Edouard repoussa le bras du Prélat, sur lequel il s'était d'abord appuyé avec son affabilité accoutumée.

— C'en est trop, dit-il sèchement; et son visage, pâle quelques instants auparavant, s'empourpra tout à coup d'une vive rougeur. Toute la famille royale d'Angleterre doit-elle donc devenir Nevile? N'ai-je pas déjà assez retréci la base de mon trône? au lieu de marier ma fille à un prince étranger d'Espagne ou de Bretagne, je l'ai fiancée au jeune Montagu! Clarence a épousé Isabelle, et maintenant Gloucester?... non, Prélat, je n'accorderai jamais mon consentement.

L'Archevêque était si peu préparé à cette sortie qu'il demeura muet; Hastings prit le bras du Roi, comme pour lui faire sentir l'imprudence d'une telle démonstration de colère. Mais Edouard s'éloigna, sans faire attention à lui, et en proie à une violente agitation. Has-

tings échangea un regard avec l'Archevêque et suivit son royal maître.

— Mon Roi, lui dit-il avec anxiété, quelle que soit votre décision, ne provoquez plus de malheureuses dissensions qui semblaient apaisées ! Ce matin déjà je me suis présenté dans votre appartement, où je ne vous ai pas trouvé, — pour vous dire que j'avais reçu la nouvelle d'un soulèvement récent dans le comté de Lincoln, sous les ordres de Robert Welles et du valeureux chevalier de Scrivelsby, le sire Thomas Dymoke. Ce n'est pas le moment de blesser l'orgueil des Nevile.

— Oh ! Hastings, Hastings, dit le Roi avec une vive émotion, — il y a des instants où le cœur de l'homme ne peut dissimuler ! Quoi qu'il en soit, votre avis est sage et honnête ! Non, nous ne devons pas blesser les Nevile !

Retournant brusquement sur ses pas, il rejoignit l'Archevêque qui était encore à l'endroit où il l'avait laissé, les bras croisés sur la poitrine, et le visage calme mais hautain.

— Mon très-honorable cousin, dit Edouard, pardonnez-moi la pétulance bien connue de mon humeur ! J'avais espéré que Richard, à défaut de Clarence qui s'y est refusé, consoliderait ma dynastie au dehors, en contractant une alliance étrangère ; mais qu'il n'en soit

plus question ; nous reparlerons tantôt de tout cela. Ne dites rien à Richard, jusqu'à ce que nous ayons laissé mûrir notre résolution. Il est bien jeune encore. Savez-vous les étranges nouvelles du comté de Lincoln ?

— La résidence de votre percepteur, le sire Robert de Burgh, est brûlée ; ses terres sont dévastées. Les rebelles ont à leur tête des seigneurs et des chevaliers. Robin de Redesdale, qui, Dieu me pardonne, a un talisman pour protéger sa vie, s'est aventuré à aller soulever les mécontents jusque sur les domaines de mon frère, dans le comté de Warwick.

— Oh ! Henry, s'écria le roi, en tournant les yeux vers la tourelle où était enfermé le captif ; tu avais bien raison d'appeler la couronne royale *une couronne d'épines* !

— J'ai déjà, poursuivit l'Archevêque, dépêché des courriers à mon frère, pour l'engager à revenir de Warwick où il s'est rendu en prenant congé de votre Altesse. J'ai fait plus : — mû par un zèle qui m'a fait oublier les intérêts de l'Eglise pour ceux de l'Etat, j'ai convoqué les seigneurs de Saint-John, de Fulke et autres, dans mon manoir du More ; et je supplie Votre Altesse de daigner les y rejoindre , convaincu qu'un sourire de votre bouche royale vous regagnera leurs cœurs et vous assurera leur

allégeance dans ces moments où de nouveaux périls réclament tous les bras forts et courageux.

— Vous avez sagement fait ; je me rendrai à votre palais, indiquez-moi votre jour.

— Il faut donner aux Barons le temps de venir de leurs châteaux ; je crains que ce ne puisse être avant dix jours.

— Ah ! dit le Roi avec une vivacité qui surprit ses auditeurs, tout habitués qu'ils étaient à son énergie impétueuse ; — cela ne peut que nous servir ! quant à Warwick, permettez-moi de changer quelque chose à vos plans ; qu'il emploie cet intervalle de temps, non à Londres, où il est inutile, mais dans les environs de son château, à réunir des hommes et à combattre la trahison de ce scélérat de Redesdale. Nous lui donnerons une commission, ainsi qu'à Clarence, pour lever des troupes ; Hastings, chargez-vous de cela à l'instant. Vous dites que le sire Robert Welles est à la tête de cette valetaille du comté de Lincoln, je connais le caractère de son père, le seigneur de Welles ; c'est un homme timide et timoré. Je l'enverrai chercher, et la tête du père répondra de la fidélité du fils. Pardonnez-moi, mon cher cousin, de vous quitter, pour m'occuper de tout ceci ; faites votre visite à la Reine, tandis que vous êtes notre hôte.

— Votre Altesse daignera agréer mes excuses; j'ai, moi aussi, trop à cœur les intérêts de votre royale personne, pour consacrer une heure à mes plaisirs. Je vais voir ceux des amis de notre maison, qui sont actuellement à Londres; après quoi je me rendrai au More pour y rassembler mes vassaux et mes serviteurs.

— Vous avez toujours raison; hâtez-vous donc, futur cardinal! votre bras, Hastings!

Le Roi et son favori prirent le chemin de la grande salle du palais.

— Ne poussez pas Gloucester à cette alliance, ne l'y poussez pas, dit le Roi d'un ton solennel.

— Permettez, Sire; cette alliance donnerait à Warwick un sage conseiller au lieu du turbulent duc de Clarence; elle diviserait inévitablement l'immense héritage, qui sans cela se concentrera entre les mains du Duc et de ses héritiers. Réfléchissez aux périls qui pourraient vous menacer, si quelque seigneur ambitieux, mécontent de votre domination, obtenait la main de la seconde héritière du grand Comte, et la moitié de cent baronies qui peuvent fournir une armée plus forte que celle de la couronne.

Quoique dans d'autres circonstances, ces raisonnements eussent pu faire quelque impression sur Edouard, en ce moment, ses passions l'empê-

chèrent de les accueillir. Il frappa violemment du pied le plancher : — Hastings, s'écria-t-il, silence ! ou bien !... — Il s'arrêta, maîtrisa son émotion et poursuivit : — Allez assembler notre conseil privé ; nous avons à penser à des choses plus importantes que le mariage d'un enfant.

Vainement Edouard chercha-t-il à étouffer le feu qui le dévorait sous le souci des affaires de l'Etat, sous les précautions à prendre contre les périls qui le menaçaient, sous ses projets de guerre et de vengeance. La fatale frénésie qui s'était emparée de lui le suivait partout, la nuit et le jour. Quelques jours après sa coupable irruption dans la chambre de la jeune dame, irruption qui n'était connue que de lui seul, un certain sentiment d'honneur chevaleresque, un scrupule religieux, un mouvement de bon sens, excités surtout par les dangers qui avaient surgi tout à coup et que les Nevile s'occupaient activement à déjouer, s'élevèrent contre ses coupables désirs, et poussèrent sa conscience à une résistance plus prononcée qu'il n'en opposait d'ordinaire à ses passions ; mais la société de la dame Anne, qu'il voyait si souvent dans le cours de la journée, et surtout après les excès du banquet, était plus puissante que toutes les représentations d'une vertu trop rarement exercée pour avoir la force de l'habitude. Et quand ap-



procha le moment de partir pour le château de l'Archevêque, de conduire son armée contre les rebelles (dont les forces augmentaient toujours malgré la captivité du seigneur de Welles et du sire Thomas Dymoke, qui s'étaient d'abord retirés dans un asile, en recevant l'ordre de se rendre auprès du Roi, et qui s'étaient ensuite livrés sous promesse de pardon et de vie sauve), et de restituer Anne à sa mère ; — quand approcha pour lui, disons-nous, l'instant de se séparer d'elle, le trouble de son esprit devint visible pour toute la cour ; mais son instinct naturel de dissimulation réussit à en cacher la cause ; car, pour la première fois de sa vie, il n'avait confié à personne, pas même à Hastings, le secret de son amour. Son cœur se rougeait lui-même. Quoique sans cesse aux côtés de la dame Anne, il n'osait risquer un seul mot capable de l'effrayer et de lui ouvrir les yeux. Il sentait que les attentions qui, le jour de l'arrivée de la jeune fille, avait été remarquées par les courtisans, ne pouvaient être renouvelées avec sécurité. Il était grave et contraint quand il se trouvait près d'elle ; et au milieu de ces luttes, il atteignit la veille du jour où il devait partir pour le More. Quand il se leva le matin de sa couche où le sommeil n'était pas venu le visiter, le combat était terminé ; le crime était résolu dans son ame. Sa

première pensée fut de séparer Anne de Sybill. Il affecta de reprocher à la Reine d'avoir donné à son illustre invitée une compagne tellement au dessous de son rang, et entacha la pauvre fille d'une réputation de sorcellerie ; s'entendant répondre par la Reine que c'était la dame Anne elle-même qui l'avait choisie, il feignit de se rappeler soudain qu'il avait à voir Warner pour s'assurer lui-même de ses progrès. L'air souffrant du savant parut le frapper, et envoyant chercher Sybill, il lui dit avec un air de gracieuse sympathie, que son premier devoir était de s'occuper de son père, que la Reine la dégageait pour quelques jours de ses fonctions à la cour, et qu'il avait ordonné qu'on préparât pour elle la chambre qui était attenante à celle de maître Warner, et que frère Bungey avait occupée jusqu'au jour où il avait quitté le palais avec sa protectrice.

Sybill étonnée de cette nouvelle marque de considération de la part de l'insouciant monarque, mais n'attribuant ce qu'elle avait de flatteur qu'à la haute estime où l'on tenait les travaux de son père, remercia Edouard avec une chaleur naïve, et se retira. Dans l'antichambre elle rencontra Hastings, qui se rendait auprès du Roi. Il s'arrêta avec surprise et lui dit d'un ton de jalousie : Quoi, Sybill, vous dans le cabi-

net du Roi ! quel motif a pu vous y amener ?

— Un ordre de Sa Grace. — Et trop délicate pour se plaire à exciter l'inquiétude, comme le font les esprits frivoles pour s'assurer de leur pouvoir, Sybill ajouta : « le Roi a eu la bonté de m'entretenir de la santé de mon père. » — Le front du courtisan s'éclaircit, il s'arrêta un instant, puis il dit à voix basse : Je vous conjure de vous trouver dans une heure sur le rempart de l'Est.

Depuis le retour de Hastings à la cour, ses manières avaient trahi une froideur bien déplacée chez un homme qui jouissait de tous les droits d'un prétendant accepté, et également blessante pour la tendresse et l'orgueil de Sybill ; mais elle avait une pleine confiance en son amour et sa loyauté. L'admiration qu'elle avait pour lui tenait du culte, et elle cherchait obstinément à imposer silence à ses craintes en se représentant les graves intérêts d'état qui reposaient sur son amant, et en se répétant tout bas à elle-même ce mot d'épouse qui, tombant comme une douce musique d'amour de ces lèvres chéries, avait jeté un nuage sur le présent, et enveloppé l'avenir de splendeurs glorieuses ; d'ailleurs, dans l'accueil que le Roi continuait à faire à Adam Warner (malgré le vif désir, qu'avait manifesté la duchesse de

Bedford, de l'emmener avec frère Bungey et de le rendre à ses travaux d'alchimie), aussi bien que dans sa propre admission au service de la Reine, Sybill ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'influence de son puissant amant. En ce moment le son de sa voix était plus tendre quoique grave et sérieux. Sans doute dans l'entrevue qu'il demandait, tout ce qu'elle ne comprenait pas lui serait expliqué. Aussi s'éloigna-t-elle le cœur plus léger.

Hastings soupira en la suivant des yeux, et se dit à lui-même : — Si j'étais encore l'obscur gentilhomme que j'étais autrefois, quel heureux sort l'amour de cette jeune fille m'aurait tiré de l'urne du destin ! Mais hélas ! quand nous avons goûté du pouvoir et de la grandeur et que nous possédons la sagesse désillusionnée du monde, que devient l'amour ? du bonheur pour une heure, et une folie pour la vie. Sa lèvre mobile se fronça légèrement ; et interrompant son monologue, il entra dans le cabinet du Roi. Édouard avait la tête appuyée sur la paume de sa main, et ses yeux contemplaient le vide ; mais ils s'animèrent soudain à la vue de son favori.

— Mon cher Will, dit le Roi, sais-tu que l'on te dit ensorcelé ?

— Beau Sire, chaque fois qu'un gracieux vi-

sage vous a captivé, bien des gens ont dit la même chose de vous.

— Et il se peut qu'on eût raison, car vraiment l'amour vient du diable.

Le Roi se leva, et parcourut la chambre à grands pas, enfin il s'arrêta.

— Hastings, dit-il, ainsi tu aimes la jolie fille de l'alchimiste ? Elle sort d'ici. Serais-tu jaloux ?

— Heureusement votre Altesse ne trouve rien de gracieux dans des cheveux noirs comme les plumes du corbeau, ni dans des yeux qui ont la couleur de la violette.

— Non, je suis constant, — constant à un même type de beauté sous mille formes : des yeux bleus comme l'azur d'un ciel d'été, des cheveux dorés comme les rayons du soleil ! Mais pour te rassurer, Will, sache que j'ai eu pitié de la mauvaise santé du savant, dont tu fais si grand cas ; et que j'ai installé la belle Sybill dans une chambre voisine de celle de son père. Le jeune Lovel prétend que tu veux épouser la fille du sorcier.

— Et s'il disait vrai, beau Sire ?

Edouard le regarda gravement.

— S'il disait vrai, mon pauvre Will, tu perdrais la réputation de sagacité et de sagesse qui justifie ta rapide fortune. Non, non, tu es la fleur et le prince de ma nouvelle noblesse, tu épou-

seras un nom et un fief dignes de ta réputation et de ton ambition. Aime la beauté, mais épouse la puissance, Will. C'est en vain que ton roi voudrait t'élever, si une épouse méprisée te clouait à terre !

Hastings prêta une profonde attention à ces paroles. Le Roi n'attendit pas sa réponse, et ajouta en riant :

— C'est ta faute, rusé galant, si tu ne mets pas un terme à ses sortilèges.

— Qui peut mettre un terme aux sortilèges de la jeunesse et de la beauté, beau Sire ?

— La possession ! répliqua le Roi d'une voix sourde et mal assurée.

Hasting s'allait répondre, quand la porte s'ouvrit ; et l'officier de service annonça le duc de Clarence.

— Ah ! dit Edouard, Georges vient m'importuner pour obtenir la permission de partir pour son gouvernement d'Irlande, et j'ai à lui faire savoir que je regarde monseigneur de Worcester comme un vice-roi plus sûr que lui.

— Que Votre Altesse me pardonne ; mais quoique j'aie trouvé que c'était trop de générosité à vous que de lui accorder ce poste, je crois qu'à présent il serait dangereux de le lui retirer.

— Il est plus dangereux encore de le lui laiss-

ser. Elisabeth m'a fait voir la folie d'une concession faite sous l'influence du malvoisie..... vin, par parenthèse, où George jure qu'il aimerait à être noyé. Vice-roi d'Irlande ! mon père a eu ce gouvernement, et en goûtant les douceurs de la royauté, il a cessé d'être un sujet ! Non, non, Clarence.....

— Ne peut méditer une trahison contre la couronne de son frère. A-t-il donc assez d'esprit, d'énergie, de génie, pour une ambition aussi exagérée ?

— Non ; mais il a assez de vanité pour la concevoir, et je gagerais avec toi mille marcs d'or contre un sou d'argent que mon bouffon inspirerait à ce fou de George l'idée de se faire soudan d'Egypte ou pape de Rome !

## IV.

### Les frères de lait.

Le sire Marmaduke Nevile promenait sa bonne mine aux rayons du soleil, dans le préau de la Tour, avec quelques autres oisifs de la Cour, fier de la chaîne d'or et des éperons du même métal qui attestaient sa nouvelle dignité, et regrettant peu d'avoir échangé les murailles solennelles de Middleham contre les agréments et les plaisirs d'un palais voluptueux, lorsqu'à son grand étonnement et à sa grande joie, il vit son frère de lait déboucher de la poterne. Dès que Nicholas parut, une foule de jeunes courtisans l'entourèrent avec empressement.

— Grand merci, dit le sire Marmaduke à l'un de ses voisins, et en vertu de quel saint Nick Alwyn est-il devenu un homme assez important



pour que tant d'oiseaux de satin voltigent autour de lui, comme des moineaux autour d'un hibou, avec qui, par la sainte croix, son austère visage a quelque ressemblance !

— Ne savez-vous pas que maître Alwyn, depuis qu'il s'est établi à son compte, s'est déjà acquis la réputation du plus habile orfèvre de Londres ? On ne peut porter ni boucle, ni poignée de dague qui ne soient de sa façon ; et, si Dieu lui prête vie et que la maison d'York continue à prospérer, maître Alwyn, l'orfèvre, sera, je vous le jure, avant peu, le plus riche et le mieux posé des bourgeois, depuis Mile-End jusqu'au Sanctuaire.

— Je suis heureux de l'apprendre, dit du fond de son cœur l'honnête Marmaduke ; et s'approchant d'Alwyn, il arrêta le digne marchand en lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Quoi ! lui dit-il, êtes-vous trop fier pour reconnaître Marmaduke Nevile ? Venez chez moi là-bas, et nous causerons du bon vieux temps en face d'un flacon de vin des Canaries.

— Je vous demande pardon, mon cher maître Nevile.

— Maître ! allons donc ! messire Marmaduke, armé chevalier de la main du seigneur de Warwick, — sire Marmaduke Nevile, seigneur d'un manoir qu'il n'a jamais vu, grave Alwyn !

Et passant son bras sous celui de son frère de lait, Marmaduke le conduisit dans l'appartement qu'il occupait.

Les deux jeunes gens passèrent quelques instants à se féliciter mutuellement de leur avancement réciproque : le gentilhomme qui avait obtenu un rang et de l'importance uniquement par son dévouement à un patron puissant ; — le marchand qui n'avait acquis sa réputation et ses espérances de fortune que par son talent, sa persévérance et ses travaux. Toutefois, pour être juste, nous devons reconnaître qu'il y avait autant de mérite dans la fidélité de Marmaduke envers Warwick, que dans les capacités d'Alwyn et dans son aptitude à faire fortune. Les compliments achevés, Alwyn dit en hésitant :

— Et trouvez-vous mademoiselle Sybill mieux disposée en votre faveur que lorsque vous vous plaigniez à moi de ses rigueurs ?

— Par Dieu ! mon bon Nicholas, je serai franc avec vous. Quand j'ai quitté la Cour pour suivre le seigneur de Warwick, on s'entretenait des galanteries du seigneur de Hastings auprès de la jeune fille, et j'en étais blessé au cœur. Je lui en parlai sans détour comme un honnête garçon, et je ne reçus d'elle pour réponse que des regards dédaigneux et des paroles méprisantes. Mon bon Nicholas, je vous remercie de cette poignée de

main et de ce soupir de compassion. Pendant mon séjour à Middleham , j'ai fait tous mes efforts pour oublier une personne qui se souciait si peu de moi. Les fillettes du Yorkshire sont avenantes en diable, et merveilleusement douces et débonnaires. Donc j'ai assiégé le souvenir de Sybill , et , à force d'*alliées*, je suis parvenu à le chasser de mon cœur.

— Et vous ne l'aimez plus ?

— Non, par ma coupe ! A mon retour, il est vrai, j'ai trouvé assez agréable de faire résonner mes éperons d'or devant elle , et j'ai été curieux de voir si ma nouvelle fortune lui arracherait un sourire d'approbation ; pour dire la vérité, la demoiselle s'est montrée bonne et aimable, et m'a témoigné tant de joie de mon avancement que je me suis hasardé à toucher quelques mots de mon ancienne folie ; mais la petite s'est redressée comme une princesse , et je suis un homme guéri.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur.

Alwyn laissa tomber sa tête sur son sein, et réfléchit en silence, tandis que le sire Marmaduke emplissait sa coupe ; et en vérité le jeune chevalier était si beau, si séduisant sous son surtout neuf de velours, qu'il n'était pas étonnant qu'il trouvât des sujets de consolation dans une

cour où les hommes dépensaient six heures par jour à faire l'amour, et rarement en vain.

— Et que dit-on maintenant au sujet du seigneur de Hastings? demanda Alwyn rompant le silence. — Rien, j'en jurerais, qui attaque l'honneur de cette pauvre jeune dame, quoiqu'on puisse bien se railler de sa confiance crédule en un homme aussi vain et aussi volage. « *La langue n'est pas d'acier, mais elle n'en blesse pas moins,* » comme dit le proverbe à propos du calomniateur.

— Non! la médisance ne s'attaque pas à sa vertu de femme, mais on n'épargne pas ses talents de sorcière! On dit que Hastings n'a rien obtenu d'elle, ni cherché à en rien obtenir, mais qu'il est ensorcelé. Par saint Thomas! Marmaduke Nevile a eu du bonheur de se tirer des mains d'une fille douée d'une telle réputation.

— Messire Marmaduke, dit Alwyn d'une voix grave et sérieuse, il est juste que, comme votre ami, quoique d'un rang inférieur, et comme honnête homme, je vous confie mon secret en échange du vôtre. J'aime cette jeune fille, oui, oui! le mot amour vous semble sonner étrangement sur les lèvres d'un artisan; mais « *un froid caillou cache un feu brûlant.* » Je n'aurais pas voulu être votre rival, m'en préserve le ciel! pour peu que vous eussiez conservé quelque espoir; et à présent même si vous m'ordonniez de

renoncer à mon amour, j'y renoncerais encore ; mais si vous ne vous y opposez pas, je tenterai fortune, et j'essaierai de délivrer une ame pure des embûches d'un perfide amant.

Marmaduke considéra avec une vive surprise son frère de lait ; quoiqu'il n'eût dit que la vérité en affirmant qu'il était guéri de son amour pour Sybill, il éprouva cependant une espèce de jalousie en entendant l'aveu d'Alwyn, et sa vanité fut blessée de ce que le marchand maltraité par la nature prétendait essayer de réussir quand le beau gentilhomme avait échoué. Pourtant sa nature noble et généreuse, après un instant de combat intérieur, triompha de ces sentiments d'aigreur, et prenant la main d'Alwyn, il lui dit : — Mon cher frère de lait, courez la chance et jetez les dés, pour peu que cela vous fasse plaisir. Que Dieu vous protège, si la réussite doit faire votre bonheur ! mais si elle est réellement vouée à la sorcellerie — (le diable vous emporte, Alwyn, ne riez pas de ce mot-là), de pareilles pratiques profiteront peu à votre lit et à votre foyer !

— Hélas ! dit Alwyn, les sortilèges sont du côté de Hastings ; le charme du rang et de la puissance, une langue mielleuse et une expérience consommée ; mais si un bras fidèle peut la protéger, elle ne succombera pas ; et, « *quoique*

*l'Espérance ne soit qu'un faible enfant, elle peut porter une grosse ancre de salut ! »*

Le ton sérieux dont furent prononcées ces paroles, jeta une nouvelle lumière dans l'ame de Marmaduke, et sa générosité instinctive lui tenant lieu d'intelligence, il comprit par sympathie les nobles motifs qui animaient l'enfant du commerce.

— Mon pauvre Alwyn, dit-il, si vous pouvez sauver cette jeune fille que, sur mon ame, j'ai profondément aimée, et qui m'assure encore qu'elle m'aime comme une sœur, j'en serai bien heureux ; mais vous jouez votre paix d'ame contre la sienne : Bonne chance, vous dis-je encore ; si vous voulez tout risquer d'un seul coup (car l'incertitude est le purgatoire de l'amour), profitez de l'occasion. Un peu avant de vous rencontrer, j'ai vu Sybill se diriger vers les remparts ; dans cette rude saison, la promenade est déserte, — allez donc !

— J'y cours à l'instant même, dit Alwyn en se levant, et devenant horriblement pâle ; il s'arrêta avant de sortir : — J'oubliais, maître Nevile, reprit-il, que j'apportais au Roi sa bague avec son sceau, un faucon et un lacet.

— Ils vous retiendront trois heures dans l'antichambre..... Le duc de Clarence est à présent avec le Roi, confiez-moi la bague,

je la remettrai à son Altesse avant son dîner.

Même sous le coup de l'amour, Alwyn conservait toujours l'esprit commercial des Saxons. Il hésita : — Ne serait-ce pas m'exposer à perdre la faveur du Roi et sa pratique? dit le marchand.

— Bah! mon cher, vous connaissez bien mal le roi Edouard; il ne s'embarrasse guère de l'étiquette; et puis, les Nevile sont aujourd'hui au comble de la faveur. Je suis attaché à la personne de la gentille dame Anne que le roi aime comme une fille, quoiqu'il soit trop jeune pour avoir un enfant d'une si belle venue; un mot de sa jolie bouche, au besoin, aplanira tout comme cette chemisette de linon.

Sur cette assurance, Alwyn donna la bague à son ami, et se dirigea vers les remparts. Marmaduke s'attarda pour achever son vin des Canaries, et pour réfléchir à l'étrange chose que c'était de voir un homme si posé brûler d'une si violente passion. Il n'était pas moins étonné de remarquer que son frère de lait, quoiqu'il eût conservé un fort accent provincial, et qu'il parsemât toujours ses discours de sentences et de proverbes, avait amélioré son langage en améliorant sa position. — S'il va toujours ainsi et qu'il devienne lord-maire, murmura Marmaduke, il finira par avoir à peu près l'air d'un gentilhomme!

Le jeune chevalier ne fut pas libre de s'abandonner longtemps à ses méditations. Un messenger, envoyé du manoir de Warwick, vint lui annoncer que le Comte était en route pour Londres, et désirait voir le sire Marmaduke au moment de son arrivée qu'on attendait d'un instant à l'autre. Le cerveau du jeune chevalier était quelque peu troublé par les fumées du vin des Canaries, par la confiance d'Alwyn, et par la nouvelle inattendue qu'il recevait; dans son empressement à obéir aux ordres de son protecteur, il ne se souvint qu'après être arrivé au manoir du Comte, de la bague qu'Alwyn lui avait confiée. — Qu'importe, dit-il alors philosophiquement, le Roi a assez de bagues à ses doigts pour ne pas songer à celle-là pendant une heure, plus ou moins; et je n'ose pas charger un autre de la porter. Diable, je ne ferais pas mal de me plonger la tête dans de l'eau froide pour dissiper les fumées du vin.



## V.

L'amant et le galant. — Choix de femme.

Alwyn se dirigea vers les remparts, dont une partie ressemblait alors aux boulevarts d'une ville de France, avec ses deux rangées d'arbres, sa vaste pelouse, son allée capricieuse, et ses bancs disposés à de courts intervalles pour le repos des promeneurs. Pendant les soirées d'été, ce lieu était le rendez-vous favori des oisifs de la cour ; mais dans la saison où l'on était alors, c'est à dire en hiver, on n'y voyait d'ordinaire que les sentinelles placées de distance en distance. A peine le marchand commençait-il ses recherches, qu'il aperçut l'homme qu'il avait le plus à redouter. Le seigneur de Hastings, entendant un bruit de pas sur les feuilles sèches

et fanées qui jonchaient le sol, se retourna brusquement à l'approche d'Alwyn.

A l'aspect de son formidable rival, Alwyn avait conçu une de ces résolutions qui ne viennent qu'aux hommes doués, comme il l'était, d'un caractère décidé, franc et énergique. Sa finesse et sa pénétration exquises lui avaient permis de pénétrer à fond les nobles qualités aussi bien que les faiblesses de Hastings ; et sa confiance dans les premières lui avait dicté la détermination à laquelle il venait de s'arrêter. Les réflexions du Chambellan en ce moment étaient de nature à favoriser les vues de l'humble amant ; car les scènes agitées auxquelles il s'était trouvé mêlé depuis qu'il avait quitté Sybill, l'avaient passablement soustrait à l'influence de la jeune fille ; et se sentant hors d'état de concilier son honneur et son ambition avec la continuation d'un amour témérairement exprimé sans être profondément ressenti, — il avait résolu de trancher franchement le nœud gordien qu'il ne pouvait dénouer, et d'avouer à Sybill qu'un mariage entr'eux était chose impossible. C'était dans ce but qu'il lui avait demandé un rendez-vous, et son entretien avec le Roi n'avait fait que le confirmer dans sa résolution.

Il était dans cette situation d'esprit quand Alwyn l'aborda :

— Mon seigneur, dit celui-ci, oserai-je vous demander, pour un instant, d'écouter avec indulgence quelques paroles, qui, je le crains, pourront vous paraître présomptueuses?

— Soyez bref alors, maître Alwyn, car je suis attendu.

— Hélas ! mon seigneur, je devine par qui, — par celle que je cherche aussi, moi ; — par Sybill Warner.

— Et quoi, sire orfèvre, dit Hastings avec hauteur, que savez-vous de mes démarches, et que m'importent les vôtres?

— Ecoutez, mon seigneur de Hastings, écoutez, dit Alwyn réprimant sa colère et d'un ton de voix si pénétré qu'il commanda toute l'attention de son interlocuteur ; — ne me jugez pas comme un noble juge un artisan, mais comme un homme juge un autre homme. Car, que dit le proverbe ? *Nous sommes tous égaux dans la tombe !* Du premier jour où j'ai connu Sybill Warner, je l'ai aimée. Oui, souriez avec dédain, mais écoutez-moi : son existence alors était obscure et malheureuse. Je ne l'aimai pas seulement pour ses beaux yeux ; — je l'aimai pour ses bonnes qualités, pour sa patience, pour sa piété filiale, pour les efforts qu'elle faisait pour donner du pain à son vieux père. Je ne me suis point dit : cette jeune fille ferait une jolie amou-

reuse, une maîtresse distinguée ; j'ai dit : cette fille dévouée fera une épouse à qui un honnête homme pourra donner son cœur et sa tendresse. — Le pauvre Alwyn s'arrêta, les yeux remplis de larmes, la voix étouffée par des sanglots ; — enfin, il continua : — ma fortune paraissait promettre plus que la sienne ; il n'y avait pas de raisons pour me défendre d'espérer. A la vérité, j'avais un rival alors, jeune comme moi, mieux né, plus beau ; mais elle ne l'aimait pas. Je prévis que l'amour de cet homme, si c'était de l'amour, n'aurait qu'un temps. Il me sembla que l'âme de Sybill comprendrait la mienne, comme la mienne, je puis le dire, était altérée d'elle. Je ne pouvais considérer les filles de mon rang que je voyais autour de moi, sans que... oh ! non, mon seigneur, je ne dis pas la beauté de Sybill, mais ses qualités, son âme, son cœur les rejetassent toutes dans l'ombre. Il peut vous paraître étrange que moi, un commerçant, un ouvrier, un homme grossier, positif, travailleur, j'aie tous ces sentiments dans le cœur, mais je vais vous expliquer pourquoi mes égaux, mes semblables, les ont et les caressent, et s'en repaissent bien plus que vous autres seigneurs et gentilshommes, avec tous vos gracieux moyens de séduction ! Rien ne nous distrait de notre passion principale ! nous ne savons pas ce

que c'est que les amours légers. Nous autres enfants posés de l'échoppe et de l'atelier, nous n'offrons pas à toutes les femmes un hommage banal, nous aimons franchement, nous n'aimons qu'une fois et nous aimons de tout cœur. Mais qui ne sait pas le dicton : un gentilhomme ne connaît que son plaisir, et où est le plaisir, sinon dans le changement? Quand Sybill vint habiter le palais, j'entendis bientôt son nom accouplé au vôtre, je la vis rougir quand vous parliez... Bien, bien, après tout, comme nous disent les vieilles commères : la rougeur est la livrée de la vertu, me dis-je. C'est une jeune fille chaste et de nobles sentiments. — Cela passera et le temps viendra où elle pourra comparer son amour au mien. — Maintenant ce temps est venu, monseigneur ; je sais que vous êtes ici pour la voir ; oui, en ce moment je sais qu'elle guette avec un cœur battant d'impatience le bruit de vos pas. Dites seulement un mot, dites que vous aimez Sybill Warner avec l'intention de l'épouser. — Jurez-le, noble Hastings, sur votre honneur de pair et de gentilhomme et je m'agenouillerai à vos pieds et je vous demanderai pardon de mes vaines folies et je retournerai à mon atelier et je travaillerai sans m'en plaindre. Oh ! parlez !... Vous vous taisez ! alors je vous supplie, comme pair et comme gentilhomme, de laisser

l'amour honnête sauver la jeune fille de l'hommage qui flétrirait la paix de sa vie, et entacherait son nom d'infamie. — Et maintenant seigneur de Hastings, j'attends votre réponse.

Mille sensations contradictoires se disputaient le cœur de Hastings, lorsqu'Alwyn cessa de parler; mais dans le principe ce furent l'admiration et la pitié qui parlèrent le plus haut.

— Mon pauvre ami, dit-il avec bonté, si vous avez un tel amour pour une demoiselle qui mérite tout mon respect, vos paroles et vos sentiments justifient pleinement vos prétentions, — mais croyez m'en, mon bon Alwyn, ne venez pas, vous qui sortez du Chepe, ne venez pas chercher une femme à la cour. — Oubliez ce caprice;..

— Monseigneur c'est impossible, — l'oublier j'en suis incapable; m'en repentir, cela se peut.

— Tu ne réussiras jamais, mon garçon, reprit plus froidement le gentilhomme, et quand même William de Hastings n'eût jamais vu le jour, tu ne réussiras encore pas davantage. — Les yeux des femmes habituées aux dehors brillants du monde, sont aveugles pour apprécier le mérite, sous des formes simples comme les tiennes. — Il eût pu en être autrement si la jeune demoiselle n'eût jamais mis le pied dans

un palais, mais dans le cas actuel ce que tu as de mieux à faire, c'est d'apprendre comment on fait cicatriser les blessures du cœur et comment on rend l'endroit sensible à jamais dur et calleux. Qui es-tu donc maître Nicholas Alwyn, continua Hastings d'un air sombre et avec un sourire jaloux, qui es-tu donc pour prétendre à un bonheur qui m'est refusé à moi, qui nous est refusé à tous tant que nous sommes, le bonheur de poétiser la vie et de rajeunir l'âge mûr, en obtenant la femme du premier amour. — Mais, ne va pas croire, pauvre amoureux, que c'est par jalousie ou par dédain que je te tiens ce langage. Regarde là-bas, à côté de cet orme défeuillé, c'est la robe blanche de Sybill, — va plaider près d'elle la cause de ton amour.

— Je ne sais si je vous comprends bien, mon seigneur, dit Alwyn tout ahuri par le ton et les manières de Hastings; le bruit public serait-il donc menteur? N'aimeriez-vous pas cette jeune fille?

— Maître Alwyn, répliqua dédaigneusement Hastings, vous n'avez pas droit, que je sache, de fouiller au fond de mes pensées et de mes secrets. Je ne puis vous reconnaître pour juge, mon bon orfèvre; c'est assez de courtoisie assurément que de vous céder le pas. Sois aussi élo-

quent , si tu veux , que tu l'as été avec moi. — dis de moi tout ce que tu te crois en droit de soupçonner, et si tu gagnes ton procès , ne manque pas, maître Alwyn, de m'inviter à ta noce.

Le langage, le ton, l'attitude du courtisan respiraient cette légèreté superbe, ce sentiment indicible de supériorité, cette froide impassibilité ironique qui déconcertent et humilient bien plus qu'un grave dédain, ou qu'un emportement impérieux. Alwyn grinçait des dents en face de tant de calme ; mais son désespoir et sa rage restèrent silencieux.

On ne pouvait, à la rigueur, dire que l'un ou l'autre de ces deux hommes fût beau. Alwyn avait l'avantage de la jeunesse, d'une plus haute taille, d'une constitution plus robuste, quoique moins souple et moins gracieuse. Contrairement aux habitudes générales, leur habillement trahissait peu la distance de leurs rangs, car la tunique et le surtout de drap brun de Hastings formaient un costume beaucoup plus simple que le vêtement à couleurs éclatantes du marchand ; avec sa large garniture de fourrure et ses aiguillettes de riches dentelles. Où était donc le secret de l'inégalité de ces deux hommes pour tout ce qui charme l'imagination et captive les yeux ? En quoi consistait donc entre eux cette différence marquée, puissante, irrésistible que s'a-



vouait Alwyn en considérant Hastings? Hélas , comme les distinctions les moins sujettes à l'analyse sont cependant les plus capitales ! Quelle noble aisance dans cet air de gentilhomme ! que de triomphes semblait raconter ce tranquille regard qui se reposait dans son impérieux éclat ! Quelle magie de commandement sur ce front pâle ! Quel charme de persuasion dans ces lèvres finement dessinées ! Alwyn murmura quelques mots à voix basse, inclina involontairement la tête, et s'éloigna de Hastings pour se diriger vers Sybill, qui s'était arrêtée à une distance de quelques toises , étonnée de voir cette conférence entre le noble et le bourgeois.

Mais en s'approchant de Sybill, le pauvre Alwyn sentit s'évanouir toute la fermeté et le courage dont il avait fait preuve près de Hastings, et le tremblement qu'occasionne toujours une craintive mais profonde affection chez les hommes de son caractère, rendit ses mouvements plus gauches et plus gênés que de coutume, tandis qu'il s'abaissait sous le regard de la jeune fille qu'il aimait si sincèrement.

— Est-ce moi que vous cherchez, maître Alwyn , dit d'une voix douce la gentille Sybill en voyant que , bien qu'il s'arrêtât près d'elle, il gardait le silence ?

— Oui, répondit précipitamment Alwyn, — et il se tut de nouveau.

Enfin, levant les yeux et regardant autour de lui, il vit Hastings à quelque distance, appuyé sur le rempart, les bras croisés ; le contraste de l'arrogante et froide indifférence de son rival, avec le feu qui brûlait ses veines et l'agitation de son cœur déchiré, excita son énergie, et donna à sa langue l'éloquence que trouve l'émotion dès qu'elle brise les liens dont elle s'enchaîne elle-même.

— Regardez, regardez, Sybill, dit-il en montrant Hastings, regardez cet homme dont vous croyez être aimée ! Ah ! s'il en était ainsi ! s'il vous aimait, Sybill, resterait-il là, — regardez-le, — à l'écart, dédaigneux, indifférent, quand il sait que je suis près de vous ?

Sybill jeta sur l'orfèvre un regard rempli d'une innocente surprise, un regard qui disait, autant que peut le dire un regard : « — Et pourquoi pas, maître Alwyn ? »

Alwyn comprit le regard de Sybill, et lui répondit comme si elle eût réellement parlé : — parce qu'il doit savoir combien la faible fantaisie, qui seule peut naître dans une ame énervée par le plaisir, est pauvre et décolorée auprès de ce que j'éprouve pour vous et que j'avoue aujourd'hui, auprès de l'amour d'un cœur jeune et ruisselant de sève ; parce qu'il devrait craindre que cet amour ne l'emportât auprès de vous ;

parce que cet amour devrait l'emporter. Sybill, entre nous il n'y a ni disproportion, ni obstacle. — Oh ! écoutez-moi, écoutez-moi encore , ne vous fâchez pas, ne vous détournes pas de moi. Le pauvre jeune homme était si excité par la vue de son rival, si enflammé par une lutte dont le repos de sa propre vie et le bonheur de Sybill pouvaient dépendre, que sa voix était comme le cri d'une agonie mortelle, et troublait la jeune fille jusque dans les profondeurs de son ame.

— Oh ! Alwyn, je ne me fâche pas, dit-elle avec douceur, oh ! Alwyn, je ne me détourne pas de vous ! je suis au désespoir de causer de la douleur à un cœur aussi bon et aussi noble que le vôtre ; mais...

— Non, n'achevez pas ! je vous ai étudiée, — j'ai lu dans votre ame comme un étudiant lit dans un livre. Je sais que vous êtes fière, je sais que vous êtes ambitieuse, je sais que vous êtes vaine de votre sang noble, et que vous dédaignez mon extraction plébéienne. Je ne suis pas aveugle sur vos défauts, mais je vous aime malgré vos défauts ; et pour leur complaire, j'ai travaillé, j'ai entrepris, j'ai rêvé, je me suis élevé. Je vous offre l'avenir avec la certitude d'un homme qui peut en disposer. Voulez-vous de la fortune ? soyez patiente (comme l'ambition l'est toujours) : dans peu d'années, vous aurez plus d'or que la

femme du seigneur de Hastings n'en possédera jamais : vous serez plus superbement, plus somptueusement logée <sup>(1)</sup>, oui ! Voulez-vous des titres ? j'en gagnerai. Richard de la Pole, qui a été le fondateur du plus grand duché du royaume, était plus pauvre que je ne le suis, alors qu'il servait dans la boutique d'un marchand. On achète tout avec de l'or aujourd'hui ! ah ! plutôt au ciel qu'avec de l'or je pusse t'acheter !

— Maître Alwyn, ce n'est pas avec de l'or que l'on achète l'amour ! soyez calme ; que puis-je vous dire pour adoucir le mot « non ? »

— Vous me repoussez donc, et sans hésiter. Je ne vous demande pas votre main pour le moment, j'attendrai, je patienterai, j'espérerai, — peu m'importe que cela doive être pendant des années ; — j'attendrai jusqu'à ce que je puisse réaliser toutes mes promesses.

Sybill touchée jusqu'aux larmes, secoua tristement la tête ; et il se fit un long et pénible silence. Jamais déclaration d'amour ne fut accompagnée de circonstances aussi étranges, — l'un des rivaux plaidant sa cause sous les yeux de l'autre,

(1) Ce n'était pas là une vaine promesse de la part de maître Alwyn. A cette époque, un marchand qui réussissait faisait fortune avec une incroyable rapidité et étalait un plus grand luxe que la plupart des barons. Tout l'or du pays affluait dans les coffres des marchands de Londres.

lui ardent, passionné, l'autre calme et passif ; et le silence de celui-ci ayant, hélas ! tout le succès que ne pouvaient obtenir les discours du premier. On peut dire que le choix offert à Sybill était le type du choix toujours offert, mais en vain, à l'enfant du Génie. D'un côté une vie calme et paisible, une position honorée, un sort tranquille, privé, il est vrai, du prestige des visions idéales, mais exempt également des inquiétudes, des terreurs et des orages des passions ; — de l'autre la fatale influence d'un attachement, né de l'imagination, sinistre, équivoque, accompagné de funestes présages, mais irrésistible. Et l'enfant du Génie accomplit sa destinée.

— Maître Alwyn, dit Sybill appelant à elle tout son courage pour frapper le coup nécessaire : — je ne cesserai jamais de me rappeler avec reconnaissance votre généreuse amitié. — Je ne cesserai de prier avec ferveur pour votre bonheur ici-bas ; mais aujourd'hui comme toujours, n'espérez pas davantage, je ne puis rien de plus.— Subjugué par l'accent grave et solennel de Sybill, Alwyn étouffa le soupir prêt à sortir de ses lèvres, et répondit d'une voix sourde :

— Je vous obéis, ma belle demoiselle, et je retourne à la routine de ma vie laborieuse ; mais avant de vous quitter, je vous en prie, ne m'en

voulez pas si j'ajoute encore ce peu de mots : ce n'était pas seulement pour avoir le bonheur d'espérer vous appeler *mienne* un jour que je vous ai ainsi importunée ; — je n'ai pas moins cédé, — oh ! oui je le jure, je n'ai pas moins cédé au désir ardent de vous arracher à ce qui, j'en ai peur, ne doit vous conduire qu'à la douleur et au remords, au danger et à la souffrance, à des jours de tourments et des nuits sans sommeil. « Mieux vaut un petit feu qui réchauffe, qu'un grand feu qui brûle » pensez-vous que le seigneur de Hastings, l'orgueilleux, le dissolu...

— Assez, monsieur, dit fièrement Sybill, adressez-moi des reproches si bon vous semble, mais ne diminuez pas mon estime pour vous, en vous attaquant à une autre personne.

— Quoi ! s'écria Alwyn avec amertume, un seul mot de conseil vous irrite-t-il à ce point ? Je vous le dis, si vous croyez que le seigneur de Hastings aime Sybill Warner comme on aime la jeune fille qu'on veut épouser, vous vous abusez pour votre perte. Vous en faut-il la preuve, allez à lui, — dites-lui : « Voulez-vous me donner cette existence de paix et d'honneur, cet asile pour la vieillesse de mon père sous le toit d'un fils, que m'offre vainement ce marchand que je méprise ? »

— Et si tout cela m'avait déjà été offert par

lui ? dit Sybill à voix basse et en rougissant.

Alwyn tressaillit : — Alors , dit-il, je l'offensais ; et — et — ajouta-t-il généreusement , quoiqu'il sentît son cœur défaillir, — je puis encore être heureux en pensant que vous l'êtes, *vous* ! Adieu , madame, que les saints vous préservent de garder un souvenir de regret de ce qui s'est passé entre nous !

Enfonçant vivement son bonnet sur ses yeux, il s'éloigna d'un pas rapide et inégal. Lorsqu'il passa près de Hastings , toujours accoudé au mur, la tête appuyée sur sa main, le grand seigneur le regarda et lui dit :

— Eh bien ! sire Orfèvre, avouez au moins que vous avez eu beau jeu ! Puis, frappé de l'angoisse empreinte sur le visage d'Alwyn, il s'avança vers lui, et cédant à un mouvement de franchise et de compassion, il posa sa main sur l'épaule du marchand : — Alwyn, lui dit-il, j'ai ressenti ce que vous ressentez maintenant ; j'y ai survécu , et mon existence n'en a pas moins prospéré ! recevez l'assurance d'une compassion qui vous respecte et ne vous rabaisse pas.

— Ne la trompez pas , Monseigneur ; elle vous aime et a foi en vous. Vous n'avez jamais trompé aucun homme, — tout le monde le dit, — ne trompez pas une femme ! les actions tuent les hommes, les paroles tuent les femmes. — Après

cette allocution pleine de simplicité, Alwyn continua sa route et disparut.

Hastings s'approcha de Sybill à pas lents et en silence. Le mauvais accueil qu'elle venait de faire aux propositions d'Alwyn, n'avait nullement réveillé en lui l'intention de tenir ses promesses de mariage. Il était assez naturel de supposer que la jeune fille, même sans céder aux suggestions de l'amour, ne pouvait hésiter entre un puissant seigneur et un obscur orfèvre. Son orgueil était profondément blessé de voir que ce dernier eût eu seulement la pensée de se poser en égal d'une femme que, lui, Hastings, avait eu le dessein, quoique uniquement dans un élan de passion irréfléchi, d'élever jusqu'à lui. Et cependant, comme il s'approchait de Sybill, et que la jeune fille, les yeux remplis de douce joie et de confiance, s'élançait au devant de lui d'un pas léger, il recula devant un aveu qui devait porter la mort dans un cœur dont toute la jeunesse et les tendresses s'épanouissaient pour l'accueillir.

— Ah ! Monseigneur, dit la jeune fille, n'est-ce pas bien mal à vous d'avoir permis que le pauvre Alwyn me causât une peine si cruelle, et d'être resté froidement loin de moi ! Certainement hélas ! quand même votre humble rival eût eu à offrir une couronne, c'eût été la même



chose pour Sybill ! Oh ! combien je souffrais de me sentir cause de tant de souffrances ; et pourtant au milieu de tout cela , j'ai éprouvé un coupable sentiment d'égoïsme satisfait, en pensant que je n'aurais pas inspiré tant d'amour, si j'étais tout à fait indigne du seul amour que je désire et que j'ambitionne.

— Et cependant, Sybill, ce jeune homme, à part la fortune et un nom sonore, peut vous donner plus que je ne le puis moi-même, — un cœur qui n'est pas flétri par des souvenirs fiéleux, — une ame que n'a point aigrie l'amère et fatale expérience de la fragilité humaine et des chagrins d'ici-bas. Vos âges sont assez en accord , et vous pourriez marcher d'un pas presque égal , et la main dans la main , vers une tombe commune ; tandis que moi, plus vieux encore par le cœur que par les années, quoique j'aie déjà bien des années de plus que vous, mes cheveux seront blancs , et ma taille voûtée quand vous serez encore dans toute la fleur de votre beauté ; et — mais vous pleurez !

— Je pleure de vous entendre jeter la pensée attristante du temps au milieu de mes pensées qui ne reflètent que l'éternité. L'amour ne connaît pas d'âge, il ne prévoit pas de tombeau ! son bonheur et sa confiance ne voient sur la terre qu'une splendeur qui va se fondre avec les

splendeurs du ciel, où ceux qui aiment d'un amour durable, passent avec calme pour y vivre éternellement ! Voyez, je ne pleure plus à présent.

— Et cet honnête bourgeois, poursuivit Hastings attendri et embarrassé, mais ne s'efforçant pas moins d'adhérer à sa cruelle résolution, ne vous a-t-il pas dit qu'il fallait vous défier de moi ? que mes promesses étaient mensongères ?

— Il me semble que , quand même un ange viendrait me le dire, je ne le croirais pas !

— Eh bien ! voyons, Sybill, supposez que ses avis soient véridiques ; que, maintenant , je sois uniquement venu pour vous avouer que la destinée dont l'ambition se tisse à elle-même la trame, m'empêche de tenir une parole trop légèrement donnée ; — que je ne puis vous épouser , — ne vous paraîtrais-je pas un amant perfide, — un misérable qui se serait joué de la tendresse de votre cœur , — ne pourriez-vous pas alors rappeler l'amour de celui dont l'hommage plus sincère et plus digne retentit encore à votre oreille, et être heureuse avec lui ?

Sybill leva ses yeux noirs encore tout humides sur le visage impassible de Hastings, et fixa sur lui un regard plein d'une tristesse interrogatrice ; puis s'éloignant un peu de lui, elle croisa ses bras sur son sein et lui dit :

— Si jamais depuis que nous nous sommes quittés, une pareille pensée a pu seulement traverser votre esprit... si jamais vous avez regretté le sacrifice d'orgueil... d'ambition... le discrédit que...

Elle hésita, s'interrompit, et termina ainsi :

— En un mot, si vous voulez vous rétracter, oh dites-le maintenant, et loin de vous accuser de perfidie, je bénirai votre franchise.

— Votre orgueil de femme pourrait donc vous consoler de la perte d'un amant indigne ?

— Monseigneur, sont-ce là des questions qu'il convienne de faire ?

Hastings garda le silence. Les instincts aimants de sa nature livraient une lutte terrible à ses mauvais penchants. L'orgueil de Sybill le touchait autant que sa confiance ; et l'un comme l'autre révélaient un amour si évident, si profond, si délicieusement au-dessus des froides et frivoles organisations au milieu desquelles le courtisan avait passé sa vie, qu'il hésita à rejeter un cœur qu'il ne remplacerait jamais. Il était sur cette espèce de pont, dans la vie, d'où l'on voit la vieillesse devant soi et derrière soi la jeunesse. Il sentit qu'il n'inspirerait plus jamais une telle affection, ou que s'il l'inspirait ce ne serait jamais à une femme aussi digne de tout ce qu'il restait encore de pures tendresses et de

jeune poésie à son ame solitaire et mélancolique.

Il prit la main de la jeune fille ; quand celle-ci sentit le contact de son amant, toute sa fermeté l'abandonna ; elle laissa tomber sa tête sur son sein et versa un torrent de larmes.

— O Sybill, pardonne-moi ! que je te voie sourire encore, Sybill, s'écria Hastings subjugué et attendri.

Mais, hélas ! le cœur une fois froissé et rempli d'amertume est lent à se remettre, et il fallut longtemps pour que les plus douces paroles de l'éloquence amoureuse du Seigneur réussissent à sécher ces larmes brûlantes et à ramener sur ces lèvres souffrantes leur sourire enchanteur ; — et encore, ce sourire était-il forcé et vide de joie. Pendant quelques instants, ils se promenèrent tous deux absorbés par leurs pensées ; enfin, Hastings rompit le silence : — Tu m'aimes, Sybill, dit-il, et tu es digne de tout l'amour que puisse inspirer une jeune fille à un homme ; cependant, réponds-moi à la question que je vais t'adresser, et ne m'en veuille pas de te l'avoir faite : n'aimes-tu pas encore plus le monde et l'opinion du monde que tu ne m'aimes moi-même ? Qu'est-ce que les femmes appellent honneur ? pourquoi repoussent-elles tout amour qui ne prend pas la forme et la livrée des vides usages du monde ? L'amour cesse-t-il d'être de l'amour, parce

qu'un prêtre n'a pas murmuré une vaine bénédiction sur ses trésors de foi et de sentiment ? Dans ton gracieux orgueil, tu serais blessée que moi, en t'épousant, je songeasse au sacrifice que les hommes de ma sorte, je l'avoue loyalement, regardent comme le plus grand qu'un homme puisse faire ; et cependant, tu renoncerais à mon amour s'il te demandait à toi un sacrifice ?

La question était habilement posée, et Hastings souriait intérieurement en pensant à la réponse que devait lui attirer sa question ; Sybill répliqua avec une rougeur bien naturelle en pareil cas :

— Hélas ! mon seigneur, je suis une mauvaise casuiste, mais je sens que, si je vous demandais de me sacrifier tout ce que les hommes respectent : — votre honneur et votre réputation de vaillance, — de devenir un traître et un lâche, vous ne pourriez plus m'aimer ; pourquoi donc vous étonner qu'une femme, quand un homme lui demande de forfaire à ce que son sexe regarde comme la première des vertus, — d'être comme femme ce qu'est un traître et un lâche comme homme, — entende sa conscience et son Dieu lui parler plus haut que ne peut le faire toute voix humaine ? Nous sommes libres de renoncer aux pompes et aux biens de ce monde,

et le véritable amour n'en tient aucun compte ; mais le véritable amour ne peut sacrifier ce qui constitue l'amour ; il ne peut sacrifier le droit d'être aimé ici-bas, et l'espérance d'aimer encore dans le royaume des cieux, le pouvoir de prier le ciel, avec une conscience pure, pour celui à qui il brûle de donner le bonheur ; la joie d'être toujours estimé et honoré par le seul être dont il tienne à être apprécié ; c'est pourquoi, mon bien-aimé seigneur, le véritable amour ne prévoit jamais un pareil sacrifice, et quand une fois il se croit sincèrement payé de retour, il se confie avec une foi entière à l'amour sur lequel il s'appuie.

— Sybill, plutôt au ciel que je t'eusse connue dans ma jeunesse ! Plût au ciel que je fusse plus digne de toi ! Et dans cette entrevue, Hastings n'eut pas la force de dire comme il l'avait résolu : Sybill, je n'ai cherché à te voir que pour te dire adieu !

## VI.

Retour de Warwick. — Il appaise un prince mécontent. — Son entrevue avec un conspirateur avide de vengeance.

La soirée n'était pas encore très avancée, lorsque Warwick arriva à sa magnifique résidence de Londres, où l'attendaient non-seulement Marmaduke Nevile, mais encore un plus auguste visiteur, George, duc de Clarence. A peine le Comte eut-il franchi le seuil que le Duc le prit par le bras et le conduisit dans une chambre attenante à la grande salle.

— En vérité, lui dit-il, Edouard est plus que jamais abruti par la famille de sangsues de sa femme. Vous savez ma nomination au gouvernement d'Irlande; Isabelle, comme moi, ne peut supporter le vasselage de subordination que

nous sommes obligés de subir à la cour, non plus que les froids regards et les paroles mordantes de la Reine ; vous savez aussi avec quels vains prétextes Edouard m'a éconduit ; et maintenant , aujourd'hui même , il me dit qu'il a changé d'idée, — que je ne suis pas assez sévère pour les paysans Irlandais ; — que d'ailleurs, il m'aime trop pour m'exiler, et que Worcester, le boucher du peuple, mais le favori de la Reine, doit obtenir le poste qui m'avait été si solennellement promis. Je vois, dans tout cela, la perfide malice d'Elisabeth. Cette lutte entre les membres de la famille royale et les parents de la Reine doit-elle donc durer éternellement ?

— Calmez-vous, George, je dois voir le Roi demain matin et j'espère vous faire obtenir votre demande qui n'a rien d'exorbitant. Certes, un frère du Roi est le vice-roi le plus convenable pour ces turbulents paysans d'Irlande, que l'on contient dans l'obéissance avec des cérémonies et des dehors de parade. Le gouvernement vous a été promis, Edouard n'a pu parler sérieusement ; en outre, Worcester, quoi qu'il soit sans contredit un homme d'érudition, — (mort-dieu ! je crois que la science n'entre dans la tête que pour dessécher le cœur !), s'est rendu si odieux par ses cruautés, que son arrivée en Irlande suffirait pour exciter une nouvelle ré-



bellion à ajouter à nos autres maux et à toutes les plaies qui ne saignent déjà que trop. Calmez-vous, vous-dis-je. Où avez-vous laissé Isabelle ?

— Avec ma mère.

— Et Anne ? la froideur de la Reine ne glace-t-elle pas son jeune cœur ?

— Vraiment, la Reine n'ose pas déchaîner sa malice contre la volonté d'Edouard ; et pour rendre justice au Roi, il a comblé d'honneurs la fille du seigneur de Warwick.

— C'est un aimable prince, avec tous ses défauts, dit le père du fond de son cœur ; il faut bien l'accepter tel qu'il est, George, car, en vérité, il a un talisman pour gagner les hommes et s'en faire aimer. Demeurez avec moi et partagez mon repas improvisé ; nous causerons de vos projets au dessert, en vidant une coupe de vin. Excusez-moi pour un instant, j'ai assez de travail à préparer pour une nuit sans sommeil. Cette rébellion du Lincolnshire nous promet beaucoup d'ennuis ; le seigneur de Willoughby s'y est joint, — plus de vingt mille hommes ont pris les armes. J'ai déjà envoyé convoquer les chevaliers et les barons sur lesquels le Roi peut le plus compter, et il faut que je les presse de se rendre à leurs châteaux, pour y rassembler des hommes et marcher contre l'ennemi. Pen-

dant qu'Edouard s'amuse, son ministre doit travailler. Attendez-moi, je reviens à l'instant.

Le Comte entra dans la salle, et fit un signe à Marmaduke qui se tenait au milieu d'un groupe d'écuyers.

— Suivez moi, lui dit-il, je puis avoir besoin de vous. — Warwick prit un flambeau des mains d'un de ses serviteurs, et se dirigea vers ses appartements. Sur les degrés de l'escalier, près d'une petite porte, se tenait son écuyer particulier. — Le prisonnier est-il là, dit le Comte?

— Oui, monseigneur.

— C'est bon! Warwick ouvrit la porte devant laquelle l'écuyer était en sentinelle et ordonna à Marmaduke de l'attendre en dehors.

L'homme qui occupait cette chambre avait des vêtements où se voyait la trace d'un voyage récent et d'une rude course à cheval; en entendant le Comte, il releva brusquement la tête.

— Robin Hilyard, dit Warwick, j'ai beaucoup réfléchi au moyen de concilier le service du Roi avec la reconnaissance que je dois à un homme qui m'a sauvé d'un grand péril. On t'a pris en flagrant délit de conspiration et on t'a amené vers moi; les papiers saisis sur toi font preuve d'une révolte lancastrienne, qui menace tellement de s'étendre et qui devient si formidable par le nombre des alliés auxquels l'or et les intrigues

du roi Louis ont persuadé de jouer leurs biens, leurs vies pour la Rose Rouge, que tous les amis du Roi doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour sauver son trône. Dans cette révolte tu as été la tête qui conçoit, le bras qui dirige, la mèche de la bombe, le tison qui met le feu aux étoupes. Tu souris, Robin ; hélas ! ne vois-tu pas qu'un austère devoir m'ordonne de te faire conduire pieds et poings liés devant le conseil du Roi, pour que la torture t'arrache tes coupables secrets, et que le gibet termine tes jours ?

— Je suis prêt, dit Hilyard ; quand le canon fait explosion, la mèche ne sert plus à rien. — Quand l'incendie s'élève vers le ciel, il y a longtemps que le tison est consumé.

— Audacieux ! quel profit espères-tu tirer de cette révolte ?

— Je vois à travers les brèches et les déchirements faits par la guerre civile dans l'ordre féodal, l'image gigantesque d'un peuple libre.

— Et voudrais-tu t'immoler comme un martyr pour les masses qui t'ont abandonné à Olney ?

— Comme vous pour le Roi qui vous a déshonoré à Shène !

Warwick fronça le sourcil et il y eut un moment de silence ; enfin le Comte prit la parole : — Ecoutez, Robin, dit-il, il me répugne de teindre mes

mains du sang d'un homme qui m'a sauvé la vie. Je vous crois sincère quoique fanatique et moitié fou. Je crois que votre parole est loyale autant que vos actions sont téméraires. Jurez-moi sur la croix de cette épée, que vous renoncerez à toute complicité avec cette révolte, que vous ne donnerez plus aide, ni assistance aux discordes civiles, et je vous rends la vie et la liberté. Dans ce but, j'ai fait venir mon proche parent, Marmaduke Nevile. Il attend à la porte de cette chambre, il vous conduira sain et sauf au bord de la mer; vous gagnerez sans être inquiété mon gouvernement de Calais, et mon sénéchal vous y fournira tout ce dont vous aurez besoin : des aliments pour votre corps et de l'argent pour vos plaisirs. Acceptez la faveur que je vous offre; prononcez le serment, et partez.

— Monseigneur, dit Hilyard avec la plus vive émotion, ne vous reprochez rien si ce misérable corps devient la pâture des corbeaux ! que mon sang ne retombe que sur ma tête ! Je ne puis prêter le serment que vous me demandez, je ne puis vivre en paix ; le bruit et les combats sont devenus pour moi aussi nécessaires que le boire et le manger. Oh ! monseigneur, vous ne savez pas quels souvenirs funestes et déchirants ont fait de moi l'instrument de la main de Dieu contre l'impitoyable Edouard !

— Alors, la pâleur sur les lèvres et les traits bouleversés, Hilyard raconta avec chaleur à Warwick, frappé de stupeur, la même histoire qui avait excité à un si haut point la sympathie d'Adam Warner.

Le Comte dont les affections étaient essentiellement patriarcales et domestiques, fut encore plus indigné que ne l'avait été le savant lui-même en écoutant ce terrible récit.

— Pauvre infortuné, dit-il les yeux baignés de larmes, je te plains du fond de mon cœur. Mais toi, qui as été la victime de la guerre civile, comment peux-tu songer aujourd'hui à la rallumer ?

— Si Edouard vous avait traité, vous, noble comte, comme il m'a traité, moi, pauvre franc-tenancier, quelle serait votre réponse ? C'est en vain que l'on sermonne celui que le spectre d'un enfant assassiné, et les cris d'une femme réduite en démente poursuivent sans cesse pour le pousser à la vengeance ! — Envoyez-moi donc à la torture et au supplice. Ce sera un forfait de plus sur la conscience d'Edouard !

— Tu ne mourras pas sur mon témoignage, dit brusquement le Comte ; et en même temps il quitta l'appartement.

Après avoir fait fermer la chambre en dehors au moyen d'un solide verrou, il ordonna à son

écuyer de veiller à ce que rien ne manquât au prisonnier ; puis, étant rentré dans son cabinet avec Marmaduke , il lui dit : « Je vous avais mandé, mon jeune cousin, dans le dessein de confier à votre garde une personne à qui je croyais devoir faire quitter l'Angleterre. — J'ai dû renoncer à ce projet. Retournons au palais, et faites en sorte, si la chose est possible , de voir le Roi avant son coucher ; dites-lui que le soulèvement du Lincolnshire est quelque chose de plus qu'une émeute ; que c'est le premier éclat d'une révolution ! que je tiens conseil cette nuit, chez moi, et que chaque comté, avant le lever du soleil, aura son chef désigné. J'irai trouver le Roi, demain matin. Ecoutez encore, — cherchez à voir ma fille Anne ; demain elle quitte la cour. J'irai la prendre ; qu'elle fasse ses préparatifs ; elle et la Comtesse se rendront à Calais ; l'Angleterre recommence à ne plus être un séjour convenable pour des femmes ! »

— Que faire de ce pauvre rebelle ? murmura le Comte resté seul. — Je ne puis le mettre en liberté, et je ne veux pas qu'il meure. Hum ! il y a dans ces murs assez de place pour cacher un captif.

## VII.

Fuite et terreur.

Le roi Edouard faisait grand honneur au festin, et Sybill était assise dans la chambre de son père. plongée dans ses pensées d'amour, à côté du philosophe absorbé par les travaux de la science. L'Eureka était à peu près achevée, elle allait sortir de ses ruines, plus parfaite, plus complètement finie que jamais. La jeune fille et le savant semblaient tous deux près d'atteindre l'objet de tous leurs vœux, l'une, l'autel sympathique de l'amour, l'autre le temple solitaire de la gloire.

La soirée s'avancait, — la nuit vint, l'obscurité s'épaissit. Le banquet du roi Edouard était terminé, mais dans sa chambre parfumée le vin brillait encore dans des coupes d'or. On vint lui

annoncer que le sire Marmaduke Nevile, arrivant de la résidence du Comte, sollicitait de lui une audience. Le Roi abîmé dans une profonde rêverie, la remit avec impatience au lendemain matin.

— Demain ! dit le gentilhomme de service, le sire Marmaduke m'a chargé de dire à Votre Grace, dans la crainte que l'heure avancée ne fût un obstacle à son admission, que le seigneur de Warwick devait venir la visiter en personne. Je crains, Sire, qu'il ne s'agisse de quelque chose de grave, car les écuyers et les gentilshommes de la suite de la dame Anne, ont ordre de l'accompagner demain à Calais.

— Demain ! demain ! répéta le Roi ; — c'est bien messire, vous pouvez vous retirer.

Anne (que Sybill avait instruite de l'intérêt témoigné par le Roi à Warner) venait de voir Marmaduke et d'apprendre les nouveaux dangers qui menaçaient le trône et le pays. Les Lancastriens avaient donc pris ouvertement les armes pour le prince qu'elle aimait, et contre la puissance de son père !

La dame Anne s'assit en silence, et se mit à réfléchir tristement ; puis elle s'agenouilla devant son crucifix.

Le sire Mamaduke Nevile descendit dans la cour, où trois ou quatre gentilshommes affairé



et curieux, qui n'étaient pas encore couchés, le prirent par le bras et le prièrent de leur apprendre quel orage s'amassait dans le ciel.

La nuit est devenue de plus en plus noire ; — il n'y a plus de vin dans le gobelet du roi Edouard ; — le roi Edouard a quitté sa chambre, — et Sybill, après avoir vainement supplié son père de suspendre sa tâche, essuye sous un baiser la sueur du front de Warner, et va se retirer dans sa chambre. Déjà elle se dirige vers le seuil, quand tout à coup elle entend au loin un faible cri, un cri de femme, puis le bruit d'une porte fermée violemment. Cette voix c'est la voix de la dame Anne ! Sybill franchit le seuil, — elle est dans le corridor, — à travers les arceaux brille la clarté d'une belle lune d'hiver, — une forte gelée rend l'air pur et serein. Tout-à-coup la porte située à l'autre extrémité du passage s'ouvre au grand large, une forme humaine s'élançe dans le corridor, passe près de Sybill, s'arrête et revient sur ses pas. — O Sybill ! s'écrie la dame Anne d'une voix remplie d'horreur, sauvez-moi ! secourez-moi ! oh ! juste ciel ! le Roi !...

Epouvantée, tremblante, sans réfléchir, Sybill introduisit Anne dans la pièce qu'elle venait de quitter ; — comme elles entraient dans cet asile, au moment où Anne s'affaissait sur le

plancher, l'éclat d'un vêtement de drap d'or brilla à travers l'obscurité de l'atmosphère, et Edouard, couvert encore de la robe royale sous laquelle il avait ébloui tous les yeux à la fête, se présenta dans la chambre ; sa noble physionomie était bouleversée par les passions, et le vin avait empourpré son teint d'ordinaire assez clair. A son entrée, Anne se releva et courut à Warner qui dans une muette stupeur avait abandonné son travail et se tenait debout devant l'Euréka, dont s'échappait une noire et rapide fumée tandis que travaillant et mugissant, roulaient incessamment ses rouages féériques. (1)

— Messire, s'écria Anne, en se cramponnant convulsivement à lui, vous êtes père ! par l'ame de votre enfant, protégez la fille du seigneur de Warwick !

Ramené à la réalité par ces paroles, le pauvre savant enveloppa de ses bras celle qui l'implorait ainsi, et lui dit en levant la tête avec dignité : — ton nom, ta jeunesse, ton sexe te protègent.

(1) L'aimable lecteur daignera sans doute se souvenir que le modèle compliqué de maître Warner n'avait que fort peu de ressemblance avec le modèle des machines à vapeur de nos jours, et qu'il était d'ordinaire muni de mécanismes complémentaires servant à mieux révéler le principe dont il était destiné à montrer l'application.

— Laisse cette jeune dame, vil sorcier, s'écria le Roi, c'est *moi* qui suis son protecteur. Venez, Anne, ma gentille Anne, ma charmante dame.— Vous vous êtes méprise ! ne donnez pas à ces natures basses un prétexte pour supposer des choses qui vous feraient rougir. Permettez à votre Roi et à votre cousin de vous reconduire à votre appartement.

Il essaya, quoique avec douceur, de détacher les bras que la jeune fille tenait étroitement enlacés au vieillard ; mais Anne, sans faire attention à lui, sans l'écouter, en proie à une terreur qui semblait ébranler tout son être, et égarer sa raison, continuait à invoquer le nom de son père, de son illustre père, qui veillait à cette heure pour sauver le trône chancelant du ravisseur déçu.

Edouard avait conservé assez de raison pour craindre que quelque retardataire, ou quelque sentinelle de la cour extérieure n'entendît les cris qu'il excitait de plus en plus en cherchant à les apaiser. Grinçant les dents et perdant toute patience, il dit à Adam : — Vous me connaissez, Adam : — Je suis votre Roi. Puisque la dame Anne dans son égarement, préfère votre assistance à la mienne, aidez-là à rentrer dans son appartement ; et toi, jeune fille, prête-lui aussi le secours de ton bras. Cet antre de sorcier n'est

pas un asile convenable pour une dame d'un rang aussi illustre que notre cousine.

— Non, non; ne me faites pas sortir d'ici, maître Warner, — cet homme, — ce Roi — ne me livrez pas à *sa*, à *sa*...

— Prenez garde s'écria le Roi.

Ce fut alors seulement que l'âme simple d'Adam commença à comprendre la cause de la frayeur de la dame Anne, cause que Sybill ne soupçonnait toujours pas, quoiqu'elle se tint toute tremblante aux côtés de son amie, se serrant contre son père.

— Ne craignez rien, jeune fille, dit Adam Warner, en posant une main sur les cheveux épars qui inondaient sa poitrine; quoique je sois vieux et faible, Dieu et ses anges sont partout où la vertu tremble et résiste. Monseigneur et Roi, votre sceptre n'étend pas sa puissance jusque sur les âmes.

— Vieux radoteur, tais-toi! dit Edouard en portant la main à son poignard.

Sybill vit ce mouvement, et se jeta instinctivement entre son père et le Prince. Ce corps frêle, ces yeux si purs, si assurés, ces traits à la fois nobles et délicats, rappelèrent à Edouard la terreur qui l'avait saisi lors de sa première tentative criminelle; la même terreur s'empara de lui de nouveau. Il recula.

— Je ne veux faire de mal à personne, dit-il, presque avec soumission, et si je suis assez malheureux pour que ma présence effarouche madame Anne, je vais me retirer, vous priant, demoiselle, de prendre soin d'elle et de la reconduire dans son appartement quand elle le jugera à propos. Maintenant je vous ordonne, à vous vieillard et à vous jeune fille, de vous tenir un instant à l'écart, pour que je puisse dire un mot en particulier à madame Anne.

Sur ce il s'avança gracieusement vers la fille de Warwick, et lui prit la main ; mais la pauvre jeune dame, prompte à la lui arracher, quitta Adam Warner, s'élança vers la croisée, l'ouvrit, et voyant dans la cour quelques silhouettes indistinctes, appela au secours, d'une voix si déchirante d'agonie morale, qu'Edouard en fut frappé de remords et même de terreur.

— Hélas, murmura-t-il, elle ne veut pas m'écouter, son esprit est égaré, quel délire a été le mien ! — Pardon, pardon, Anne, oh ! pardon.

Adam Warner posa sa main sur le bras du Roi, et il éloigna l'impérieux despote aussi facilement qu'une nourrice entraîne un enfant docile.

— Roi, dit le digne vieillard, puisse Dieu vous pardonner, car si vous vous êtes rendu coupable du moindre outrage envers cette noble

dame, votre péché n'est pas moins inique que celui de David.

— Elle est pure, elle est pure, je le jure, dit humblement le Roi ; Anne dites seulement que vous me pardonnez.

Anne ne répondit point ; ses yeux étaient fixes, ses lèvres disjointes ; elle paraissait aussi insensible qu'un cadavre, muette et glacée par son indicible terreur. Tout-à-coup on entendit des pas dans le corridor ; la porte s'ouvrit et Marmaduke Nevile entra brusquement.

— Je suis sûr d'avoir entendu la voix de ma jeune maîtresse, dit-il ! j'en suis sur. Mais que vois-je ? pardon Sire ! — et il s'agenouilla.

La vue de Marmaduke dissipa soudain la stupeur et l'humiliation repentante qui avaient comme paralysé le caractère fougueux du Roi.

En redevenant maître de lui, il retrouva son astuce accoutumée.

— L'étrange et fantastique invention de notre habile ouvrier, dit Edouard, en montrant l'Euréka, a tellement effrayé notre belle cousine que sa raison en a presque été troublée ; et par Saint-George, c'est assez naturel ! allez, sire Marmaduke, nous confierons pour l'instant la dame Anne aux bons soins de maîtresse Sybill. Damoiselle, rappelez-vous ma recommandation. Venez Monsieur, continua-t-il en

entraînant Marmaduke étonné hors de la chambre. — Mais à peine eut-il vu le chevalier descendre l'escalier et gagner la cour, qu'il revint sur ses pas, et dit sévèrement, à voix basse : — Faites-y bien attention, maître Warner, et vous, Sybill ; si jamais l'un de vous laissait échapper un seul mot sur ce que votre malheureuse destinée vous a fait voir et entendre... songez que les Rois ne connaissent qu'un moyen de punir la médisance, et qu'une seule garantie pour s'assurer du silence ; ne badinez pas avec la mort !

Il ferma la porte, et regagna son appartement. Les parfums orientaux que l'on brûlait chez les grands, alourdissaient encore de leurs émanations fiévreuses l'atmosphère de la chambre royale. Edouard s'assit, et s'efforça de recueillir ses esprits, et d'examiner le danger auquel il s'était exposé. La résistance et l'effroi de la dame Anne avaient complètement étouffé dans son cœur la coupable passion qui l'emplissait auparavant ; de telles émotions chez une nature comme la sienne, sont promptes à s'user. Ce qu'il éprouvait surtout, c'était un vif sentiment de repentir et de honte. Mais lorsqu'il secoua les sensations auxquelles les caractères légers cherchent toujours à échapper, l'image du comte au regard sévère, se dressa

devant lui, et la crainte succéda à l'humilité ; cette crainte cependant, quoique bien fondée, ne pouvait être de longue durée dans un caractère essentiellement contempteur de tout danger. Avant le matin, Anne aurait évidemment repris ses sens. Une ame si noble abjure-rait, à la voix de la raison, son ressentiment, ou redouterait tout au moins, de dévoiler à son fougueux père un secret qui, s'il était connu, arroserait le sol de l'Angleterre du sang de tant de braves. Quelle femme voudrait être une cause de guerre et d'effusion de sang ? et cela, pour un mal non accompli, pour une tentative restée sans résultat ? Il verrait Anne avant que le Comte eût pu la voir, il apaiserait sa colère, il obtiendrait son silence ! Quant à Warner et à Sybill, ils n'oseraient pas parler ; et s'ils le faisaient, la bouche qui accuse un Roi ne tarde pas à se démentir elle-même, partout où il y a un chevalet pour mettre la vérité à la torture, et où le bourreau est le seul juge entre un sujet et une tête couronné !

En raisonnant ainsi, son esprit envisagea la solitude. Pendant ce temps, Marmaduke était redescendu dans la cour, où, comme nous l'avons dit, il avait été retenu par quelques-uns des gentilshommes de service du Roi, qui, instruits qu'il était porteur d'importants messages



de la part du Comte, n'avaient pas voulu se coucher avant de savoir si les progrès de la nouvelle révolte promettaient de mettre bientôt à contribution la lame de leur épée. Marmaduke qui n'était pas fâché de se donner une certaine importance, avait volontiers satisfait leur curiosité, autant que possible, et il était sur le point de se retirer chez lui, quand le cri de la dame Anne lui avait fait franchir la porte de l'escalier conduisant à l'appartement d'Adam, porte qui heureusement n'était pas fermée. A son retour, il eut à répondre à de nouvelles questions ; quand il eut expliqué en peu de mots que maître Warner avait choisi cette heure indue pour effrayer des femmes avec une machine qui vomissait de la fumée et mugissait piteusement, les gentilshommes se séparèrent pour gagner leur couche. Marmaduke se disposait à en faire autant, lorsque, venant à jeter un dernier regard vers la croisée, il vit une blanche main briller au clair de la lune, et lui faire signe de monter.

Le chevalier se signa, monta l'escalier non sans quelque répugnance, et rentra dans l'antre du sorcier.

La dame Anne avait quelque peu repris ses esprits, ou du moins un calme étrange et presque effrayant s'était emparé de son ame, et

avait changé la douceur docile de son caractère en une résolution, aveugle et inébranlable, de fuir, s'il était possible, ce palais maudit. Quand Marmaduke se présenta, elle vint au-devant de lui, et posant convulsivement sa main sur le bras du chevalier, elle lui dit :

— Par le nom que vous portez, par votre attachement pour mon père, aidez-moi à sortir de l'enceinte de ces murs.

Marmaduke stupéfait la regarda fixement sans répondre.

— Me refusez-vous, messire? dit Anne presque sévèrement.

— Ma dame et maîtresse, répondit Marmaduke, je suis votre serviteur en toutes choses. Sortir de l'enceinte de ces murs! du palais! mais les portes sont fermées. Et que dirait monseigneur, si la nuit...

— *Si la nuit!* répéta Anne d'une voix sourde; et s'interrompant tout à coup, elle partit d'un éclat de rire qui avait quelque chose de terrible. Puis, revenant soudain à elle-même, elle ouvrit la porte; — je fuirai donc seule, dit-elle, me confiant à Dieu et à Notre-Dame!...

Sybill s'élança pour l'arrêter; Marmaduke s'approcha d'Adam et lui dit tout bas :

— Pauvre dame, son esprit est-il dérangé?

l'avez-vous réellement si fort effrayée par vos sortilèges et vos sorcelleries ?

— Chut ! répondit le vieillard ; et il murmura quelques mots à l'oreille du Nevile.

A peine le chevalier eut-il entendu les paroles du savant, que ses joues devinrent pâles ; — ses yeux lancèrent des éclairs : La fille du grand Comte, s'écria-t-il, infamie ! horreur ! elle a raison ! — Il s'éloigna de Warner, s'approcha de la dame Anne qui cherchait encore à écarter Sybill, et s'agenouillant devant elle, il lui dit d'une voix agitée à la fois par la sympathie et l'indignation :

— Madame, vous avez raison. Il peut paraître étrange qu'une personne de votre sexe et de votre qualité quitte ces lieux seule avec moi ; mais enfin j'ai le cœur d'un homme et l'honneur d'un chevalier. Confiez-moi votre sûreté, noble jeune fille, et je vous conduirai près de votre père, fâlût-il vous tailler un passage à travers le cœur de ce roi perfide.

Anne ne parut pas très-bien comprendre ces paroles, mais elle sourit quand le Nevile s'agenouilla, et elle lui tendit sa main. La responsabilité qu'il assumait stimula tout ce que le jeune chevalier avait d'intelligence. En portant à ses lèvres la main qu'on lui tendait, il sentit à son propre doigt une bague, celle qui lui avait été

confiée par Alwyn, le sceau du Roi, devant lequel toute porte devait s'ouvrir. Il poussa un cri de joie, détacha son long manteau, et priant Anne de s'en envelopper, ramena le capuchon sur sa tête. Il allait lui faire franchir le seuil de la chambre, quand il s'arrêta tout à coup.

— Hélas! dit-il en se tournant vers Sybill, quand même nous pourrions sortir de la Tour, nous ne trouverons pas de batelier sur le fleuve. Le chemin par les rues est sombre et dangereux, infesté de voleurs de nuit.

— En vérité, dit Warner, à présent le péril est passé; que cette noble demoiselle attende ici le jour. Le Roi n'osera pas...

— N'osera pas? interrompit Marmaduke, hélas! vous ne connaissez pas le roi Edouard!

A ce nom, la dame Anne frissonna, ouvrit la porte, et descendit rapidement l'escalier; Sybill et Marmaduke la suivirent,

— Ecoutez, messire Marmaduke, dit Sybill, près de la Tour est la maison d'une noble dame, de la dame de Longueville, où madame Anne peut demeurer en toute sûreté, tandis que vous vous rendrez auprès du seigneur de Warwick. Je vais vous accompagner, si vous pouvez nous faire sortir toutes les deux du palais.

— Brave demoiselle, dit Marmaduke avec émotion, et votre propre sûreté? et la colère du

Roi ! — Non, d'ailleurs une troisième personne, et surtout votre habillement trop apparent, éveilleraient les soupçons du portier. Dépeignez-moi cette maison.

— La troisième à gauche, sur le bord du fleuve, avec un portique à arceau et une fleur de lis sculptée en relief sur les murs.

— La nuit n'est pas tellement sombre que je ne puisse la trouver. Dieu vous garde, ma gentille maîtresse.

En parlant ainsi, ils avaient rejoint la dame Anne. Sybill persistait dans son désir d'accompagner son amie; mais les représentations de Marmaduke, qui lui fit sentir que la vie même de son père serait compromise si Edouard venait à apprendre qu'elle eût prêté les mains à la fuite d'Anne, finirent par l'emporter. Le chevalier et sa compagne arrivèrent à la porte de sortie.

— Holà ! holà, maître portier cria-t-il en frappant à la porte avec le pommeau de sa dague jusqu'à ce que le gardien l'eût entr'ouverte avec défiance; — nous sommes chargés d'un message important pour le comte de Warwick, voici le sceau du Roi, ouvrez.

Le gardien tout endormi, regarda la bague, et la porte s'ouvrit. Bientôt les deux jeunes gens furent hors de la forteresse, et ils hâtèrent le pas.

— Du courage, noble dame, vous êtes en sû-

reté, et vous serez vengée, dit Marmaduke en voyant que la démarche d'Anne devenait chancelante.

Mais la réaction s'opérait ; la jeune fille avait fait appel à toute son énergie pour fuir et regagner sa liberté, le but atteint, la force tomba ; elle laissa pencher sa tête, murmura quelques mots incohérents, et perdit connaissance. Marmaduke s'arrêta dans une horrible perplexité. Mais soudain, ô bonheur, une lumière à quelques pas de lui ! cette maison, c'était la troisième sur le bord de la rivière, la seule qui eût un porche en arc ceau, tel que l'avait dépeint Sybill. Il souleva son saint et léger fardeau dans ses bras vigoureux, il s'avança vers la porte : à son grand étonnement, elle était ouverte. Un flambeau brûlait dans l'escalier, il entendit à l'étage supérieur des chuchotements confus et un bruit de pas amortis s'empressant de côté et d'autre. Toujours chargé du corps inanimé de sa compagne, il monta l'escalier et entra dans une chambre, où il vit, à la lueur d'une pâle lampe, deux ou trois personnes rassemblées autour d'un lit placé dans une alcôve. Comme il s'arrêtait sur le seuil, un homme d'un maintien grave s'avança vers lui.

— Que cherchez-vous ?

— La dame de Longueville.

— Chut !

— Qui me demande, dit une voix faible partant de derrière les rideaux ?

— Mon nom est Nevile, répondit Marmaduke avec un laconisme qui allait droit au but, mistress Sybill Warner m'a indiqué cette maison, où je viens réclamer un asile d'une heure pour ma compagne, madame Anne, fille du comte de Warwick.

Marmaduke remit son précieux fardeau à une vieille femme, la garde-malade, qui s'empressa de relever le capuchon, et de réchauffer les pâles et froides mains de la jeune fille, puis le chevalier s'approcha de l'alcôve. La dame de Longueville était sur son lit de mort. Une maladie de deux jours l'avait mise aux portes du tombeau ; mais il y avait dans son regard et dans tout son aspect une animation fébrile et surnaturelle ; et sa voix était claire et perçante, quand elle demanda :

— Comment se fait-il que la fille de Warwick le Yorkiste, vienne chercher un refuge dans la maison de la Lancastrienne à qui les Yorkistes ont arraché ses biens et ses enfants ?

— Jurez par votre espoir en Jésus-Christ que vous veillerez sur elle et la protégerez jusqu'à ce que j'aie été prévenir le Comte ; alors je vous répondrai.

— Etranger, mon nom est Longueville, ma naissance est noble, ces garanties d'hospitalité et de sincérité sont plus fortes que de vains serments. Parle.

— Eh bien donc, sachez, — murmura le chevalier après avoir écarté les assistants, — sachez que la fille du Comte fuit le déshonneur qui l'a menacée dans le palais du Roi, et que l'infâme qui l'a insultée n'est autre que le Roi.

Avant que la mourante eût le temps de répondre, Anne, ranimée par les soins de la garde expérimentée, s'élança tout-à-coup vers l'alcôve, et s'agenouillant au bord du lit, s'écria avec exaltation :

— Sauvez-moi ! — cachez-moi ! — sauvez-moi !

— Allez chercher le Comte, dont la main droite a détruit ma maison, et le trône de son souverain légitime ; allez ! je vivrai jusqu'à son arrivée ! dit la veuve dont on avait tué les enfants ; — et un sauvage éclair de triomphe brilla sur ses traits hagards.



## VIII.

Autour du lit de mort de la Lancastrienne.

Le soleil levant brillait , à travers des nuages gris , sur une petite troupe d'hommes armés , groupés , autour d'une litière couverte , devant la porte de la maison occupée par la dame de Longueville. Dans la chambre mortuaire , le comte de Warwick , aussi pâle que la mourante , se tenait debout à côté du lit , soutenant sa fille , qui , calme maintenant , s'appuyait sur son sein , les yeux fermés ; les cils encore humides de larmes.

— Oui , oui , oui ! dit la noble Lancastrienne ; vous autres , hommes de révolutions et de colère , il est juste que vous recueilliez ce que vous avez semé. Le voilà donc ce roi au profit duquel vous avez détrôné le pieux Henry ! le voilà donc cet

homme pour lequel vous avez répandu le plus pur sang de l'Angleterre ! Ah ! ah ! ah !.... Du haut du ciel où vous êtes, ô mon mari, ô mes fils martyrs ! jetez les yeux sur cette chambre ; la fille de votre plus cruel ennemi se réfugie près de ce foyer solitaire , près du lit de mort de la veuve impuissante , pour y échapper à l'indigne usurpateur que cet ennemi a placé sur le trône.

— Epargnez-moi , balbutia Warwick d'une voix sourde et les dents serrées.

La chambre avait été évacuée , et, à l'exception d'Anne , à peine assez remise pour avoir conscience de ce qui se passait , le docteur Godard ( l'homme grave qui avait adressé le premier la parole à Marmaduke , et qui n'était autre que le prêtre appelé auprès de la malade ) était le seul témoin de cette terrible entrevue.

— Silence , ma fille ! dit le ministre de paix en levant son crucifix. Calmez-vous , et ramenez votre ame à de plus saintes pensées.

La Dame écarta avec impatience le Prêtre ; et, saisissant de sa main flétrie et tremblante le bras robuste du comte , elle lui dit d'une voix qui s'efforçait d'étouffer les râlements de l'agonie :

— Mais toi , toi , tu supporteras cette indignité ! Toi , le prince des barons anglais , tu ne verras pas de déshonneur dans ce fétide amour

du plus vil des rois qu'ait eus l'Angleterre!...  
Vous autres, Yorkistes, vous avez des âmes de valets, et non des cœurs d'hommes et de pères.

— Par le symbole dont tu détournes la tête, femme, s'écria le comte en laissant éclater toute sa fureur, qu'avait jusqu'alors contenue la présence de la mort; par Celui devant qui je me suis agenouillé soir et matin, pour le remercier de l'innocence et de la vertu de cette enfant, je jure de tirer de ce mécréant que j'ai fait roi une vengeance telle, qu'elle vivra dans les fastes de l'Angleterre jusqu'au jour du jugement dernier.

— Mon père, dit Anne, que la véhémence du comte venait d'arracher à sa torpeur, mon père, ne songez plus au passé... Menez-moi vers ma mère; j'ai besoin de me sentir pressée dans les bras de ma mère.

— Eloignez-vous, quittez cette mourante, sire comte, mon fils, dit Godard. Moi aussi, je suis Lancastrien; moi aussi, je donnerais ma vie pour le saint roi Henri: mais je frémis, à cette heure de mort, d'entendre ces lèvres livides, qui devraient implorer le pardon du Ciel, vous exciter à la vengeance.

A ce mot de vengeance, la dame de Longueville, en qui la vie s'éteignait rapidement, sembla se ranimer et cria d'une voix perçante :

— Vengeance! tu as juré vengeance contre

Edouard d'York, seigneur de Warwick. Tu l'as juré, dans la chambre mortuaire, à l'oreille d'une mourante qui va bientôt redire ton serment aux héros morts de cent batailles. Ah ! le soleil s'est levé. Prêtre, Godard, votre bras ; soutenez-moi... soulevez-moi... portez-moi près de la fenêtre... hâtez-vous ! hâtez-vous !... Je voudrais voir encore une fois mon roi... Vite ! vite !... Et puis, *ensuite*... j'écouterai vos prières.

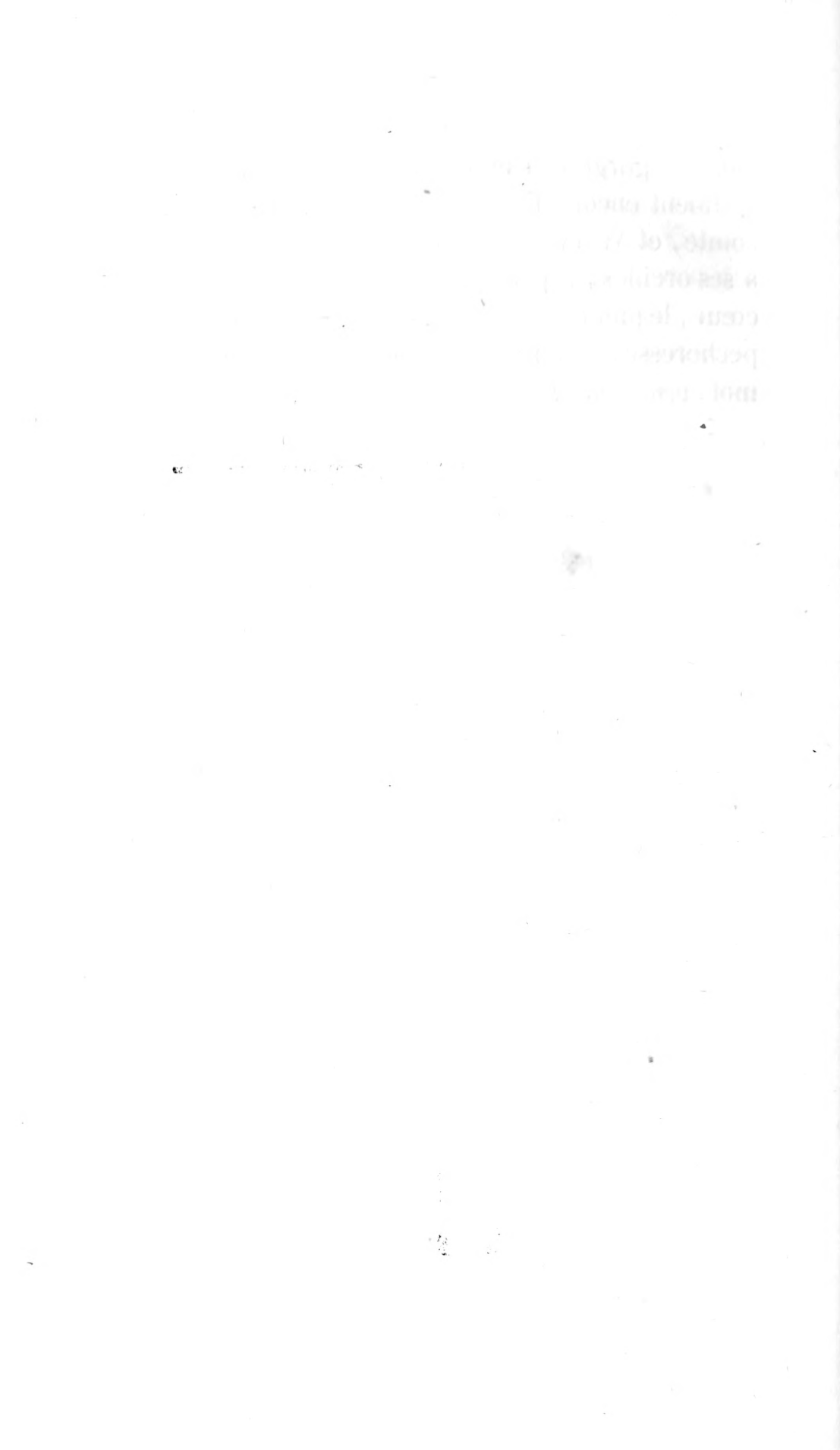
Le prêtre, partagé entre le blâme et la pitié, transporta la mourante auprès de la croisée ; elle lui fit signe de l'ouvrir, et il obéit. Le soleil, à peine au-dessus de l'horizon, inondait de ses rayons la Tamise, dorait la sombre forteresse de la Tour, et faisait scintiller la fenêtre de la prison d'Henri.

— Voyez, voyez là-bas ! c'est lui, c'est mon roi ! Ici, monseigneur ! ici, comte rebelle !... Contemplez votre souverain.... repentez-vous, et vengeance !

Et, de sa main livide, la Lancastrienne désigna la tour de Wakefield. Le comte aperçut dans un vague éloignement un visage pâle et vénérable, bien promptement reconnu malgré la distance. La mourante fixa ses yeux vitreux sur le redoutable baron si cruellement outragé ; puis ses bras retombèrent inertes, sa figure sembla se pétrifier, le dernier souffle de vie râla

dans sa gorge et s'enfuit... et ses yeux vitreux restaient encore fixés sur les traits livides du comte, et Warwick entendait toujours retentir à ses oreilles, répété par les mille échos de son cœur, le mot qui avait fait oublier la prière à la pécheresse, et emporté avec lui son âme, le mot : *vengeance* !

FIN DU LIVRE HUITIÈME.



## **LIVRE NEUVIÈME.**

—

**Les persécutés et les exilés.**





## I.

Comment le grand Baron devint un grand rebelle.

Hilyard était encore endormi dans la chambre qui lui avait été assignée pour prison, quand une rude secousse le tira en sursaut de son sommeil. Il ouvrit les yeux : devant lui était Warwick, le visage si sombre, si menaçant, que le hardi Lancastrien dit involontairement : Vous venez me chercher pour me livrer au bourreau : je suis prêt.

— Chut!... tu hais Édouard d'York?

— Dût-ce être ma dernière parole, oui, je le hais.

— Tends-moi ta main, nous sommes amis... Ne tourne pas vers moi ces grands yeux ahuris, ne me fais pas de questions. Cette nuit a soulevé contre Édouard un rebelle de plus, dans la per-

sonne de Richard de Nevile. Un cheval t'attend à la porte du château ; porte à franc étrier cette lettre au jeune sire Richard Welles. Dis-lui de ne pas perdre courage, dis-lui de tenir bon : car, avant qu'il se soit écoulé bien des jours, le seigneur de Warwick, et peut-être aussi le duc de Clarence, uniront leurs forces aux siennes. Fais bien attention : je ne dis pas que je suis pour Henri de Lancastre, je dis seulement que je suis contre Édouard d'York. Adieu ! et à notre prochaine rencontre, béni soit le bras qui s'ouvrira le premier un passage jusqu'au cœur du tyran.

Sans plus de paroles, Warwick sortit de la chambre. Au premier abord, Hilyard ne put en croire ses sens ; mais, en s'habillant à la hâte, il réfléchit aux causes de dissensions qui existaient patemment depuis longtemps entre Édouard et Warwick, et il se réjouit de l'accomplissement de la prophétie qu'il avait de longue date hasardée avec tant de perspicacité. Descendant l'escalier, il gagna la porte devant laquelle Marmaduke l'attendait, avec un domestique tenant par la bride une haquenée, dont les formes et la race promettaient à la fois force et rapidité.

— En selle, maître Robin, dit Marmaduke, je ne m'attendais guère à chevaucher jamais en ami à vos côtés. En selle, nous avons la même route à suivre jusqu'à quelques milles

de Londres. Vous vous rendez dans le comté de Lincoln, moi dans celui d'Hertford.

— Et tous deux dans le même but? demanda Hilyard en enfourchant sa monture et en piquant des deux.

— Oui.

— Le seigneur de Warwick s'est donc enfin détaché du roi?

— Enfin!

— Pour longtemps?

— Jusqu'à la mort.

— C'est bien! je n'en demande pas davantage.

Un bruit de chevaux au galop fit tourner la tête au Franc-tenancier; et il vit une troupe de cavaliers, armés jusqu'aux dents, déboucher du manoir du comte et se ranger à la suite de Marmaduke.

Pendant ce temps, Warwick était enfermé avec Montagu. Tout courtisan et tout attaché à Edouard qu'était ce dernier, il était fort susceptible pour tout ce qui tenait à l'honneur de sa maison; et l'indignation que lui causait le mortel outrage fait à sa nièce, s'exprimait encore avec plus de fougue que celle du Comte lui-même.

— Oh! s'écriait-il, juger digne de son trône une Elisabeth Woodville, et voir dans Anne Nevile une femme digne seulement d'être sa courtisane!

— Oui, dit le Comte avec un calme d'autant plus terrible qu'il contrastait étrangement avec la violence que provoquaient chez lui les causes les plus légères. Oui, tu l'as dit, mais ne te laisse pas emporter... Sois maître de toi... Froid, froid comme le fer et aussi dur que lui. Maintenant il ne s'agit pas de tempêter, de menacer, il faut user de ruse... Jamais jusqu'ici je n'avais connu la ruse... Tu as raison, l'honnêteté est une politique de niais. Plût au ciel que j'eusse su cela une heure seulement avant que la nouvelle me parvînt. J'ai déjà renvoyé nos amis dans leurs différents districts, avec mission de défendre le trône d'Edouard... Il est encore roi... roi, pour quelques instants de plus... Oui, la nuit dernière, je les congédiais, à l'heure même, au moment même, où... O mon Dieu! envoyez-moi la patience. Il s'interrompit et ajouta d'une voix sourde et basse... Pourtant, pourtant... que les instants sont longs!... qu'ils sont longs! Avant le coucher du soleil, Edouard, je l'espère, sera tombé en mon pouvoir.

— Comment cela?

— Il se rend aujourd'hui au château du More... Ce qui est arrivé ne l'empêchera pas d'y aller. Il comptera sur l'Archevêque pour faire sa paix avec moi... Les prêtres ne sont pas pères. J'ai donné mes ordres à Marmaduke Nevile;

cent hommes armés, qui marcheraient contre Satan en personne, sur un mot de moi, entoureront le manoir et saisiront l'hôte de mon frère.

— Mais ensuite?... qui donc, si Edouard... je n'ose pas prononcer ce mot... qui donc lui succéderait?

— Clarence est l'héritier mâle.

— Mais comment faire envisager au peuple... proclamer?...

— Tu dis vrai... C'est bien là la difficulté!... J'y ai songé déjà... J'ai songé à tout... Mon esprit semble avoir traversé des mondes depuis le lever du soleil... C'est vrai... Tout soulèvement, pour réussir, doit avoir une cause que la foule puisse comprendre. Néanmoins, toi Montagu, toi tu as un langage plus insinuant que le mien, vas trouver nos amis, ceux qui haïssent Edouard, parle-leur, sonde-les.

— Et dévoilerai-je l'infamie d'Edouard?

— Juste ciel!... y penses-tu? Toi, toi, un Monthermer, un Montagu, trompeter aux oreilles de l'Angleterre l'outrage fait à un gentilhomme, à un baron anglais, le déshonneur de son foyer! Alimenter la crapule des jongleurs de chansons et de rondeaux sur la honte virginale d'Anne Nevile, faire chanter dans les rues comment le roi Edouard s'est glissé pendant la

nuit dans sa chambre, comment il a cherché à la séduire, à la violenter, comment il a juré... Dieu du ciel! que n'ai-je sa gorge sous cette main. Non, frère, non, il est de ces affronts dont on ne peut se plaindre, des tumeurs du cœur dont on n'est soulagé que quand il coule du sang.

Tandis que cette conférence avait lieu entre les deux frères, Edouard était frappé de stupeur et de consternation à la nouvelle qu'on n'avait pu trouver la dame Anne dans ses appartements. Aussitôt il fit appeler Adam Warner, qui lui raconta, sans lui rien cacher, comment la jeune fille s'était enfuie de la Tour. Le Roi congédia brusquement le savant, après avoir murmuré des malédictions et de vagues menaces. Puis, sentant la nécessité d'inventer quelque conte plausible, pour expliquer aux yeux de la Cour la brusque disparition d'Anne, il comprit que la personne la plus propre à combiner et à répandre une telle histoire était la Reine. Sur le champ, donc, il se rendit vers elle pour mettre son projet à exécution. Toutefois il adoucit assez son récit pour ne faire de son péché qu'un péché véniel. A l'en croire, il était échauffé par le vin, il s'était promené dans le corridor pour prendre le frais; il avait aperçu la silhouette d'une femme, mais sans la reconnaître; et quelques mots de ga-

lanterne, il n'eût trop su dire lesquels, avaient été mal interprétés. En s'apercevant à qui il s'adressait, il s'était efforcé de calmer la colère ou l'effroi de la dame Anne; mais celle-ci, se méprenant encore sur ses intentions, s'était réfugiée dans la chambre de Warner; il l'y avait suivie, et depuis elle s'était enfuie du Palais. Telle fut l'histoire qu'il débita d'un ton léger, le sourire sur les lèvres, mais qu'il termina par une grave énumération des dangers auxquels son imprudence pouvait l'exposer.

Quoi que ressentit au fond du cœur Elisabeth et quelle interprétation qu'elle donnât à cette confiance, elle n'en agit pas moins avec sa réserve accoutumée; et, feignant, après quelques tendres reproches, d'ajouter une pleine foi à la relation de son époux, elle s'offrit à prévenir tout scandale, en répandant le bruit que le comte (dissuadé de venir chercher lui-même sa fille par de nouveaux rapports sur les mouvements des séditions, qui pouvaient le forcer à quitter Londres dès la pointe du jour), avait chargé Marmaduke de la ramener à son hôtel. A quel excès que se fût porté le Roi pour pousser Anne à une fuite aussi brusque, la Reine comprenait, avec la vive pénétration de son sexe, que l'orgueilleux Comte ne redouterait pas moins qu'Edouard d'ébruiter une insulte que la calomnie

pourrait fort bien ériger en un déshonneur consommé ; et, qu'en conséquence, toute fable inventée par elle ne serait jamais contredite par Warwick. De plus, en dépit de sa haine contre le Comte et de son désir de voir rompus à jamais les liens qui unissaient Edouard à son ministre, elle ne pouvait manquer, comme reine, comme épouse et comme femme, de souhaiter que la rupture eût une cause plus honorable pour Edouard et moins odieuse aux yeux du peuple ; aussi recommanda-t-elle instamment au Roi de se rendre aussitôt au More, comme il avait été convenu, et de ne rien épargner, de ne reculer devant aucune humiliation, aucune protestation de repentir, pour s'assurer la médiation de l'Archevêque. Quelque peu rassuré par cette entrevue et ces conseils, le Roi, après avoir embrassé Elisabeth avec une reconnaissance affectueuse, regagna sa chambre pour faire ses apprêts de départ. Mais alors, se souvenant qu'Adam et Sybill possédaient son secret, il résolut soudain de les bannir de la Tour. Un instant il songea au donjon de la forteresse... à la corde du bourreau ; mais sa conscience en ce moment était accablée sous un lourd fardeau ; humilié à ses propres yeux, énervé par un sentiment de honte, il recula devant un nouveau crime ; d'ailleurs, il sentit bientôt que le témoignage d'un sorcier



conspué et abhorré n'aurait plus nul poids, du moment où il perdrait l'influence d'emprunt qu'il devait à la protection royale. Ayant donc donné des ordres pour qu'un bateau se tint prêt au bas de la porte Saint-Thomas, il envoya chercher de nouveau le philosophe et lui dit :

— Maître Warner, les artisans de Londres crient si haut contre votre invention, qui menace de diminuer la main-d'œuvre et d'affamer le pauvre, les matelots sur les quais sont si exaspérés par votre projet de faire marcher les vaisseaux sans rameurs, que je me vois forcé, comme il est du devoir d'un bon roi, de céder à la voix de mon peuple. Retournez donc chez vous ; la Reine remercie votre fille de ses services ; emmenez-la avec vous. Un bateau vous attend au bas de l'embarcadère ; on vous escortera jusqu'à votre demeure. Regardez tout ce qui s'est passé dans ces murs comme un rêve, un rêve qui tue si on le révèle, mais qui, si on l'oublie, n'a nulle importance.

Sans attendre de réponse, le Roi appela un de ses gentilshommes et lui donna ses instructions relativement au digne savant et à sa fille : cela fait, il manda en sa présence le portier de la Tour. Ayant appris de lui qu'il était seul instruit de la fuite de la fille du Comte ; et, croyant plus prudent de ne laisser la bride sur le cou à aucun

être capable de faire des commentaires sur la fable qu'il avait fabriquée, il condamna le pauvre homme, à son indicible étonnement, à un emprisonnement de trois mois, pour s'être présenté devant lui avec des chausses malpropres. Une heure plus tard, le Roi, suivi d'une faible escorte, s'acheminait vers le château du More.

L'Archevêque avait, suivant ses promesses, réuni dans son château les plus puissants d'entre les seigneurs mécontents, et son éloquence avait produit tant d'effet sur eux, qu'Édouard, en entrant dans la salle, fut accueilli avec le plus grand respect et la joie la plus loyale. Après les premières politesses, le prélat, conformément à l'usage, conduisit son hôte royal dans une chambre où on lui avait préparé un bain et une collation.

Edouard profita de l'occasion pour faire sa confidence ; mais tant adoucie qu'eût été la réalité, ce qu'il avouait était plus que suffisant pour plonger son auditeur dans une profonde consternation. L'échafaudage d'espérances, sur lequel l'ambitieux prélat s'était déjà vu escadant le trône papal, semblait soudain s'écrouler en poussière. Le roi et le comte étaient tous deux également nécessaires à ses projets : aussi mit-il dans ses remontrances une onction plus

que *pastorale*. Mais Édouard confessa si humblement sa faute, que le prélat dérida à la fin son front, et lui promit de transmettre au Comte ses protestations de repentir.

— Il n'y a pas une heure à perdre, dit-il; la seule personne à même de calmer son courroux, c'est la mère de Votre Altesse, notre noble parente. Permettez-moi de lui expédier une lettre, pour la prier d'aller trouver le comte... En outre, je vais écrire à mon frère par le même courrier.

— Faites comme vous l'entendrez, dit Édouard en se dépouillant de son surtout et en trempant ses mains dans une aiguière pleine d'eau parfumée. Je n'aurai pas de repos avant d'avoir pu m'agenouiller devant la dame Anne, et d'avoir obtenu son pardon.

A peine le prélat s'était-il retiré, que le sire John de Radcliffe<sup>(1)</sup>, un des chevaliers de l'escorte du roi, pénétra pâle et tremblant dans l'appartement.

(1) Plus tard seigneur de Fitzwalter. Voir Lingard, note, vol. III, p. 507, édit. in-4<sup>o</sup>, pour la véritable date à assigner à cette visite du roi au palais du More. — Nous avons adopté l'opinion de cet historien en plaçant cette visite avant la révolte du Comte, et avant le carême, contrairement à ce que pense Sharon Turner, qui la reporte après cette révolte, c'est-à-dire, après Pâques, sur l'autorité des *fragments* de Hearne, 502; autorité que contredisent les événements subséquents.

— Sire ! murmura-t-il , je crains que quelque trahison infernale ne se trame contre vous. J'ai vu briller des armes au milieu des arbres , sous cette tour ; je me suis glissé dans le fourré, et j'ai compté non moins de cent hommes, sous les ordres du sire Marmaduke Nevile, le parent du comte de Warwick.

— Ah ! dit le roi en changeant de visage , la vengeance du Comte est-elle si prompte à éclater ?

— Et , reprit Radcliffe , j'ai entendu le sire Marmaduke dire à ses hommes : « La porte de la tour du jardin n'est pas gardée : attendez le signal. » Fuyez , Sire ! Écoutez !... des cliquetis d'armes.

Le roi s'approcha de la fenêtre. Le jour tombait, le feuillage s'épaississait et s'assombrissait autour des murs de la tour. Édouard vit sortir de l'ombre un homme armé, puis un second, puis un troisième.

— Vous avez raison , Radcliffe ! Fuir, mais comment ?

— Par ici, Sire.... Au bout du passage par lequel je suis venu , un escalier conduit à une porte s'ouvrant sur la cour intérieure ; là vous attend un cheval. Daignez , par précaution, prendre mon chapeau et mon mantelet.

Le roi adopta ce conseil , suivit Radcliffe à

pas furtifs, gagna la porte, enfourcha le cheval, et, plongeant au milieu d'une foule assemblée près de la poterne, galoppa seul et bride abattue, à travers prés et champs, monts et vaux, sans être poursuivi par aucun ennemi humain, mais aiguillonné par cet autre ennemi qui monte en croupe derrière le cavalier. Ainsi s'enfuit-il jusqu'au milieu de la nuit, et il ne s'arrêta que devant le château royal de Windsor.

## II.

Bien des choses en peu de mots.

Les événements qui suivirent la fuite du roi furent rapides et saisissants. Les Barons rassemblés au More se séparèrent courroucés de la défiance apparente d'Édouard. L'Archevêque fut informé de la véritable cause de la disparition du Roi par un de ses serviteurs, qui avait découvert l'embûche de Marmaduke ; mais il était trop bien avisé pour révéler une circonstance qui eût attiré des soupçons sur lui. Il partit pour Londres, et s'adjoignit la médiation de la duchesse d'York <sup>(1)</sup>.

Le comte accueillit leurs tentatives de concii-

(1) Lingard. — Pour les dates, voir Fabyan, 637.

liation avec une froideur farouche et menaçante ; puis il se rendit brusquement à Warwick , emmenant avec lui la dame Anne. Le jour même de son arrivée, il fut rejoint par le duc et la duchesse de Clarence.

La rébellion du comté de Lincoln prenant chaque jour plus de gravité, Édouard fit un coup de maître en sommant publiquement Clarence et Warwick de l'aider à la comprimer : s'ils refusaient, c'était sur eux que devait retomber tout l'odieux de la première agression. Clarence, cédant moins à sa sympathie pour le baron outragé qu'à son ambition sans cesse stimulée par l'orgueil d'une femme qu'il craignait et idolâtrait à la fois, embrassa de corps et d'ame la querelle de Warwick, qui lui promettait le renversement d'Édouard et sa propre accession au trône ; mais aucun des seigneurs sondés par Montagu ne voulut favoriser la déposition d'un frère au profit de l'autre. Quoique populaire, Clarence était trop jeune pour être respecté. Si le comte eût aspiré au trône, il eût trouvé nombre de partisans prêts à l'appuyer ; mais comme il s'était prononcé formellement contre toute tentative de ce genre, il ne pouvait y avoir que deux partis en Angleterre, l'un pour Édouard IV, et l'autre pour Henri VI.

Le seigneur de Montagu s'était rendu au châ-

teau de Warwick , pour communiquer à celui-ci les résultats de sa diplomatie. Le Comte qui , de franc et cordial , était devenu sinistre et concentré, l'écouta dans un sombre silence.

— Et maintenant , dit Montagu avec l'émotion généreuse d'un homme vivement touché dans ses instincts les plus nobles, si vous vous décidez à la guerre contre Edouard, quoique rien ne soit mûr et qu'une défaite semble probable, vous me trouverez tout disposé à renoncer à mes espérances d'ambition, à la main de la fille du Roi pour mon fils, — afin de venger l'honneur de notre nom commun. J'avoue que j'ai eu tant d'affection pour Edouard, que je vous prierais de vous contenir encore , si je ne me défiais pas de moi; si je ne craignais pas que, durant ce délai, il ne réussit à me fasciner encore. Toutefois, je dois tout à votre bras et à votre grande ame, et il suffit que vous soyez déterminé à frapper, pour que je sois prêt à partager votre péril.

Le Comte détourna la tête et serra la main de son frère.

— Il me semble que notre père t'entend du fond de sa tombe, dit-il solennellement; puis suivit un long silence. Enfin Warwick reprit : Retourne à Londres, feins de ne prendre aucune part à mes actes, quels qu'ils soient; si j'échoue,



à quoi bon t'entraîner dans ma ruine ? Et pourtant, crois-moi, je n'ai plus ni fougue, ni témérité. Dès qu'on prend à cœur un grand projet, on devient soudain prudent. Quand un trône sera renversé dans la poussière, quand de la croix de saint Paul une voix retentira jusqu'à Carlisle, et au Bout du pays, proclamant l'expiration du règne d'Edouard IV, alors seulement, Montagu, je réclamerai l'aide et l'alliance que tu m'offres ; — mais pas avant.

Cependant le Roi, tourmenté du besoin de s'étourdir, marcha en personne contre les rebelles. Rendu cruel par ses craintes, il fit décapiter, au mépris de tout honneur royal, le seigneur de Welles et le sire Thomas Dymoke, ses otages ; et somma de se rendre le chef des révoltés, messire Robert de Welles. — Réponse lui fut faite que le sire Robert de Welles ne voulait pas se fier à la perfidie de l'homme qui avait assassiné son père. — Sur ce, Edouard se dirigea vers Erpingham, remporta sur les rebelles une victoire signalée et couronna son triomphe par une série d'odieuses barbaries dont l'exécution fut confiée au docte et farouche comte de Worcester, le boucher de l'Angleterre (1). Avec toute

(1) Stowe, chronique de Warkworth. — Cont. Croyl. Le seigneur de Worcester fit *empaler* Clapham (un des écuyers du seigneur de Warwick), et dix-neuf autres pri-

la promptitude énergique, et l'admirable stratégie dont il fit toujours preuve à la guerre, il s'ouvrit ensuite une route sanglante jusqu'aux forces que Warwick et Clarence (quoiqu'ils sonniers, gentilshommes et métayers. L'horreur inspirée par ce spectacle et la haine universelle qu'il souleva contre Worcester, nous portent à croire que ces malheureuses victimes avaient encore assez de vie pour ressentir les tortures de ce supplice, bien qu'il semble que préalablement on les eût éventrées et en partie pendues; car, à cette époque, c'était chose trop ordinaire de mutiler les cadavres des rebelles, pour que des outrages faits à des corps morts pussent exciter l'indignation qui accueillit la sentence prononcée par Worcester. C'est en vain que plusieurs écrivains ont cherché à laver de la tache de cruauté la mémoire du docte seigneur, en faisant des amplifications de rhétorique sur l'improbabilité de supposer des instincts sanguinaires à un homme voué au culte des belles-lettres. La philosophie de ce plaidoyer est foncièrement erronée. Aux époques d'ignorance, l'humanité est loin d'être une conséquence nécessaire du développement de l'intelligence; tout au contraire, le savant apprend trop souvent à regarder les ignorants, c'est-à-dire, les masses, comme des êtres d'un autre limon. L'histoire est grosse de faits à l'appui de cette vérité: témoins les tyrans philosophes de la Grèce, l'intelligence profonde et cruelle des Borgia de l'Italie. Richard III et Henry VIII étaient tous deux fort instruits pour leur temps. — Mais dans le cas de Tiptoft, seigneur de Worcester, les preuves de sa cruauté ne sont pas moins évidentes que celles de son érudition. Le témoignage seul de l'historien de Croyland est une accusation incontestable. Le sobriquet

n'eussent pas encore levé l'étendard de la révolte) avaient réunies dans l'intention de se joindre aux rebelles taillés en pièces. Aussitôt il envoya son héraut, le roi d'armes de la jaretière, sommer le comte et le duc de paraître devant lui avant un certain jour. Le délai expiré, il les proclama traîtres et promit une récompense à quiconque s'emparerait de leur personne (1).

Si soudaine avait été la rupture de Warwick, si rapides avaient été les mouvements du Roi, que le Comte n'avait pas eu le temps de prendre ses mesures, d'assembler ses vasseaux, de consolider ses plans. Lui-même, le jour où Edouard avait payé ses services d'une si hideuse ingratitude, avait, par ses préparatifs, peuplé le pays d'armées, prêtes à agir contre lui. Tandis qu'il n'avait à sa disposition qu'une faible troupe rassemblée à la hâte dans le seul comté de Warwick, la marche d'Edouard venait de lui couper la route des provinces où son nom était le plus

de *boucher*, donné par la nation à Worcester, suffit pour ne nous permettre aucun doute. Les masses se trompent souvent, il est vrai; mais on ne saurait trop les accuser d'erreur dans les jugements qu'elles portent sur la cruauté ou l'humanité d'un homme devant le tribunal duquel elles ont comparu.

(1) Mille livres (sterling) en argent, ou des terres d'un rapport de 400 l. par an, récompense immense pour l'époque.

aimé, où sa trompette pouvait faire sortir de terre des armées. — Déçu, dans l'espoir qu'il fondait sur le secours de son puissant, mais égoïste beau-frère, le seigneur de Stanley, il ne voulut pas hasarder sa vie dans la crainte de perdre sa vengeance, qui lui était devenue plus chère que l'existence. — Le Roi poussait toujours en avant ; et le jour où ses troupes entrèrent à Exeter, Warwick, accompagné des femmes de sa famille, de Clarence et d'une petite escorte, s'embarqua à Dartmouth pour Calais. Ce fut tandis que les vaisseaux étaient à l'ancre devant cette dernière ville, qu'Isabelle accoucha de son premier né. Vaclerc, le député du Comte, fit tirer sur la petite flotille. Alors Warwick cingla vers la Normandie, captura, chemin faisant, quelques bâtiments flamands, pour braver son ancien ennemi, le duc de Bourgogne, et débarqua à Harfleur, où l'amiral de France le reçut lui et ses compagnons, avec les honneurs royaux. D'Harfleur enfin il se rendit à la cour de Louis XI à Amboise.

— Le danger est à jamais passé, dit le Roi Edouard en soulevant sa coupe fumeuse, la révolte a perdu sa tête, maintenant je règne seul, et pour la première fois je puis dire que je suis vraiment roi <sup>(1)</sup>.

(1) On prétend généralement que Warwick et Clarence,

avant de quitter l'Angleterre, s'emparèrent d'Anthony Woodville ainsi que du seigneur d'Audley, et qu'ils condamnèrent à mort leurs deux prisonniers, qui, dit-on, furent sauvés par un gentilhomme du comté de Dorcet. Carle dont l'histoire, malgré ses graves erreurs, vaut bien la peine d'être lue par ceux qu'intéresse le caractère de Warwick, Carle, disons-nous, offre ce passage : « Le Comte avait trop de magnanimité pour les faire exécuter sur-le-champ, suivant la coutume de l'époque, et il se contenta de les enfermer dans le château de Wardour, d'où ils furent bientôt tirés par John Thornhill, gentilhomme du comté de Dorcet. » — Cependant toute cette histoire est complètement contredite par la chronique de Warkworth (p. 9, édition de M. Halliwell) ; suivant cette dernière autorité, Anthony Woodville était alors à la tête d'une flotte, en croisière dans la Manche pour arrêter les vaisseaux de Warwick. La chronique attribue au seigneur de Scales l'honneur d'avoir dispersé ou capturé tous les bâtiments du Comte, à l'exception de celui qui le portait lui-même et sa famille ; mais ce succès est tout à fait apocryphe, comme le démontre incontestablement la prise authentique des vaisseaux flamands par le Comte, après son départ de Calais pour les côtes de Normandie ; car il est évident qu'il n'eût pu accomplir cet exploit avec un seul navire. Il est fort probable que l'histoire de la capture d'Anthony Woodville et de sa prétendue condamnation à mort à cette époque, a pris origine dans une mésaventure à lui arrivée bien des années auparavant, en 1459 : Anthony Woodville et le seigneur de Rivers, son père, tombèrent alors entre les mains d'Edouard (comte de March) de Warwick et de Salisbury ; et ils s'en tirèrent avec une bonne semonce sur le langage insolent que des *enfants de gredins* de leur espèce, et de petits écuyers comme eux, s'étaient permis contre des *personnes du sang royal*.

### III.

**Le complot de l'hôtellerie. — La jeune fille et le savant dans leurs foyers.**

Le pays n'était pas encore pacifié, et les partisans, soit de Henry, soit du Comte, continuaient à se soulever çà et là, quoique la vigueur extraordinaire, non-seulement d'Edouard, mais encore de Gloucester et de Hastings, les empêchât de s'unir en une seule armée; quand, un matin, peu après les événements rapportés ci-dessus, l'hôtellerie de maître Sancroft, au faubourg de Marybone, s'emplit d'une foule bigarrée de chalands et de buveurs.

Une dizaine de soldats, arrivés en triomphe du camp royal, entouraient une table assez agréablement placée dans la profonde embrasure de la fenêtre, et, au milieu d'eux, étaient

assises environ autant de femmes fort étrangement costumées. Elles étaient toutes jeunes encore, et deux d'entre elles même à peine sorties de l'enfance ; mais la jeunesse ne se lisait plus sur leurs traits durs et sinistres : l'incarnat était remplacé par le fard, leurs fronts étaient déjà ridés et leurs formes n'avaient rien de cette grâce souple et arrondie des premières années. Vivant surtout en plein air, habituées dès l'enfance à une activité sans repos, elles avaient des muscles anguleux et saillants, des traits où se retrouvaient une rudesse et une audace toutes masculines. Chez elles, la santé elle-même était plus dégoûtante que la maladie ; le vice avait marqué de son sceau ces figures de bronze ; dans ces yeux n'avaient jamais brillé les larmes de la pitié, ou des tendres chagrins de jeune fille ; à ces fronts n'étaient jamais montées les rougeurs pudiques ; leur voix même démentait leur sexe par son timbre rauque et guttural, leur rire était bruyant et criard. Plusieurs d'entre elles ne manquaient pas d'une certaine beauté, mais c'était une beauté toute de traits, revêtue d'une expression hideuse de vulgarité, mélange d'astuce, d'effronterie et de libertinage. Dépouillées de leur nature de femme par les plus honteux des vices de la femme, sans passions par suite de l'abus prématuré des passions, elles

se dressaient entre les deux sexes comme de monstrueuses anomalies , formées de toutes les dépravations de l'un et de l'autre sexe. Ces créatures semblaient arriver d'une longue excursion , car leurs souliers et le bas de leurs robes étaient couverts de boue et de poussière , leur teint couperosé , et les veines de leurs bras rudes et hâlés , gonflées par la fatigue. Chacune avait près d'elle , à terre , un tambourin , chacune d'elles portait à sa ceinture un long couteau revêtu de sa gaine ; et les lames faisaient bien de rester cachées , car il n'en était pas une , non pas même celle du poignard de cette enfant de quinze ans , qui ne fût tachée de sang humain.

La présence des soldats tout frais débarqués des champs de bataille , avait naturellement attiré à l'hôtellerie plusieurs oisifs du faubourg , et ceux-ci , debout autour de la table , buvaient à pleines oreilles les forfanteries des enfants de Bellone. Assis à l'écart devant une petite table , mais prêtant évidemment une grande attention aux nouvelles débitées autour de lui , un moine caressait gravement un immense pot de bière mousseuse , et jetait de temps en temps , chaque fois qu'il levait son capuchon pour boire , des regards de convoitise sur l'une des tymbestères.



— Mais, dit un troupier, qui était le beau parleur de la bande, il fallait voir détaler les sacrépants, quand le roi Edouard s'est mis lui-même à la tête de la charge. Sur mon âme ! on eût dit d'un chat dans un terrier de lapins. Il était facile de s'apercevoir, parbleu ! que le comte de Warwick n'était pas là ; ses hommes du moins se battent comme des démons.

— Mais reprit un soldat, il y avait un grand gaillard, qui s'est rudement montré, et qui, sans moi et mes camarades, se serait ouvert un passage jusqu'au Roi.

— Oui, oui!... c'est l'exacte vérité. Son Altesse nous doit la vie, et nous méritons d'être faits chevaliers; mais il n'y a plus de reconnaissance par le temps qui court.

— Et quel était ce fougueux guerrier? demanda un des auditeurs, partisan secret de la révolte.

— Mais, à ce qu'on dit, c'était un certain Robin de Redesdale, le même qui livra bataille à monseigneur de Montagu devant York.

— Notre Robin, s'écrièrent plusieurs voix... oui, il a toujours été un fameux luron, le pauvre Robin.

— *Votre Robin, le pauvre Robin!* manants, cria le principal troupier, prenez garde... Que voulez-vous dire avec *votre* Robin?

— Mais... messire le soldat, dit humblement un boucher en se grattant la tête, sauf votre respect et celui du Roi, ce maître Robin a demeuré pendant quelque temps dans le hameau, et c'était un bon voisin et une langue bien pendue par dessus le marché. Vous rappelez-vous, camarades, ajouta-t-il vivement, empressé de détourner la conversation, vous rappelez-vous comme il nous a fait lâcher prise le jour où nous voulions brûler Adam Warner, le vieux magicien, dans sa tanière là-bas ? Quel autre eût pu en faire autant ?... Mais si nous avions su que Robin était un ennemi du bon roi Édouard, nous l'aurions rôti lui-même avec le sorcier.

Une tymbestère, dont le bras était passé autour du cou d'un soldat, leva la tête à ces derniers mots, et suivit de l'œil la direction de la main du Boucher qui indiquait la demeure croulante d'Adam Warner.

— Est-ce là la maison que vous vouliez incendier, demanda-t-elle ?

— Oui, mais Robin nous assura que le Roi ne manquerait pas de faire pendre ceux qui lui voleraient son privilège de brûler les nécromanciens ; et vraiment, ma foi, une semaine ou deux plus tard, le vieux Adam Warner était nommé sorcier en chef de Son Altesse le Roi.

En entendant le nom de Warner, le Moine

avait légèrement tressailli ; et maintenant , abaissant complètement son capuchon sur ses traits , il approcha son escabeau du groupe des soldats.

— Oui , s'écria l'artisan dont le jeune fils avait été la cause innocente du mémorable assaut livré à la demeure du savant ; oui , et , une fois là , comment a-t-il employé son temps ? N'a-t-il pas inventé une horrible machine pour affamer le pauvre ? une machine qui devait faire , avec l'aide du diable , tout ce qu'il y a à faire en Angleterre : de sorte que , quand un gentilhomme aurait eu besoin d'une cotte d'armes ou d'une tunique de drap , quand sa femme aurait voulu de l'estame de Norwich , quand il aurait fallu une charrue ou un chariot à un métayer , ou bien un pot ou un chaudron à sa femme , ils auraient dû aller , non chez l'armurier , le drapier , le ar ron ou le forgeron , mais tout droit chez maître Warner qui , zist et zest , vous aurait mis à l'œuvre ses lutins , et qui , en un clin-d'œil , aurait tiré de sa brasserie de vapeur et de charbon , cotte d'armes , tunique , etc... Oh ! j'en ai assez entendu raconter sur le Sorcier par mon frère , qui travaille dans le Chepe pour maître Stokton le mercier.... et maître Stokton était un des honorables députés devant lesquels le né-cromancien a eu le front de se pavaner de son invention.

— C'est vrai , dit brusquement le Moine.

— Oui, révérend père, dit l'artisan en ôtant son bonnet.

Des murmures de colère et de haine partirent du groupe des novellistes, mais les soldats se tournèrent insouciamment vers leurs compagnes; suivit un court silence, pendant lequel les curieux se penchèrent involontairement sur la table, pour entrevoir, à travers la fenêtre, la retraite du satanesque oppresseur du pauvre peuple.

— Voyez, dit le boulanger, il sort encore une colonne de fumée du toit de sa maison; j'ai oui dire qu'il était de retour. La vieille Magde, sa servante, m'a acheté la semaine passée, je crois, des gâteaux. Il ne lui faut rien moins à cette heure que la plus fine farine!... Toutefois justice est justice, et....

— De retour! s'écria l'impétueux artisan. Le hibou s'est tenu caché dans son trou. Sans la faveur du roi dont il jouit, nous verrions bientôt si le vieux Sorcier aimerait, lui aussi, à avoir le feu et l'eau ligués contre lui.

— Assieds-toi, mon petit ange, dit une des jeunes tymbestères au bouillant orateur,

Viens me baiser, mon chéri,  
Je trafique en chauds baisers.

— Arrière! dit l'artisan d'un ton bourru, en

repoussant le bras séducteur de la musicienne. Arrière ! je n'ai ni amour ni denier pour toi et tes semblables. Fi ! une enfant de ton âge ! quelques bonnes sanglades sur tes épaules seraient un vrai service d'ami,

Les yeux de la jeune fille étincelèrent de rage ; elle porta instinctivement la main à son couteau , et se tournant vers le soldat assis à son côté , elle lui dit : Vous l'entendez , et vous ne bougez pas !

— Tonnerre et malédiction ! hurla le soldat... un peu plus de respect envers le sexe , manant ! Si je ne te brise pas ta caboche d'idiot avec la poignée de mon sabre , c'est seulement parce que Red Grisell est de taille à régler elle-même ses comptes avec vingt vauriens comme toi. Ces braves jeunes filles nous ont suivis à la guerre ; le roi Édouard ne jette son holà sur les amourettes de personne. Allons , parle pour toi-même , Grisell , combien de grands gaillards as-tu guéris de leurs blessures après la bataille de Losecote (*tourne casaque*) ?

— Seulement quatre , Hal , répondit l'imperturbable tymbestère en montrant ses dents brillantes avec une grimace de jeune tigresse ; mais l'un était un capitaine.... une autre fois je me comporterai mieux. C'était , tu sais , ma première bataille.

Les plus timides des auditeurs reculèrent en échangeant un regard d'horreur. L'artisan reprit : Je ne cherche querelle à personne ; je suis un homme sans façon qui va droit son chemin , j'ai femme et enfants , et je suis bon mari et bon père. Si j'ai une dent contre le nécromancien , c'est parce qu'il a jeté un sort à mon pauvre Trim. Voyez plutôt.

Et, saisissant un jeune garçon aux yeux bleus, qui se cramponnait à lui, il lui retroussa sa manche et montra aux spectateurs son bras flétri et décharné, où se voyait une large cicatrice.

— Mais c'est de ma faute si ça m'est arrivé... dit l'enfant d'une voix douce.

Le bon père souffletta son fils pour lui imposer silence; après quoi il reprit: — Vous savez, voisins, le jour où l'inferral Sorcier enleva cet enfant dans ses bras ; et bien, trois semaines après, à pareil jour, tandis que le pauvre petit était comme un agneau auprès du feu, le chaudron de la ménagère s'est renversé sur lui, sans rime ni raison, et son bras a été tellement brûlé qu'il s'est tout ratatiné, comme une feuille sèche. Si ce n'est pas là un sort, à quoi bon avoir des lois contre les sorcelleries ?

— C'est vrai, c'est vrai, grommela le chœur des oisifs.

L'enfant, qui avait supporté sans murmurer l'éloquente rebuffade de son père, se hasarda de nouveau à remarquer : L'eau bouillante a aussi échaudé le chat gris... et, pourtant, papa, maître Warner ne l'avait jamais ensorcellé, lui.

— Il prend son parti ! vous l'entendez, ce petit idiot ; il prend le parti du vieux necromancien. Ca prouve bien qu'il est vraiment ensorcelé.... mais je me charge de le désensorceller à force d'étrivières, oui je m'en charge. — Et l'artisan leva de nouveau son redoutable bras ; mais cette fois l'enfant n'attendit pas le coup ; il se faufila sous le tablier du boucher, } gagna la porte et disparut. — Et il apprend à nos enfants à nous sauter à la tête, ajouta le père d'une voix pitteuse.

Les voisins soupirèrent de commisération.

— Oh ! s'écria-t-il en grinçant des dents et en montrant le poing à la maison du savant.... je le dis encore, si le roi ne protégeait pas ce vil sorcier, je débarrasserais le pays de ses diableries, avant que le diable son maître, eût le temps d'accourir à sa défense.

— Le Roi ne se soucie pas plus que d'un fétu de paille, de maître Warner et de son invention, dit une voix rude et sonore. Toutes les têtes se tournèrent et l'on aperçut le Moine debout

au milieu du cercle. — Ignorez-vous, mes enfants, que le Roi a fait jeter ce misérable à la porte du palais, pour avoir ensorcelé le comte de Warwick et le seigneur de Clarence, au point de les pousser à se tourner contre leur propre sang, contre son Altesse. — Mais *manus malorum* brise suos ossos, c'est à dire que les poings des méchants ne rompent que leurs propres os. — Vous avez tous entendu parler du moine Bungey, mes enfants ?

— Oui, oui, répondirent à la fois deux ou trois voix, un sorcier, c'est vrai, et un puissant sorcier, mais il n'a jamais fait de mal au pauvre peuple, quoiqu'on prétende qu'il ait fabriqué une curieuse image du Comte et que...

— Bah ! bah !... interrompit le Moine, Bungey n'a fait que tenter de désensorceler le seigneur de Warwick, à qui ce mécréant, là-bas, avait jeté un sort. Pauvre Bungey, il aime les pauvres, lui ; et dès qu'il s'est aperçu que maître Adam travaillait à leur ruine, il n'a rien épargné, je vous l'assure, pour déjouer son iniquité. Oh ! comme il a jeûné et veillé ! combien de fois il s'est battu, des ongles et des dents, avec le diable en personne, pour s'emparer de l'invention infernale de cet Adam. Si jamais cette machine tombait entre ses mains, il saurait bien, lui, en faire un bon usage, je vous le jure ; il enverrait



la pluie à vos épis verts et le soleil à vos épis mûrs. — Mais le diable a d'abord été le plus fort ; et le roi Edouard, ensorcelé lui-même pour le moment, aurait fait pendre le moine Bungey, pour s'être attaqué au vieux Adam, si le moine Bungey n'avait pas crié trois fois : presto perpranxenon, et s'il ne s'était pas changé en oiseau afin de s'envoler par la fenêtre. Aussitôt que maître Warner se trouva maître du terrain, il chargea sa fille d'ensorceler le seigneur de Hastings ; et il excita le frère contre le frère, et il poussa le Roi et le seigneur Georges à se prendre aux cheveux, et il souleva la révolte et le diable seul sait où il se serait arrêté, si votre ami, le moine Bungey, qui, quoique sorcier comme vous le dites, ne l'est que dans votre intérêt, et est par-dessus le marché un saint prêtre, n'eût pas, à l'aide d'un bon esprit qu'il évoqua dans l'île de Tartarie, désenchanté le Roi et fait voir à son esprit, comme dans un songe, tout ce que cet infâme Warner complottait contre sa couronne et son peuple ; là-dessus son Altesse renvoya maître Adam et sa fille dans leur nid, et battit les ennemis du royaume, avec le moine Burney. Ainsi donc, si vous avez à cœur de mettre vos enfants à l'abri de la malice et des sortilèges, à l'œuvre et courage ! mais gardez-vous de toucher au monstre de fer du

viel Adam. Malheur à vous si vous le détruisez. — Apportez-le, en bon état, au moine Bungey, que vous trouverez installé de nouveau au palais; et les gages des journaliers seront plus forts d'un denier par jour, pendant les dix années à venir.

Sur ce, le Moine jeta le prix de sa consommation sur la table et se dirigea majestueusement vers la porte.

— Si je pouvais vous croire! dit le père de Tim en arrêtant le Moine par sa robe.

— Vous le pouvez, vous le pouvez, — cria la principale des tymbestères en s'élançant de dessus les genoux d'un soldat, — car c'est le moine Bungey lui-même.

Il y eut un mouvement général d'étonnement et de terreur.

— Oui, Le moine Bungey lui-même, répéta l'impudent imposteur, tu dis vrai, et il se rend maintenant à la Tour, pour murmurer à l'oreille du Roi des charmes salutaires, des charmes destinés à combattre les enchantements malins et à faire baisser le prix de la bière. *Tax voubiscum.*

Et après cette salutation plus bienveillante que savante, le moine sortit de l'auberge. La reine des Tymbestères sauta sur la table, mit le pied sur l'épaule d'un soldat et franchit d'un

bond la fenêtre. Elle tronya le Moine sur le point d'enfourcher une mule qu'il avait attachée à un pieu à côté de la porte.

— Fi! Graul Skellet, fi, Graul, dit le sorcier, respectez ma robe. Il ne convient pas qu'on nous voie ensemble dans la rue en plein jour. Tiens, voici un groat. *Vade execrabilis...* c'est-à-dire, adieu... ma charmante friponne.

— Un mot, mon père, un mot, — désirez-vous que le viellard soit rôti, noyé ou coupé en morceaux. Il a aussi une fille qui a cherché un jour à nous couper l'herbe sous les dents avec sa guitare... alors elle n'avait qu'une camisole d'étoffe si grossière, que je ne me serais pas baissée pour la ramasser. Mais depuis je l'ai vue vêtue de taffetas et de linon, avec un grand seigneur pour galant; et Graul Skellet. n'aime pas à voir celles qui ont porté de l'étamine, se promener en costume de satin et de linon; Graul Skellet n'aime pas les mijaurées qui ont des seigneurs pour galants et qui s'éloignent de Graul et de ses sœurs, comme on se tient au large d'un lépreux.

— Au diable, répondit impatientement le Moine, je n'ai rien à dire contre la fille. — Une belle enfant... ma foi, — mais qui est au-delà de la portée de mes baisers. Et quant au père, je ne désire pas sa mort... c'est-à-dire pas précisé-

ment, — mais il me faut sa machine. Qu'on le laisse en paix, si on peut la lui enlever sans lui faire de mal, sinon... le modèle à tout prix. — rends-moi ce service.

— Et tu m'enseigneras ton dernier tour de cartes et ton grand secret pour faire glisser des fantômes sur le mur.

— Apporte-moi le modèle en bon état, et je t'enseignerai bien d'autres choses encore, Graul; la chandelle du mort et le charme du lézard, et je te donnerai en outre en présent la coiffe de la parricide, cette coiffe dont tu m'as si souvent supplié de te faire cadeau. Hein ! tu as dans ta bande une fillette qui me plaît fort avec son œil clignottant. — Mais va et obéis moi, le travail avant le plaisir, le benedicite avant le repas.

La tymbestère inclina la tête, fit claquer ses doigts, et fredonnant une refrain qui n'était pas un psaume, rentra dans l'hôtellerie par la porte.

Ce court entretien donne assez bien la mesure des rapports intéressés de part et d'autre, qui existaient entre le conjurateur et les Tymbestères. En sa qualité de jongleur et de charlatan le Moine avait vécu sur un pied d'intimité avec les mères de nos bacchantes, et depuis son élévation spirituelle et temporelle, il n'avait pas renié

une ancienne liaison qui lui rendait de grands services auprès du peuple ; car on était sûr de rencontrer ces filles du vice partout où s'ébattait la gaîté, partout où l'on frappait dans l'ombre. En temps de paix elles fréquentaient les auberges et les fêtes populaires ; en temps de guerre, elles suivaient les camps et rodaient la nuit sur les champs de bataille pour achever les blessés et dépouiller les morts ; et de la sorte, dans les fêtes, les camps et les auberges, elles pouvaient répandre la réputation du moine Bungey, et faire sonner haut sa science terrible et son amour pour les communes, ce n'était pas tout, Conjurateur et Tymbestères étaient également diseurs de bonne-aventure ; et ils pouvaient échanger entr'eux leur expérience et leurs observations. Les tymbestères apprenaient ainsi les secrets de la noblesse et des courtisans ; et le conjurateur, ceux des artisans et des ouvriers.

Ne soupçonnant rien des terribles projets de leurs voisins, Sybill et Warner respiraient les tièdes brises du printemps naissant, dans leur petit jardin. Le philosophe avait été beaucoup moins affecté de sa disgrâce qu'on n'eût pu s'y attendre ; sans doute la perte de la faveur royale rejetait bien loin, peut-être au delà de sa vie, toute application pratique de sa théorie bien

aimée; et pourtant, l'explique qui voudra, sa théorie, elle-même, le consolait de ce malheur. Au pis, il pourrait toujours trouver quelque disciple, plus fortuné que lui, à qui il léguerait son secret, et qui, tandis que lui-même ne serait plus que poussière, apprendrait au monde à révéler son nom. — D'ailleurs il était maître de son temps; souverain seigneur d'une maison, en ruines il est vrai, mais enfin d'une maison n'appartenant qu'à lui; il était libre de corps et de pensée; aussi avait-il la démarche plus légère et l'esprit moins préoccupé, tandis qu'il arpentait son étroit jardin, que le jour où, consumé par la fièvre de la crainte et de l'espérance, il se disposait à faire l'expérience de son principe, en face du préjugé et de l'ignorance.

— Mon enfant, dit le sage, il y avait longtemps que je ne m'étais aperçu comme aujourd'hui, de la différence des saisons. — Je sens que nous respirons l'air du doux printemps. Mes jours de jeunesse me reviennent comme des songes et je croirais presque que ta mère est encore à mescôtés.

Sybill serra la main de son père; et un soupir mélancolique fit frémir ses lèvres rosées. — Elle aussi sentait la douce influence de la jeune année, et pourtant c'était d'une rêverie triste et inquiète que l'avaient tirée les paroles de son père. La solitude est prodigue envers la vieil-

lesse et l'expérience désillusionnée ; mais pour la jeunesse et l'imagination amoureuse, elle n'a rien qui puisse compenser les agitations et les émotions du monde. En rentrant dans la vieille maison, en jetant les yeux sur ces murs sombres, nus, décrépits, sur ce jardin négligé, envahi par les mauvaises herbes, Sybill avait comme tressailli d'effroi. Son ambition était-elle donc condamnée de nouveau à son ancienne abjection ? Ses belles visions, ses espérances de remonter à la fortune de ses ancêtres et de réhabiliter la réputation de son père, devaient-elles s'abîmer dans ce borbier de misère ; papillons aux ailes dorées refoulés de nouveau dans le suaire de leur crysalide. — L'immense distance qui la séparait de Hastings, ne l'avait pas frappée aussi vivement à la cour ; mais ici, les murs eux-mêmes la proclamaient sans cesse à ses oreilles. Edouard, lors du renvoi des témoins inquiétants de sa tentative coupable, avait ordonné qu'ils fussent reconduits chez eux par les chemins les moins fréquentés ; afin que leur départ ne donnât lieu à aucun commentaire. — Sybill et son père étaient entrés par la porte du jardin sans avoir été aperçus des voisins. La vieille Madge les accueillit avec consternation ; car elle avait été dans l'habitude de visiter Sybill au palais une fois par semaine, et elle avait pu ainsi pénétrer

quelques-uns des secrets de son cœur. — Elle avait conçu les plus belles espérances pour l'avenir de sa jeune maîtresse et maintenant elle la voyait de nouveau condamnée au travail et à la pénurie. Les gardes chargés d'escorter le Savant, avaient reçu d'Edouard l'ordre de lui laisser quelques pièces d'or. La bourse repoussée par Adam avait été secrètement acceptée par Madge, qui sut en dépenser le contenu avec sagesse. C'était là tout l'avoir de la famille. Quant à Sybill, ce n'était ni au travail, ni à la misère qu'elle songeait ; elle ne pensait qu'à Hastings ; vers Hastings absent s'envolait incessamment sa pensée ardente, passionnée, confiante. Oh ! oui, disait-elle, Hastings viendra me trouver, il viendra ; mes malheurs seront un titre de plus à son amour ! Hastings ne vint pas, et elle ne tarda pas à apprendre la cause de son absence : la guerre menaçait le pays ; il était à son poste à la tête des armées. Oh ! comme elle couvrait du bouclier de la prière cette poitrine bien-aimée. Et maintenant que le vieillard parlait du fortuné printemps la fête des amants, la jeune fille disait, en soupirant, à son cœur affligé : l'univers a son soleil, où est le mien ?

Le paon s'approcha de ses malheureux maîtres et étala son plumage aux rayons du soleil. Alors Sybill se rappela le jour où elle s'était pro-



menée avec Marmaduke dans ce même jardin, le jour où il lui avait parlé de sa jeunesse, de son ambition, de ses hautes espérances, tandis qu'elle, silencieuse et pensive, elle se disait : si le monde pouvait s'ouvrir pour moi comme pour lui, moi aussi j'ai de l'ambition, et elle atteindrait son but. — Maintenant quel contraste entre leurs deux existences, entre le jeune homme et la jeune fille ; lui, enrichi, honoré, aujourd'hui peut-être en danger ou en exil, mais demain libre de marcher de nouveau à pas de géant dans sa carrière ; lui, ayant pour patrie le monde qui appartient toujours aux cœurs braves et aux noms sans tache ; — elle au contraire, elle, la femme, emprisonnée de nouveau dans le vieux manoir, entourée du mépris de tous, impuissante à se venger, incapable de fuir. Pourquoi cette différence ? Sybill sentait la supériorité de son intelligence, de son ame, de sa nature. Pourquoi cette différence ? A l'homme, le triomphe ; à la femme, la défaite. On a dit malheur à l'homme qui devance son siècle, mais on peut dire malheur, dans tous les siècles, à la femme qui a du génie et de l'ambition.

Le père et la fille rentrèrent au logis. Le jour baissait. Adam gagna sa chambre laborieuse, Sybill se rendit auprès de la servante solitaire.

— Quelles nouvelles, oh quelles nouvelles ?

la guerre, dis-tu, est terminée ; le grand Comte et sa gentille fille sont en sûreté sur les mers ; mais Hastings ! oh Hastings , que sais-tu sur lui ?

— Ma toute belle, ma gentille dame, je n'ai que de bonnes nouvelles à vous apprendre. J'ai vu un soldat qui a servi sous le Seigneur de Hastings en personne , nous avons causé un instant. Monseigneur de Hastings n'a pas reçu la moindre blessure ; il est à Londres. Mais on dit que l'un de ses corps de troupes est cantonné dans le faubourg et on parle d'un soulèvement dans le comté d'Hertford.

— Quand donc la paix reviendra-t-elle pour l'Angleterre et pour moi ? soupira Sybill.

## IV.

La Justice du monde et la Sagesse de nos ancêtres.

La nuit venait de commencer, et Sybill écoutait encore ou peut-être paraissait écouter sans l'entendre le babil consolateur de la vénérable servante. Elles étaient toutes les deux dans la petite chambre attenante à la grande sallé, et, pour toute lumière, elles n'avaient que la lueur terne et confuse des premières étoiles, dont le rayonnement glissait à travers la porte ouverte du jardin. Le paon, la tête sous son aile, était perché sur la balustrade, et la chanson du rossignol, s'échappant des bouquets d'arbres qui parsemaient le sol du côté du parc de Mary-Bone, traversait, suave et lointaine, les champs purs de l'air. On respirait le parfum et la fraîcheur du printemps, dans la rosée, dans la suave haleine

de l'herbe et de la feuille naissante, au milieu du calme de la nature toujours éveillée, on pouvait suivre, minute par minute, entendre et voir, pour ainsi dire, la croissance bienfaisante d'avril préparant déjà les fleurs de mai.

Tout à coup, Madge jeta un cri d'alarme, et montra du doigt le mur qui faisait face à la chambre. Sybill arrachée à sa rêverie, releva la tête et aperçut une forme indécise, assez semblable à la silhouette d'un nain, debout sur la muraille croulante. L'apparition sauta lestement dans le jardin et les deux femmes se rassurèrent un peu en voyant un jeune garçon marcher sur l'herbe, à pas de loup, et s'approcher de la porte ouverte. Hola ! enfant, dit Madge, en se levant, que voulez-vous ?

— Chut ! la vieille, chut ! ah ! la jeune maîtresse, c'est bien. Chut ! vous dis-je. — Le petit garçon entra dans la chambre : j'arrive à temps pour vous sauver. Dans une demi-heure, votre maison sera forcée, envahie, peut-être incendiée ; tous les petits garçons du voisinage battent déjà des mains, rien qu'à la pensée de ce feu de joie. Mon père et ses voisins s'apprêtent. Ecoutez, écoutez !... non !... ce n'est que le vent. Les tymbestères doivent donner le signal. Au premier tintement de leurs clochettes, la foule se rassemblera. Fuyez à toutes jambes si

vous tenez à la vie, vous et le vieillard; et ne dites jamais que c'est le pauvre Tim qui vous a donné cet avis; car mon père me tuerait à force de coups. Vous pouvez encore traverser le jardin et gagner les champs. Hâtez-vous.

— Je vais trouver mon maître, s'écria Madge en s'élançant hors de la chambre.

L'enfant prit dans l'obscurité la main de Sybill: — Mademoiselle, si sa seigneurie est vraiment un sorcier, tâchez de l'empêcher de punir mon père, ma mère, le pauvre Tim ou sa petite sœur, quoique Tim ait été méchant une fois et qu'il ait hué maître Warner. Je l'ai revu, bien souvent, bien souvent, dans mon sommeil, avec sa figure bienveillante, avec l'air de bonté qu'il avait en se penchant sur moi, pendant que je regimbais, que je criais et que lui, le pauvre gentilhomme, me disait : Crois-tu donc que je veuille te faire du mal? mais il me pardonnera maintenant, n'est-ce pas? Lorsqu'il m'arriva de renverser sur moi le chaudron d'eau bouillante, et que les autres me dirent : c'est le sorcier qui est cause de tout cela; eh bien! mon cœur me faisait plus souffrir que mon bras. Mais ils me frappent et ils répètent que je suis possédé du diable, quand je ne veux pas dire que le chaudron s'est renversé tout seul. Oh ces tymbestères! les avez-vous jamais vues,

mademoiselle? elles me font peur. Si vous saviez, comme elles excitent, contre vous, tout le voisinage? Et leur rire, il fait dresser les cheveux sur la tête! mais vous fuirez et vous remercierez Tim. Oh! moi aussi, je rirai bien, quand ils trouveront la vieille maison déserte.

— Sois béni de Dieu! sois béni, enfant! s'écria Sybill en sanglottant; et pressant l'enfant entre ses bras, elle le convrit de baisers, les joues baignées de larmes.

Une lumière parut sur le seuil. Madge, une chandelle à la main, entra avec Warner qui avait mis son manteau et son chapeau à la hâte. — Qu'y a-t-il, dit le pauvre savant? Est-ce possible? Y a-t-il tant de cruauté dans l'espèce humaine? Qu'ai-je fait, malheureux que je suis, qu'ai-je fait pour mériter un pareil traitement?

— Venez, mon père, venez vite, dit Sybill séchant ses larmes et retrouvant, à l'aspect du vieillard, toute son énergie et tout son courage. Etendez seulement la main sur la tête de cet enfant, et bénissez-le : car c'est lui qui vient de nous sauver, de la mort peut-être.

L'enfant eut un moment de frayeur à la vue de cette longue barbe tournée vers lui; mais dès qu'il reconnut ce regard doux et tendre, la superstition fit place dans son ame à un pieux sentiment de gratitude et de respect. Le vieillard

posa ses mains décharnées sur les blonds cheveux de son jeune sauveur, et murmura d'une voix tremblante :

— Que Dieu protège ta jeunesse ! que Dieu rende ton âge mûr honorable ! que Dieu donne à ta vieillesse des enfants qui aient un cœur semblable au tien !

Cette prière était à peine achevée, que le son des tambours de basque et de leurs clochettes agitées retentit dans la rue ; trois fois ce bruit se fit entendre, et trois fois des hurlements féroces roulèrent, en échos prolongés, de maison en maison.

— Fuyez, fuyez ! s'écria Tim pâle de terreur.

— Mais Eureka, mon espoir, l'enfant de mon esprit ! s'écria tout à coup Adam, en s'arrêtant sur le seuil.

— Allons, allons ! dit Magde en le poussant. Eureka est trop lourde, vous ne pourriez la soulever. Pensez à votre propre chair, à votre propre sang, à votre fille, à sa mère défunte ! sauvez la vie de Sybill, si vous ne tenez point à la vôtre.

— Va, Sybill, va, fuis avec Madge... moi, je veux rester. Qu'importe ma vie ! elle n'était que la servante d'une idée. Le maître mort, l'esclave doit mourir.

— Mon père, à moins que vous ne veniez avec moi, je ne bougerai point. Votre sort sera le

mien ; je partagerai votre fuite ou votre mort. Une minute de plus , ô Dieu de miséricorde ! Encore ces hurlements ! nous sommes perdus tous deux.

— Allez , Maître , allez. Ils se soucient peu de votre machine de fer ; le fer est insensible : ils n’y toucheront pas. Ne chargez pas votre ame du meurtre de votre fille.

— Sybill , Sybill , pardonne-moi ! viens , dit Warner , dont cet appel avait éveillé la conscience.

Madge et l’enfant prirent les devants en courant. La vieille femme débarrâ la porte du jardin ; Sybill et son père sortirent. Devant eux s’étendait la calme solitude des champs. L’enfant sauta , baisa les joues pâles de Sybill , bondit à travers le gazon et disparut.

— Dépêche-toi , Magde ; viens , cria Sybill.

— Non , dit la vieille femme en se rejetant en arrière , ils n’ont pas de rancune contre moi. Je suis trop vieille , je ne ferais que vous embarrasser ; je reste donc , et peut-être parviendrai-je à sauver la maison , les biens et la précieuse invention de mon pauvre maître. Pas un mot de plus : vous le savez , son cœur se briserait s’il n’y avait personne pour garder le fruit de ses veilles.

A ces mots , la fidèle servante glissa dans l’es-



carcelle que Sybill portait à sa ceinture, les quelques pièces d'or qui lui restaient encore ; puis elle ferma et barra la porte, avant que ses maîtres eussent eu le temps de la retenir.

— C'est une bassesse de l'abandonner, dit le savant.

La noble Sybill ne pouvait contredire son père. Ils entendirent dans l'éloignement un bruit de pas, et tout-à-coup une lumière rougeâtre se refléta sur l'azur des cieux, une lumière qui jaillissait de mille torches enflammées.

— Le sorcier ! le sorcier ! mort au sorcier qui veut affamer les pauvres gens ! hurlèrent plusieurs voix accueillies par un hourrah féroce.

Adam demeura immobile. Sybill se serra contre lui.

— Le sorcier et sa fille ! glapit une voix perçante, la voix de Graul la tymbestère.

Adam se tourna vers sa fille : Fuis, mon enfant : c'est à toi, maintenant, qu'ils en veulent. Viens, viens, viens ! Et, la prenant par la main, il l'entraîna à travers les champs, le long de la haie ; et leurs ombres couraient capricieuses et bizarres sur la pelouse argentée par les astres. Toutes les pensées, toutes les inquiétudes du père s'étaient concentrées sur la vie de sa fille. Ils se reposèrent enfin, épuisés, hors d'haleine. Les cris avaient cessé de retentir dans le loin-

tain ; leurs yeux se portèrent du côté de la maison qu'ils venaient d'abandonner. Ils s'attendaient à voir l'horizon teint des flammes destinées à la consumer : mais tout était sombre , ou plutôt nulle lumière sacrilège ne profanait la majesté du ciel, où brillaient seulement les pures étoiles et la lune levée depuis peu.

— Il est impossible qu'ils fassent du mal à la pauvre vieille ; elle n'est pas vouée à la science, et la haine des hommes ne s'est pas appesantie sur ses cheveux gris , dit Warner.

— Vous avez raison , mon père. En ne nous trouvant pas , cette foule cruelle s'est sans doute dispersée ; mais peut-être se sont-ils mis à notre poursuite. Appuyez-vous sur moi ; je suis jeune et robuste. Encore un effort , et nous serons en sûreté sous les ombrages du parc.

Ces dernières paroles étaient à peine tombées des lèvres de Sybill, qu'elle et son père virent , sur le sentier qu'ils venaient de quitter, la lueur des torches, et entendirent la foule acharnée à les traquer ; mais ils n'étaient plus qu'à peu de distance du fourré dont les arbres avaient déjà leurs premières feuilles pour les protéger. Ils redoublèrent encore de vitesse. Les daims, éveillés en sursaut au milieu des épaisses fougères, dressaient la tête et les contemplaient sans effroi ; les lièvres folâtres dans les vertes

allées, n'interrompaient point leurs ébats nocturnes, au bruit des pas inoffensifs du père et de l'enfant ; et lorsque enfin, arrivés sous l'ombrage du parc, ils s'assirent sur les racines moussues d'un chêne séculaire, ils entendirent au-dessus de leurs têtes le chant mélancolique des rossignols qui semblaient leur souhaiter la bienvenue. Ils étaient sauvés.

Mais, dans leur maison, de farouches visages apparaissaient à la lueur des torches. La foule, incapable d'enfoncer la porte d'entrée, escalada le mur, pénétra par les treillages des fenêtres de la grande salle, et, se répandant de chambre en chambre, cria de ses mille voix : mort au sorcier ! Au milieu des haillons de tous ces hommes, étincelait le clinquant des oripeaux fanés des tymbestères. C'était là une scène comme il en fallait à ces démons femelles ; elles étaient bien dans leur royaume, l'orgie semblait faite pour elles : des violences et des cruautés, l'ivresse des passions déchainées, des cris sauvages d'hommes furieux, la soif du sang, tel est l'élément des éternelles furies de la populace, quel que soit leur nom, quelle que soit l'époque qu'elles souillent, des femmes dégradées qui n'ont plus rien conservé de la femme.

Les portes étaient ouvertes l'une après l'autre, au milieu des cris de la rage déçue. Enfin,

les envahisseurs gravirent l'escalier de la tour, et trouvèrent une petite porte fermée et barricadée. Le père de Tim, brandissant une lourde hache, en brisa les panneaux ; la foule se précipita dans la chambre. Elle y aperçut Madge, la servante dévouée, assise au milieu d'un monceau d'objets étranges : la pauvre vieille avait rassemblé dans cette pièce, comme dans la citadelle de la maison, toutes les choses faciles à transporter, qui lui avaient paru les plus précieuses, soit par leur valeur intrinsèque, soit par les souvenirs qui s'y rattachaient.

La guitare de Sybill, présent de Marmaduke, reposait au milieu d'un fouillis d'instruments et d'outils ; une robe fanée de sa mère, respectueusement conservée par Madge et Sybill comme une relique de pieuse tendresse ; quelques plats et quelques coupes d'étain, que la vieille domestique mettait son orgueil à tenir propres et brillants ; des morceaux de vieille tapisserie, une broche d'argent, gage d'amour offert à Madge aux jours de sa jeunesse ; enfin maintes autres bagatelles de même nature, trésors d'un prix inestimable pour les souvenirs et les affections du foyer, gisaient confusément entassée sutour du grand modèle refrogné, devant lequel la courageuse servante était assise, dans un tranquille silence.

La multitude fit halte, et promena autour de la chambre des regards pleins d'une terreur superstitieuse et d'une muette surprise.

La reine des tymbestères s'élança en avant :

— Où est ton maître, vieille sorcière? où est la pimpante demoiselle qui ensorçèle les seigneurs et qui nous méprise, nous autres enfants du plaisir,

— Hélas ! mon maître et sa fille sont partis depuis longtemps. Je suis restée seule à la maison ; que demandez-vous?

— La vieille a diablement l'air d'une sorcière, dit le père de Tim en se signant, et en reculant devant le regard inquiet des yeux gris de la servante. Et, à dire vrai, la pauvre Madge, avec son visage ridé, ses formes osseuses et son bonnet colossal, répondait bien plus aux idées vulgaires sur les adeptes des sciences diaboliques, que le bon Adam Warner, avec sa belle physionomie et sa noble prestance.

— C'est la vérité, répartit un chaudronnier bossu ; si nous essayions de lui faire prendre un bain dans l'abrévoir, ça ne ferait pas de mal.

— Enlevez la vieille ! enlevez ! crièrent quelques voix, à cette motion remplie d'humanité.

— Non, non ! dit le boulanger. C'est une bonne créature après tout, une de mes anciennes pratiques. Qu'on fasse du sorcier ce qu'on

voudra, peu m'importe ! Chacun sait (s'écriait-il avec orgueil) que j'étais un des plus acharnés à mettre le feu à sa maison, quand Robin s'opposa à notre projet; mais ce qui est juste est juste : brûlons le maître et non la servante.

Cette intervention aurait pû être couronnée de succès; mais malheureusement Graul Skellet, qui avait amené deux robustes gaillards pour satisfaire l'ardent désir de Frère Bungey, mit la main sur Euréka, et, à sa voix perçante, les porteurs s'avancèrent et déplacèrent le modèle; en même temps, les autres tymbestères, apercevant des objets qui flattaient leurs goûts et leurs passions familières, se jetèrent à l'envi, l'une sur la robe flétrie que la mère de Sybill avait portée dans sa chaste et heureuse jeunesse, l'autre sur la broche d'argent de la pauvre Madge, une troisième sur la guitare.

Ces provocations excitèrent au plus haut degré l'exaltation et le courroux de la vieille servante : agitée de la tête aux pieds d'un tremblement convulsif, elle s'élançait de l'une à l'autre, frappant de droite et de gauche avec ses faibles bras, et, poussant des cris de détresse aussi bouffons que déchirants, auxquels répondaient les clameurs aiguës et menaçantes des tymbestères, qui rendaient avec usure coup pour coup, égratignure pour égratignure. La

foulé s'anima à la vue de cette lutte, de ces violences repoussées ; le chaudronnier bossu, dont l'imagination malsaine avait été enflammée par une des bacchantes alors attaquées, s'élança au secours de sa virago ; exaspéré de sentir les dix doigts de la vieille femme enfoncez leurs ongles dans sa figure, il lui asséna un coup qui la jeta étourdie, la face contre terre ; puis il la souleva dans ses bras ( car s'il était faible et contrefait, Madge, sans connaissance, était aussi légère que peut l'être un assemblage de chair et d'os ), et enfin il l'emporta au bas de l'escalier, suivi d'une demi-douzaine de ses camarades, poussant à qui mieux mieux des huées et des éclats de rire.

Le père de Tim, qui, soit par amour paternel, soit par suite d'une haine jalouse ou d'un étroit préjugé d'artisan, en voulait obstinément à la vie d'Adam, entraîna dans le jardin quelques-uns de ses plus féroces compagnons, suivit les traces des fugitifs sur le gazon empreint de leurs vestiges, et sauta par dessus le mur pour commencer sa poursuite infructueuse. Les plus écervelés de la bande, plutôt dans le but de se divertir que par cruauté, se dirigèrent, au milieu d'un chœur d'apprentis ivres et de gamins ameutés, vers l'endroit où le chaudronnier bossu avait porté son inerte fardeau. L'étang verdâtre

qui avoisinait l'hôtellerie de maître Sancroft, réfléchit la lueur des torches ; six d'entre les tymbestères, sautant et tournoyant aux sons d'une musique discordante, donnèrent le signal de l'épreuve réservée à la sorcière, en entonnant la rapsodie suivante :

Lac ou rivière, ruisseau ou fossé,  
L'onde jamais ne peut submerger la sorcière.  
Voulez-vous reconnaître un sorcier, une sorcière?  
Qui surnage est coupable, qui va à fond est innocent !  
Enlevez la sorcière, balancez-la, une fois, deux fois,  
Balancez-la, puis lancez-la en pleine eau :  
La déri déra, deux fois, trois fois,  
Ohé ! la mère, enfonce ou surnage !

Au dernier vers de cette chanson, on entendit, au milieu des éclats de rire et des folles clameurs, au milieu du bourdonnement des tambourins, le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau croupie. La croûte verdâtre de l'étang s'ouvrit avec un gloussement de vase liquide. Puis il se fit un silence de mort.

— La peste étouffe la sorcière ! — elle ne se débat pas même, dit enfin le chaudronnier bossu.

— Non ! non ! elle n'a pas peur de l'eau. — Essayons du feu. Retirez-là. Retirez-là, cria Red Grisell.

— Arrière, Satan ! elle fait la revêche, dit le chaudronnier en saisissant le cadavre de ses



mains osseuses et en le laissant retomber sur le bord de l'étang.

— Morte ! dit le boulanger en frémissant, — nous avons mal agi, — Je vous le disais bien. Une si ancienne pratique ! pauvre Madge ! — Justice est justice ! elle n'était pas sorcière !

— Mais cette épreuve était le seul moyen de nous en assurer, dit le chaudronnier bossu, — et puis, si elle n'était pas sorcière, pourquoi avait-elle l'air d'une sorcière. — Moi d'abord, je ne puis souffrir les gens laids.

Les assistants secouèrent la tête. Mais ils furent distraits de leurs remords par un double bruit. — D'un côté venaient de retentir de longs hurrahs poussés par des pillards retardataires qui sortaient en ce moment de la maison d'Adam, pour faire cortège à deux hommes portant en triomphe Euréka, devant laquelle la terrible Graul dansait en secouant son tambourin ; d'un autre côté, s'entendaient dans l'éloignement les clairons d'une troupe de cavaliers et de fantassins qui défilaient dans la rue, piques et bannières au vent. Le seigneur de Hastings, en personne, marchait de nuit à la tête d'un corps de troupes royales, contre une nouvelle bande de rebelles, qui s'était montrée à dix milles au plus de ville, sous les ordres du sire Geoffrey Gates. Ce chef, arrêté tout récemment par le

seigneur de Howard à Sonthampton, était parvenu à s'échapper et à recruter un corps de factieux, parmi ces hommes inquiets qui sont toujours disposés à prendre part aux troubles civils. En ce moment, Geoffroy Gates menaçait Londres. En entendant le son des clairons, nos braves se dispersèrent dans toutes les directions ; car, même à cette époque, la populace ressentait une terreur instinctive à l'approche de la force armée, et passait, par une réaction subite, du désordre et de la violence à la crainte du châtiment.

Mais cette musique martiale ne mit pas en fuite les Tymbestères. Faisant taire seulement leurs instruments, elles s'élançèrent, à travers la foule, à la recherche l'une de l'autre, pour se réunir et tenir conseil. Graul, désignant l'hôtellerie de maître Sancroft, dit tout bas aux porteurs d'Euréka d'y chercher un refuge, pour le moment, et de conduire, dès le point du jour, leur trophée à frère Bungey, à la Tour. Là-dessus elle se faufila rapidement au milieu des fuyards et se trouva au centre du cercle formé par ses compagnes.

— Ne sentez-vous pas une odeur de bataille qui se prépare ? dit l'Archi-tymbestère.

— Oui, — oui, — oui, — répondirent ses sœurs toutes d'une voix.

- Mais, depuis midi, nous avons fait plusieurs milles. — Je me sens faible et fatiguée, dit l'une d'elles.

— Griselle la rouge, la plus jeune de la bande, frappa légèrement la joue de sa compagne : — Tu te sens faible et fatiguée, ma commère, quand il y a dans l'air du sang et du butin !

Les tymbestères répondirent à leur jeune sœur par un sourire grimaçant. Mais leur Reine leur dit tout bas : — Silence ! Durant une seconde ou deux, elles se tinrent immobiles, le cou tendu, les narines dilatées, suspendant leur souffle, écoutant le bruit du clairon, le piétinement des coursiers et le cliquetis des armures, vautours humains flairant le carnage. Puis, sur un signe de leur commandante, elles gagnèrent rapidement l'entrée d'une ruelle voisine, où elles se tapirent derrière quelques misérables huttes. Le détachement passa, en rangs serrés et imposants. Il se composait de quinze-cents hommes, à peu près, tant cavaliers que fantassins. Lorsqu'ils se furent éloignés et que les pas des derniers soldats ne résonnèrent plus que sourdement sur le sol, les bacchantes sortirent de leur retraite et suivirent la troupe, à une distance de quelques centaines de verges. Leur marche était rapide, silencieuse et furtive ; — on eût dit de ces vils animaux carnassiers que l'instinct rusé de la faim pousse à suivre le lion, pour dévorer les restes de sa proie.

## V.

Prise des fugitifs. — Les Tymbestères font un riche butin. — La lune brille sur l'orgie des vivants; la lune brille sur le sommeil des morts.

Le père et la fille passèrent la nuit sous le chêne géant. Ils ne savaient où fuir, où chercher un refuge; le jour et la nuit se ressemblaient pour eux; la nuit, ils craignaient les voleurs; le jour, la populace. Si le seuil de leur maison leur était interdit, où trouver, sur toute la surface du monde, un abri pour celui qui voulait rendre le monde meilleur? Pourtant ils ne se désespéraient pas; leur courage ne les abandonna pas. La splendeur majestueuse de la nuit, cette nature plongée dans un calme solennel, ce ciel de plus en plus pénétré par la lumière harmonieuse des astres; ces arbres endormis, jetant

sur le sol argenté leurs ombres vastes et tranchées ; tout enfin versait dans leur cœur la sérénité de la foi ; car, la nuit ouvre aux âmes sérieuses la bible de l'univers, et sur les pages du ciel, il est écrit : — « Dieu est partout ! »

Leurs mains reposaient l'une dans l'autre, — leurs pâles visages étaient tournés vers le ciel. Ils ne parlaient pas. Ils n'avaient pas même conscience qu'ils priaient. Mais leur silence était le recueillement de la pensée, et leur pensée était un culte.

Au milieu des chagrins et de la solitude, il est souvent pour les âmes pures, des ravissements étranges. C'est un sommeil éveillé, sur lequel le pressentiment d'une autre vie, au-delà du tombeau, glisse comme un songe silencieux ; et ce ciel, vers lequel l'âme aspire, est toujours coloré par les rêves chéris du cœur ; chacun se fait un paradis selon les désirs que la terre n'a pas satisfaits.

— Là haut, disait la jeune fille rêveuse, là haut doivent cesser les cruautés et les luttes ; là, s'évanouissent les distinctions sociales ; là, nous retrouvons ceux que nous avons aimés et perdus ; et par le fils qui a vidé le calice d'amertume, nous sommes élevés jusqu'à la demeure du père éternel.

— Là haut, se disait le sage à l'intelligence ambitieuse, là haut, l'âme, enchaînée et emprisonnée ici-bas, s'élançait dégagée de tous liens dans les royaumes de l'espace; là, tombe le voile de tout mystère. Là, l'Omniscient sourit à ceux qui, à travers les ténèbres de la vie, cette tombe de l'esprit, ont alimenté le flambeau de la nuit, l'âme; là enfin, la pensée, qui n'est qu'un germe sur la terre, produit ses fleurs, et porte ses fruits.

Et les yeux des astres-anges répondaient par de douces promesses aux espérances du savant et de la jeune fille. Enfin, peu à peu, les rêveries du père et de l'enfant se changèrent en visions; le sommeil s'étendit insensiblement sur eux.

La nuit acheva son cours. L'aurore répandit lentement ses lueurs voilées. Les daims levèrent la tête au-dessus des fougères. Le rossignol se tut. Au moment même où disparut l'étoile du matin, tandis que les rougeurs de l'Orient annonçaient le soleil, et que le labeur et les soucis reprenaient possession de la terre, des hommes à l'aspect farouche s'arrêtèrent devant ces deux êtres endormis.

C'étaient des soldats qui avaient combattu pour le parti de Lancastre. Réduits à vivre de pillage, ils avaient, sous les ordres du sire Geoffrey Gates, formé le principal noyau de cette

troupe turbulente et désordonnée qu'Hilyard et Coniers avaient conduite au siège d'Olney. Instruits du nouveau mouvement d'insurrection, commandé par leur ancien capitaine, le sire Geoffrey, qu'on disait avoir été poussé à la révolte par l'or et les promesses des chefs Lancastriens, ils étaient en ce moment en marche pour rejoindre les rebelles. Mais la guerre n'était pour eux qu'un prétexte de rapine ; et leur instinct de voleurs se réveilla en eux, à la vue du vieillard et de la belle jeune fille.

Adam et sa fille portaient malheureusement les vêtements sous lesquels ils avaient quitté la cour ; et l'habillement de Sybill surtout semblait annoncer un certain rang et une certaine fortune.

— Debout ! réveillez-vous, dit le chef de la bande, en secouant rudement le bras qu'Adam avait passé autour de la taille svelte de Sybill. Warner tressaillit, ouvrit les yeux, et se vit entouré d'hommes couverts d'armures rouillées et dont les heaumes d'acier laissaient à demi apercevoir des figures sinistres,

— Comment vous trouvez-vous ici ? voilà un chêne d'où tombent de singuliers glands, reprit le chef.

— Vaillant messire, répondit Adam, encore assis, en ramenant instinctivement sa robe sur

le visage de Sybill qui dormait si profondément, tapie sur son sein, que la voix brutale du capitaine n'avait pu l'éveiller; vaillant messire, vous voyez un vieillard et une simple jeune fille, sans défense, et sans asile. Des hommes mal intentionnés ont envahi notre demeure, nous avons été forcés de fuir la nuit, et...

— Envahi votre demeure! ah! c'est évident... dit le chef... nous savons la fin de l'histoire.

En ce moment, Sybill s'éveilla et se dressa sur ses pieds, stupéfaite et terrifiée devant le spectacle qui s'offrait à sa vue; son extrême beauté produisit sur les brigands une vive impression.

— Soyez sans crainte, ma jeune demoiselle, dit le capitaine d'un air presque respectueux.— Il est nécessaire que vous nous suiviez, vous et le sire John. Mais nous vous traiterons bien, et, plus tard, nous parlerons de votre rançon. Jack, décharge la mule qui porte le bagage et mets son fardeau sur le dos du mulet noir. Pour le moment, Madame, nous n'avons point de meilleure monture à vous offrir, mais la première haquenée que nous rencontrerons, remplacera la mule, et en attendant, mes soldats vous feront une selle de leurs manteaux.

— Que prétendez-vous? — Vous nous prenez



pour d'autres, s'écria Sybill. Nous sommes pauvres, nous n'avons pas de quoi vous payer une rançon.

— Pauvres ! bah ! dit le capitaine en désignant d'un geste significatif la robe somptueuse de la jeune fille. La richesse de sa seigneurie est bien connue, allons ! dépêchez-vous de monter, nous sommes pressés.

Et, sans vouloir écouter les réclamations de Sybill et du pauvre savant, le rebelle donnant à ses hommes l'ordre de se mettre en marche, se plaça lui-même à leur tête avec son lieutenant.

Sybill trouva les simples soldats moins traitables que leur chef. Warner voulant opposer de la résistance, l'un d'eux leva son épée en jurant d'une manière horrible; la jeune fille s'empressa d'exhorter son père à la soumission; puis, elle refusa la mule avec douceur, et les deux prisonniers marchèrent ensemble au milieu de la troupe.

— Parbleu, dit le lieutenant, je ne vois pas trop quel parti le sire Geoffrey pourra tirer de ces deux recrues, capitaine !

— Imbécile, dit le chef dédaigneusement, si la rébellion échoue, ces prisonniers pourront nous sauver la tête. La nuit dernière, Will Somers, devait envahir la demeure du sire John

Bouchier, pour piller les armes et les trésors dont le chevalier a une respectable collection. Il est évident que messire John s'est esquivé pendant le siège, et que c'est lui, ainsi que sa fille, que nous avons en notre pouvoir; tu le sais, il est un des plus nobles et des plus riches chevaliers du parti Yorkiste. — Nous pouvons fixer nous-mêmes le prix de sa rançon.

— Mais où les logerons-nous pendant que nous irons nous battre ?

— Ned Porpustone tient une hôtellerie tout près du camp et Ned est un chaud lancastrien, un homme auquel on peut se fier.

— Nous n'avons pas fouillé les prisonniers, dit le lieutenant; — Ils ont peut-être de l'or dans leurs escarcelles.

— Je ne le présume guère; quand Will Somers attaque une ruche, il laisse aux abeilles bien peu de temps pour s'approvisionner de miel avant de fuir. Si tu y tiens pourtant, fouille le vieux chevalier; mais en y mettant des formes et avec force excuses.

— Et la demoiselle ?

— Non, ce serait de la grossièreté; et plus les procédés sont civils, plus la rançon est lourde, quand on a affaire à des personnages haut placés.

Le lieutenant passa donc à l'arrière, pour

visiter l'escarcelle d'Adam : il n'y trouva qu'un livre et une lime, et il alla rejoindre son capitaine sans avoir molesté Sybill. Sous un certain point de vue, le quiproquo du bandit ne fut pas un malheur pour les prisonniers. Le sire John Bouchier était un personnage fort important et fort considérable, et la méprise accréditée par la noble prestance du savant, ainsi que par l'air délicat et distingué de sa fille, leur valut au moins tous les égards et le respect que permettaient les circonstances.

Après avoir marché quelque temps, la troupe entra dans un village qu'elle traversa sans être aucunement inquiétée ; car une des étranges particularités de ces guerres civiles, c'est que la masse des populations, excepté dans les provinces du nord, observait une neutralité strictement inerte. La petite bande s'arrêta pour se rafraîchir dans une hôtellerie ; et à l'instant les commères du village firent cercle autour des soldats avec cette curiosité insouciant qu'excite aujourd'hui, dans certains hameaux, l'arrivée d'une voiture publique. Le capitaine apprit des nouvelles importantes pour lui ; on l'instruisit de la marche nocturne des troupes commandées par le seigneur de Hastings, et, de plus, on lui annonça que, suivant toute probabilité, le combat était déjà engagé. — Puisqu'il en est ainsi,

dit tout bas le Rebelle , il convient d'attendre et de voir comment tournera le vent, avant de risquer notre peau. Au pis , nos prisonniers nous rapporteront toujours quelques belles pièces sonnantes.

Pendant ce monologue , il avisa dans la cour de l'hôtellerie un de ces lourds véhicules qu'on appelait alors *Whirlicotes* (1). Il s'en empara *vi et armis* sans tenir compte des cris et des protestations du malheureux aubergiste, y fit monter les captifs et se remit en marche. Chemin faisant la bande se grossit de nouvelles troupes de la même nature; et les forces unies continuèrent gaiement leur route, pour ne s'arrêter qu'à huit heures environ devant l'hôtellerie, dont le capitaine avait parlé. L'auberge s'élevait à quelque distance de la grand'route, non loin du village de Hadley, et de la bruyère de Gladsmoor, où devait se livrer plus tard la bataille de Barnet. C'était une maison fort vaste et de belle apparence, car elle était fréquentée par toutes les caravanes et tous les voyageurs qui

(1) Les Whirlicotes remontent à une époque très reculée, mais, dans le principe, ils n'étaient en usage que parmi les grands. Ils furent de mode jusqu'au règne de Richard II. Anne, son épouse, introduisit les selles de femmes; et le whirlicotes tomba alors en désuétude; toutefois on continua à le rencontrer dans mainte hôtellerie de grande route, pour le transport des personnes âgées ou infirmes.

se rendaient des provinces septentrionales à la métropole. Le maître de l'hôtellerie qui, au fond du cœur, était un franc lancastrien, avait servi dans les guerres de France et était parvenu, on ne savait comment, à ramasser assez d'argent dans le cours de sa vie aventureuse. Il avait donné à son établissement le nom d'hôtellerie du Talbot en mémoire du vieux héros de ce nom. Ayant en outre pris à ferme une certaine étendue de terres, il joignait l'emploi de fermier à son grade d'hôtelier. Les bâtiments, construits autour d'une vaste cour carrée, portaient le cachet des doubles fonctions du propriétaire. D'un côté, se voyaient des granges, et une suite considérable d'écuries, tandis que des vaches, des bœufs et des poulains étaient groupés amicalement dans un espace fermé par des palissades, au milieu de la cour. D'un autre côté se déployait un grand escalier de bois, qui aboutissait à une galerie ouverte, étayée par des colonnes de bois, et conduisant à une nombreuse enfilade de chambres, à la façon du Tabard de Southwark, immortalisé par Chaucer. Au dessus de la grande porte, s'enchevêtrait un labyrinthe de taudits où couchaient les gens de pied et les muletiers. L'aile qui faisait face à l'entrée, se composait d'une vaste cuisine, de la salle commune et de la pièce servant de cabaret, sans

parler du parloir particulier de l'hôtelier et de deux ou trois chambres, au second étage. Le *whirlicote* roula en grinçant dans la cour. On aida le père et la fille à en descendre, et, après quelques mots échangés avec l'hôte, ils furent conduits par maître Porpustone en personne, dans une chambre bien meublée et fraîchement tapissée de joncs, avec assurance qu'il ne leur serait fait aucun mal, pourvu qu'ils se tinssent tranquilles et qu'ils n'essayassent pas de s'évader.

— Vous arrivez à temps, dit Ned Porpustone au capitaine. Le seigneur de Hastings a fait au point du jour une proclamation annonçant qu'il donnait deux heures aux rebelles pour se disperser.

— Diable ! je n'aime pas ces proclamations. Et nos braves ont-ils tenu bon, dans leur position ?

— Non, car sire Geoffrey, en prudent soldat, a amélioré sa position en retrogradant d'un mille vers la gauche, et en plaçant le bois entre les Yorkistes et lui... à l'heure qu'il est, Hastings doit s'être remis en marche. Mais traverser le bois n'est pas une petite affaire, et les arbalètes de messire Geffrey sont sans doute en train de faire du dégât au milieu des fourrés. Entrez avec moi, tandis que vos compagnons

mangeront un morceau en plein air. Ce n'est pas mal employer le temps que de leur accorder cinq minutes pour se remplir le ventre.

— Merci, Ned, tu es un bon camarade. En cas de malheur, la rançon de Messire John m'aidera à payer notre consommation. Et quelles nouvelles de Robin ?

— Robin, il s'est tiré du guêpier sans y rien laisser de sa peau, et il a pris sa course vers le nord, dit l'hôtelier en se dirigeant vers son parloir, où un flacon de vin généreux et des viandes froides attendaient son hôte. Si messire Geoffrey Gates parvient à battre les soldats d'York, dites-lui de ma part de ne pas s'aventurer à Londres, mais de gagner les frontières. Il y sera le bien venu, j'en suis sûr ; car les gens du nord sont tous pour Warwick ou pour Lancastre, et Lancastre et Warwick ne peuvent manquer de s'unir maintenant

— Mais Warwick s'est envolé, reprit le capitaine.

— Oui, envolé à la manière du faucon qui prend son essor et tournoie dans les airs pour fondre sur le héron. Malheur au héron, quand le faucon s'abat sur lui ! Mais vous ne buvez pas !

— Non. Aujourd'hui j'ai besoin de tout mon

sang froid : car Hastings est un redoutable capitaine. Ami, donne-moi ta main. Si je succombe, je te laisse messire John et sa fille pour acquitter nos vieux comptes. Si nous battons les Yorkistes, je promets à Notre-Dame de Walsingham une image de cire aussi lourde que moi.

Sur ce, le maraudeur se leva et alla rejoindre ses soldats qui, rassemblés devant l'hôtellerie, avalaient leur repas à la hâte.

Il s'arrêta un moment, tandis que son hôte lui disait tout bas :

— Hastings était ici avant le lever du soleil ; mais ses hommes n'ont eu à boire que de la bière aigre, tandis que les vôtres combattront avec de l'huff-cap<sup>(1)</sup> dans le ventre.

— En avant, amis !... à vos piques ! par le flanc droit ! tonna le capitaine, en laissant entre chaque commandement une pause suffisante, ces grendins d'Yorkistes sont gonflés de vieille bière ; battraient-ils l'huff-cap et Lancastre ? Preste et leste ! en haut la bannière de l'Antilope<sup>(2)</sup>, et vive Henri VI !

Les acclamations qui accueillirent cette allo-

(<sup>1</sup>) Huff-eap, nom d'une bière forte (gonfle-tête ou soulève-bonnet). *N, du T.*

(<sup>2</sup>) L'Antilope était l'un des symboles de Lancastre. Henri VI avait pour armoiries particulières deux plumes en sautoir.



cution ébranlèrent les minces cloisons de la chambre où étaient renfermés les prisonniers, et ceux-ci entendirent avec joie les pas des soldats qui se perdaient dans le lointain. Peu de temps après, maître Porpustone, corpulent personnage à la physionomie assez avenante, monta lui-même dans leur appartement, accompagné de sa gracieuse ménagère, qui, à en croire la chronique scandaleuse, lui était unie par des liens moins gênants que ceux de l'hyménée. Ils étaient tous deux chargés de provisions, de bouteilles de limpide claret, et tout fut déposé fort cérémonieusement sur une vaste table, devant leurs hôtes involontaires.

— Mangez, Monseigneur, dit l'hôtelier avec effusion, — mangez ma gentille dame. — Il n'y a rien comme la bonne chair pour tuer le temps et chasser le soucis. Que voulez-vous, ce sont les chances de la guerre, sire John, les chances de la guerre; ne vous laissez pas abattre. Aujourd'hui il y a des hauts, — demain il y a des bas. Mais advienne que pourra d'York ou de Lancastre, quand on est riche, on retombe toujours sur ses pieds. Quelques cinq cents marcs pour le Capitaine, un noble ou deux par pure générosité, pour Ned Porpustone (car je n'aime pas à rien exiger)... et vous en aurez vu l'affaire! à ce prix, vous et cette belle dame, vous

pourrez demain déjeuner dans vos pénates, à moins que le Capitaine ou son lieutenant favori ne soit fait prisonnier; car alors, voyez-vous, vous serviriez d'otages. Mangez, vous dis-je, mangez!

— Il est de fait, dit Adam en s'asseyant avec dignité et en se disposant à obéir, il est de fait que je suis affamé, et que ce pâté répand un fumet savoureux. Mais pourquoi, je vous prie, m'appelle-t-on messire John? — Adam est mon nom de baptême.

— Ah! ah! bien,— très-bien, votre honneur. Pour sûr, c'est bien là votre nom et celui de votre père avant vous. Nous sommes tous enfants d'Adam, et chacun, je pense, a le droit de porter le nom de son père.

A ces mots, l'honnête hôtelier, riant aux éclats et suivi de sa ménagère, roula sa lourde masse hors de la chambre, qu'il verrouilla soigneusement.

— Y comprends-tu quelque chose, Sybill?

— Oui, cher père. — Ils nous prennent pour des fugitifs d'importance et de distinction; dès qu'ils découvriront leur erreur, ils nous mettront sans doute en liberté. Courage, mon bon père!

— Il me semble, répondit Adam d'un ton presque joyeux, et en remplissant son verre, il

me semble que si la méprise se prolongeait, ce ne serait pas un grand malheur. — Ah ! ah ! mais il interrompit brusquement cet accès de gaiété insolite, posa son verre sur la table, et dit en baissant la tête :

— Ah ! Dieu me pardonne ! — J'oubliais ma malheureuse Euréka et ma fidèle Madge.

— O mon père, ne craignez rien, nous ne sommes pas sans protecteur. Le seigneur de Hastings est de retour à Londres ; nous irons le trouver. Il forcera nos sauvages voisins à vous respecter. Et la pauvre Madge, comme elle sera heureuse de nous revoir ! car il est impossible qu'ils lui aient fait aucun mal. — Une pauvre vieille femme seule ! non, — non, il n'y a pas d'homme capable d'un tel crime.

— Prions Dieu qu'il en soit ainsi. Mais tu ne manges pas, ma fille !

— Pas maintenant, mon père, — pas maintenant. Je suis lasse, je suis indisposée. Mais non, non, je me sens mieux à présent, bien mieux. Souriez donc de nouveau, mon père. Moi aussi, j'ai faim, je vous le jure. Ah ! bonne Vierge Marie, donnez-moi la force et la vie, la patience et l'espoir, pour mon père bien-aimé.

Les événements tumultueux qui avaient troublé depuis quelques semaines la paisible existence du savant, l'avaient quelque peu tiré de son

abstraction habituelle, et rendu moins étranger au monde extérieur. Mais quand il eut fini son repas, la tranquillité du lieu (car l'hôtellerie était presque déserte), et les fumées du vin auquel il était peu habitué, opérèrent bénévolement sur son cerveau et sur son imagination, et le plongèrent dans les rêveries si chères au poète et au mathématicien. L'objet le plus insignifiant suggère souvent au penseur des idées qui, comme la chaîne d'Homère, s'étendent d'anneau en anneau, depuis la terre jusqu'au ciel. Ces atômes, colorés par le soleil, qui ruisselaient à travers la fenêtre en colonne lumineuse, emportèrent Warner loin du jour réel, loin de ce jour de lutttes et de sang, qui éclairait autour de lui des milliers d'hommes se poussant l'un l'autre à la tombe. Son imagination spéculatrice remonta sur cette voie lactée d'or vers le jour idéal et abstrait; vers la théorie même de la lumière. La théorie l'amena à la mécanique; et la mécanique évoqua le souvenir de son oracle, du vieux Roger Bacon, dont le nom lui remit devant les yeux les idées consignées par ce moine illustre dans son *opus majus*; idées où le télescope était en germe. Ainsi, comme un oiseau se balance sur la branche aérienne au-dessus d'un affreux précipice, l'esprit du savant jouait avec son imagination frémissante, et repliait ses calmes

ailles au-dessus du rivage de la terreur.

Absorbée par ses propres rêves, Sybill respectait ceux de son père ; et ainsi passèrent-ils, dans un silence qui n'était pas précisément triste, la matinée et l'après-midi. Le soleil était près de se coucher, quand un bruit confus attira Sybill au treillis, d'où l'on apercevait la vaste cour, par-dessus la balustrade de l'escalier. Elle vit des hommes armés, le costume en désordre, la cuirasse bossuée, avalant à la hâte de l'ale ou du vin. L'un d'eux disait à l'hôtelier :

— Tout est perdu ! le sire Geoffrey Gates tient encore bon. Mais c'est une boucherie. Les troupes du seigneur de Hastings l'enveloppent comme un filet !

Hastings ! — Le nom de son bien-aimé ! — Il était là dans le voisinage ! Ils allaient être sauvés ! Le cœur de Sybill battit avec violence.

— Et le capitaine ? demanda Porpustone.

— Il était encore en vie quand je l'ai quitté. Mais il faut que nous décampions. Dans une heure le tohubohu commencera, il n'y aura plus que fuite et poursuite.

En ce moment, de l'une des granges, sortirent, l'une après l'autre, les vautours femelles de la bataille. Les Tymbestères, après avoir marché toute la nuit, avaient passé le jour à dormir, pour se remettre de leurs fatigues. Elles

reparaissaient sur la scène, au moment où la bataille touchait à son terme, où les morts et les mourants commençaient à joncher le terrain sanglant. Graul Skellet s'avança vers les fugitifs en agitant son tambourin, et les nouvelles qu'elle apprit, firent grimacer sur ses traits un sourire hideux, car les Tymbestères étaient toutes dévouées à un roi qui aimait les femmes et qui avait toujours un coup-d'œil lascif et un bon mot au service de la première coureuse venue. Les soldats ne s'arrêtèrent pas à causer ; à peine eurent-ils apaisé leur soif qu'ils se précipitèrent bruyamment hors de la cour. A la vue des Bacchantes de malheur, Sybill s'était rejetée en arrière sans oser refermer la croisée qu'elle avait ouverte ; les Tymbestères s'asseyant sur un banc, se mirent à lisser leurs cheveux et à faire tomber de leurs vêtements des brins de paille et de foin qui trahissaient la nature de leur chambre à coucher.

— Hé ! les filles, dit l'hôtelier, vous allez, j'espère, me payer mon hospitalité, en exhibant ici vos talents. J'ai deux hôtes de condition, dont la fenêtre donne sur cette cour, et que vos prouesses pourront divertir.

Sybill se serra, en tremblant contre, son père.

— Et, continua l'aubergiste, si mes hôtes sont contents de votre musique, vous pourrez attra-

per un groat ou deux, qui vous aideront à faire votre voyage; à propos, où allez-vous donc, comme ça, les filles ?

— A une gentille et joyeuse foire, répondit la sinistre voix de Graul.

Là, où un puissant jongleur teint  
La verdure en rouge,  
Où, soudain, à sa voix  
Son paillasse tombe sans tête;  
Où il rassemble la foule,  
Au son de la trompette et du tambour,  
C'est là, que les folâtres compagnes de Graul,  
Accourent en faisant tinter leurs clochettes.

Les tymbestères firent chorus aux deux derniers vers de cette chanson, en frappant sur leurs tambourins, et s'étant groupées demi-cercle, elles commencèrent leurs danses. Leurs mouvements, quoique lascifs et fantastiques, n'étaient point dépourvus d'une certaine grace sauvage, et l'adresse avec laquelle elles jetaient en l'air et rattrapaient leurs instruments, la merveilleuse agilité de leurs évolutions, dans lesquelles elles semblaient tantôt se poursuivre, tantôt se fuir, pirouettant et tournoyant, sillonnant comme des fusées les rangs de leur compagnes; les caprices de leur danse, qui un instant les éparpillait pour les réunir bientôt, comme les anneaux d'une même

chaine, tandis que toutes les mains frappaient en même temps les tambourins, tout cela formait un spectacle plein d'un indicible attrait pour les yeux et les oreilles du vulgaire.

Toutefois, les tymbestères, comme on doit bien le supposer, ne réussirent à attirer à la fenêtre ni Sybill, ni Warner; et elles échangèrent des regards de dépit et de désappointement.

— Sur mon ame, dit l'hôtelier, après avoir ride tout son cœur en voyant ce divertissement, j'ai tort d'être si gai, quand tant de bons amis gisent peut-être raides et glacés dans leur sang. Mais quoi ! la vie est courte ; rions, tandis que nous le pouvons encore.

— Chut, lui dit tout bas sa ménagère. Etes-vous fou, Ned ? voulez-vous donc faire savoir que vous tenez en cage de tels oiseaux de qualité, de nobles Yorkistes, au moment même où le seigneur de Hastings se dirige peut-être de ce côté, après sa victotre.

— Tu as toujours raison, Meg, et moi je suis un âne, répondit l'hôtelier, sur le même ton. Mon bon cœur fera ma mort, un jour ou l'autre. Ce pauvre gentilhomme et sa pauvre fille doivent être bien tristement là-haut.

— Si les Yorkistes viennent, ce dont nous serons instruits par les éclaireurs, il faudra tran-



sporter le sire John et sa demoiselle sur le derrière de la maison, dans la pièce qui est au-dessus de la buvette.

— Arrangé cela comme tu voudras, Meg, — mais tu le vois, ils restent tranquilles, et tapis dans leur trou comme de petits anges. Oh ! oh ! oh ! voilà une grande tymbestère, dont une chouette ne pourrait voir les pirouettes sans se tenir les côtes de rire... Ah ! mais, hola, ici, tymbestères, ribaudes, coureuses, gibiers du diable, arrière ! arrière !

Les ordres de l'hôtelier venaient trop tard. Graul, après avoir longtemps tenu ses yeux fixés sur la fenêtre des prisonniers, s'était brusquement élancée vers la galerie de l'escalier, avait grimpé comme un chat sur un des piliers qui la soutenaient et venait de se hisser légèrement pardessus la balustrade. Sybill tressaillit et poussa un faible cri à la vue de la tymbestère qui attachait sur elle son regard dur et farouche en tendant son tambourin pour demander largesse. A peine la jeune fille eut elle relevé la tête que la ménade la reconnut.

— Oh ! le sorcier et la fille du sorcier ! oh ! la jeune fille qui ensorcèle les seigneurs et qui porte du taffetas et du linon ! oh ! le nécromant qui affame le pauvre monde !

Au cri de leur Reine, les infernales sœurs bon-

dirent et escaladèrent l'escalier. Elles sautèrent l'une après l'autre, par la fenêtre, dans la chambre.

— Les guénipes ! le malin esprit leur a tourné la tête, grommela l'hôtelier immobile d'étonnement. Mais Meg, plus active, appela à elle les valets et les marmitons, que les tymbestères avaient attirés dans la cour, leur ordonna de la suivre, gravit quatre à quatre l'escalier, ouvrit la porte de l'appartement et arriva à temps pour se jeter entre les captifs et les harpies, dont la riche tunique de Sybill et la robe précieuse d'Adam avaient enflammé la convoitise.

— Qu'est-ce à dire, misérables ? cria l'intrépide Meg, pourpre de colère. Est-ce donc pour cela, que vous venez dans une honnête hôtellerie ? pour voler en plein jour ses hôtes, de nobles hôtes, des hôtes de marque ! Oh ! messire John ! messire John ! qu'allez-vous penser de nous ?

— Oh ! messire John ! messire John ! murmura l'hôtelier, qui avait enfin roulé sa lourde personne dans la chambre.

— Elles seront fustigées d'importance, messire John.

— Elles seront mises aux fers. — Elles seront marquées d'un fer rouge, — elles...

— Ah ! ah ! interrompit la terrible Graul... de

nobles hôtes dites-vous... des hôtes de marque! bah ! c'est Adam Warner le sorcier, et sa fille, que nous avons chassés la nuit dernière de leur tannière, comme nous avons bien des fois, bien des fois, mes sœurs, chassé les rats des charniers et des cavernes.

— Un sorcier, Adam ! mort de ma vie ! grommela l'hôtelier, se nomme-t-il Adam, après tout ?

— Je me nomme Adam Warner, dit le vieillard avec dignité, je ne suis pas un sorcier, mais un humble étudiant et un pauvre gentilhomme qui n'a fait de tort à personne. Pourquoi donc, femmes, si femmes vous êtes, voudriez-vous m'en faire à moi et aux miens ?

— Bah ! sorcier... répondit Graul en se cambrant et en croisant les bras. N'as-tu pas envoyé ta progéniture, cette pimbèche là, nous couper l'herbe sous les dents avec sa guitare ? ne lui as-tu pas enseigné des sortilèges pour se faire aimer des nobles et jeunes galantins. Oh ! oh ! comme la jeune sorcière est recherchée dans sa mise... oh !... des dentelles et du satin, tandis que nous grelottons de froid et que nous sommes rôties par le soleil... A bas ta tunique, mignone.

Et Graul avait déjà empoigné la robe, lorsque le maître du logis se hâta d'intervenir et de la tenir en respect avec son robuste bras.

— Doucement, doucement, ma colombe, videz la chambre et décampez.

— Fais attention à toi. Si tu héberges un sorcier au mépris de la loi, un sorcier que le roi Edouard a abandonné au peuple, fais attention à tes granges, elles brûleront; fais attention à tes bestiaux, ils mourront; fais attention à tes secrets, ils seront criés aux quatre vents. Lancastrien, tu seras pendu. Nous partons, nous partons, mais nous avons des amis parmi les hommes d'armes d'York, nous partons, nous reviendrons : malheur à toi, si tu héberges le sorcier et la succube.

Sur ce, Graul s'achemina lentement vers la porte. Hôtelier et ménagère, valets, garçons d'écurie et marmitons s'écartèrent avec terreur devant elle. Tout en s'éloignant, elle ne cessait de tenir ses yeux fixés sur Sybill, et son hideux visage ne disparut que derrière ses compagnes qui, une à une, s'étaient ébranlées pour la suivre. Enfin la dernière franchit le seuil de la chambre et Meg, congédiant ses domestiques ahuris, referma la porte;

L'hôtelier et sa gouvernante restèrent gravement à s'entrecroquer les bras.

Sybill se cachait dans les bras de son père et sa respiration était pénible et convulsive. Le vieillard la contemplait en silence, la tête penchée sur elle

Meg attira son maître à l'écart : — Il faut , sur le champ, nous débarrasser de ces gens-là. J'ai entendu parler des tymbestères, il y a du danger à exciter leur malice; leur inimitié est terrible. Chacun pour soi.

— Mais le pauvre gentilhomme est si bon, et sa fille est si avenante.

Cette dernière remarque ne charma pas infiniment la belle ménagère. S'avançant brusquement vers Adam, elle lui dit d'un ton bref :

— Maître... , sorcier ou non, cela ne regarde pas un pauvre hôtelier dont la maison est ouverte à tout venant; mais on vous a servi à manger et à boire. Veuillez solder le compte, et que Dieu soit avec vous ! vous êtes libre de partir.

— Nous avons de quoi vous payer, s'écria Sybille en se redressant; nous avons encore de l'argent: voci, voici. Et elle tira de son escarcelle le petit trésor que Madge avait eu la précaution d'y déposer, et que les Bravos avaient heureusement respecté.

La vue de l'or adoucit quelque peu la ménagère.

— Nous connaissons le Seigneur de Hastings, reprit Sybill, qui s'était aperçue de l'effet qu'elle venait de produire. Permettez-nous de demeurer sous votre toit jusqu'à ce qu'il passe par ici,

et vous vous trouverez bien payés de votre bonté.

— Par ma foi ! dit l'hôtelier, tout ce que renferme ma pauvre maison est à votre service ; et, quant à ces tymbestères, je m'en soucie comme d'un fêtu de paille. Nul ne peut dire que Ned Porpustone soit un homme méchant ou inhospitalier, Quiconque est à même de payer convenablement, est sûr de trouver bon vin et politesse à l'auberge du Talbot.

Après une kyrielle de protestations du même genre, auxquelles la ménagère fit écho, quoique de moins bonne grâce, l'hôtelier pria ses hôtes de le suivre dans un appartement où ils seraient moins exposés à être importunés. Ayant descendu avec eux l'escalier principal, il traversa la pièce servant de buvette, gravit un étroit escalier, introduisit les deux étrangers dans une chambre située sur le derrière de la maison, et leur alluma un flambeau, car il se faisait tard ; là-dessus, il voulut à toute force leur préparer à souper, et il disparut accompagné de sa gouvernante. Le digne couple était maintenant tout à fait d'accord ; des hôtes connus du seigneur de Hastings valaient la peine qu'on bravât pour eux les menaces des tymbestères, d'autant plus que le seigneur de Hastings venait, disait-on, de battre les Lancastriens.

Mais hélas ! tandis que l'active Meg s'occupait de l'hypocras , et que l'honnête hôtelier surveillait les opérations savoureuses de la cuisine , un affreux tapage se fit entendre au dehors. Une cinquantaine de soldats Yorkistes , qui avaient été employés à disperser les fuyards lancastriens , se précipitèrent pêle-mêle dans l'auberge , et envahirent la cuisine , entraînant avec eux les odieuses tymbestères qu'ils avaient rencontrées chemin faisant. Au nombre de ces soldats , se trouvaient ceux qui la veille s'étaient festoyés à l'hôtellerie de maître Sancroft , et ils étaient on ne peut plus disposés à prendre fait et cause pour leurs farouches amoureuses. Hastings était allé passer la nuit dans une ferme plus rapprochée du champ de bataille que l'auberge ; et comme , à cette époque , la discipline était assez relâchée à la suite d'une victoire, les envahisseurs avaient le droit de pousser la liberté jusqu'à la licence. Notre aubergiste se vit donc complètement à la merci des tapageurs qu'exaspéraient encore davantage le souvenir de la bière aigre qu'ils avaient bue le matin , et les propos de Graul , qui accusait maître Porpustone d'être un scélérat de Lancastrien. Ils firent main basse sur toutes les provisions , arrachèrent la viande de la broche pour la dévorer à moitié crue , défoncèrent les barriques ; et tandis que , jurant et

buvant , ils tempêtaient comme un enfer déchaîné , Graul Skellet , toujours enflammée de convoitise pour la riche toilette de Sybill , conduisit ses compagnes vers la chambre abandonnée. L'hôtelier , qui les vit monter à l'escalade , n'osa pas pourtant s'opposer ouvertement à leur projet de saccagement ; mais , bon homme au fond , et redoutant d'ailleurs que mal ne lui advint si des amis du seigneur de Hastings étaient dépouillés , outragés , assassinés peut-être chez lui , il résolut de favoriser à tout prix la fuite de ses hôtes , — Débarrassé pour le moment des tymbestères , il s'esquiva donc de sa bruyante société , monta à pas de loup l'escalier dérobé , et gagna la chambre où il avait eu le bon esprit de reléguer les malheureux étrangers si obstinément traqués. Après les avoir informés en peu de mots qu'il n'était plus capable de les protéger , et que les tymbestères étaient revenues avec des soldats disposés à prêter main forte à leur malice , il les conduisit , sans mésaventure , auprès d'une vaste fenêtre , à peine élevée de trois ou quatre pieds au-dessus du jardin solitaire ; puis il leur dit de s'échapper et de demander leur salut à la fuite.

— La ferme où le seigneur de Hastings a élu domicile , murmura-t-il , est à peine à un mille et demi d'ici. Sortez par la barrière du jardin ,



laissez à gauche le parc de Gladsmoor, prenez le sentier à droite à travers le bois, et vous apercevrez la petite maison au milieu de ses pommiers en fleur. Que la Vierge vous protège ! et dites un mot au seigneur de Hastings en faveur du pauvre Ned.

A peine ses hôtes avaient-ils sauté dans le jardin, qu'il entendit sur le devant de la maison les cris et les glapissements des tymbestères courant de chambre en chambre à la poursuite de leur proie. Il se hâta de redescendre à la cuisine, et, presque au même instant, les Bacchantes halelantes et courroucées s'y précipitèrent en demandant leurs victimes.

— Vraiment ! dit l'hôtelier avec le sang-froid rusé d'un vieux troupier, pensez-vous que je sois homme à garder chez moi un tel bétail, quand de jolies filles comme vous m'ont donné à comprendre de quoi il retournait. Jamais sorcier ne s'envolera avec l'enseigne du Talbot, si je puis m'y opposer. Ils ont déguerpi au pas de charge, sur mon ame ! et sans même vouloir enfourcher une paire de manches à balais que je leur offrais courtoisement pour les aider à se rendre à Londres.

— Tonnerre et bombardes ! — s'écria un soldat déjà à demi-ivre, en enlaçant la taille de Graul dans ses bras de fer, — chasse-moi le magi-

rien de ta tête et baise-moi, Graul, baise-moi.

L'orgie devint hideuse. Les autres buveurs, à l'exemple de leur camarade, attirèrent les Menades sur le sein, et ce fut alors un affreux pêle-mêle d'accolades éhontées, de danses désordonnées, de hurlements, de chansons obscènes, de femmes tirées de ci, de là, emportées par l'un, arrachées de l'étreinte de l'autre, le tout à la lueur d'un feu immense. Bien des mains, bien des visages, encore humides de sang, laissaient leur empreinte dégoûtante sur les vêtements et sur les joues des ignobles filles de joie.

Il y avait quelque chose de si révoltant, de si diabolique dans les débordements de cette gaité furieuse, que l'hôtelier lui-même s'enfuit tout effaré en se signant d'effroi. Et, brillant à travers la croisée, la lune se leva pour argenter de ses rayons cet effrayant dévergondage. Quand la fatigue et l'ivresse eurent accompli leur œuvre et que les soldats, roulant l'un sur l'autre à terre, ou s'affaissant sur les tables et les bancs, tombèrent dans le lourd sommeil de la débauche, Graul se dégagea du milieu des corps entassés; et, ses sœurs, après elle, silencieuses comme des vampires surgissant d'un cimetière, sortirent une à une de l'amas des dormeurs. La clarté mourante du feu ne luttait que faiblement avec la lueur livide de la lune, et jetait

des reflets fantastiques sur les robes des Tymbestères. — Elles restèrent un instant debout, aux écoutes, les yeux fixés sur Graul, qui tenait un doigt appuyé sur ses lèvres, puis elles se glissèrent vers la porte, l'ouvrirent, la refermèrent, et s'élançèrent à travers la cour, effarouchant toutes les bêtes qui y sommeillaient. Le chien de garde aboya, quoiqu'en reculant, le poil hérissé, les griffes en avant ; mais Red Grissell sans se laisser effrayer lui montra la pointe de son couteau, et Graul lui jeta le gâteau de paix sous forme d'un quartier de viande saignante. — Toute la bande se rua à travers l'issue ouverte, gagna le dehors et prit son essor vers le champ de bataille.

Cependant Sybill et son père étaient encore sous le manteau du ciel, et avaient même à peine dépassé le jardin, quand tout-à-coup ils aperçurent des cavaliers courant en tous sens à travers les champs. Le sire Geoffroy Gates, le chef des rebelles, s'était échappé, et comme trois cents marcs étaient promis à quiconque le ramènerait mort ou vif, bon nombre de soldats s'étaient mis à sa poursuite. — La forme humaine était devenue un objet de terreur pour nos pauvres persécutés ; et ils se tapirent sous un épais buisson où ils attendirent, pour reprendre leur route, que les cavaliers eussent complète-

ment disparu.— Ils atteignirent le bois ; mais là encore un bruit de voix les engagea à s'arrêter et à se cacher derrière des broussailles. Cette fois c'étaient seulement des paysans que la curiosité avait attirés sur le champ de bataille et qui regagnaient maintenant leurs foyers ; mais paysans et soldats étaient également des hommes, et partant, ils devaient être soigneusement évités par ceux que le siècle lui-même avait mis au ban de la loi. Enfin les villageois laissèrent, eux aussi, le chemin libre, et nos deux Parias se remirent en marche. Il faisait maintenant nuit noire ; ils sortirent de la forêt. Devant eux se déroula le champ de bataille. Un silence plus profond parut s'appesantir sur le monde ; les premières étoiles commençaient à poindre, mais la lune n'était pas encore levée. Les armures des corps morts que l'acier avait vainement cuirassés, jetaient dans l'ombre de faibles lueurs. Ça et là scintillaient des feux de garde, aux endroits où avaient été placées des sentinelles ; mais ils étaient éloignés, et jetés à une grande distance les uns des autres. Les bannis s'arrêtèrent et frissonnèrent. — Toutefois, nul sentier moins sacrilège ne s'ouvrait devant leurs pas ; et le toit de la ferme dormait, à l'autre bout du champ de bataille, au milieu de la blanche floraison de son verger, que blan-

chissaient encore davantage les pâles rayonnements des astres.— Ils avancèrent, la main dans la main ; les morts, après tout, étaient moins terribles que les vivants. Plus d'un visage farouche et grimaçant, les traits contractés par l'agonie, les yeux vitreux et grand-ouverts, semblaient les contempler avec leur fixité de pierre ; mais l'épée était impuissante entre ces mains raidies par la mort, la menace et l'insulte ne sortaient pas de ces lèvres livides ; la persécution sommeillait au moins sur le sein du carnage. — Arrivés environ au milieu du champ de bataille, ils entendirent partir d'un lieu où les cadavres étaient entassés en monceaux plus épais qu'ailleurs, une voix faible qui demandait pardon à Dieu, et à laquelle répondait une autre voix plus déchirante, qui, au lieu de prier, blasphémait.

D'un commun accord, les deux bannis se dirigèrent en silence vers les blessés. Celui qui priait était un jeune homme à peine sorti de l'enfance. Son heaume avait été pourfendu, sa tête était nue, et sa longue chevelure blonde retombait sur ses épaules, toute empesée de sang. A côté de lui gisait un homme, de proportions colossales, qui se tordait dans les convulsions de la mort, transpercé sous le bras d'une flèche yorkiste... et les blasphèmes de l'homme répondaient aux prières de l'enfant.

— Paix à ton âme, prête à s'envoler, mon frère, dit Warner en se penchant sur l'homme.

— Pauvre infortuné, dit Sybill à l'enfant, bon courage, — nous t'enverrons du secours.

— De l'eau, de l'eau, enfer et torture, de l'eau, vous dis-je, râla le Moribond, une goutte d'eau!

Cet homme, c'était le capitaine des maraudeurs qui avaient capturé la famille persécutée.

— Votre bras, soulevez-moi, éloignez-moi d'ici; ce méchant homme chasse de mon âme la pensée du ciel, balbutia l'adolescent.

Et Adam exhorta à la pénitence celui qui blasphémait, et Sybill s'agenouilla et pria avec celui qui priait; et la lune se leva.

Le seigneur de Hastings, au milieu de ses capitaines victorieux, était assis dans l'humble salle de la ferme en face de plusieurs flacons d'hydromel et de vin.

— Ainsi donc, dit-il, nous avons étouffé les derniers tisons de la révolte. Ce sire Geoffrey Gates est un esprit turbulent et prêt à tout risquer; il est fâcheux qu'il nous échappe pour faire de nouvelles équipées; — mais la maison des Nevile qui faisait ombre à la race naissante est enfin tombée. — Buons, messires, aux hommes nouveaux.

La porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à un vieux soldat.

— Mon seigneur! mon seigneur! oh! mon pauvre fils, — on ne peut le découvrir; — les femmes qui suivent toujours les camps vont se répandre sur le champ de bataille et achever les blessés, pour les dépouiller; ô Dieu! si mon fils, mon enfant, mon fils unique...

— J'ignorais, mon brave Mervil, que tu eusses un fils dans notre corps; pourtant je connais tous les soldats de nom et de vue. Ne te désespère pas : on a relevé nos blessés, et des sentinelles ont été placées pour garder le champ de bataille.

— Des sentinelles! ô mon seigneur, ne savez-vous pas qu'elles ferment les yeux sur le pillage des morts. D'ailleurs, ces détrousseuses de cadavres se glissent furtives et inaperçues, comme les vers de terre, auprès de leur proie. — Confiez-moi quelques hommes, accordez-moi l'autorisation de faire des perquisitions sur le champ de bataille. — Mon enfant, mon fils, pas encore seize ans! — et sa mère!

Le soldat s'interrompit et sanglotta.

— Volontiers, dit Hastings, volontiers; et malheur aux sentinelles si tu as dit vrai, — j'irai moi-même m'en assurer. Holà, des torches!  
— Un bon capitaine prend soin même de ses

morts. Mais ton fils, je m'étonne de ne pas le connaître, — sous quel chef servait-il ?

— Mon seigneur, mon seigneur, pardonnez-lui ; ce n'est qu'un enfant, on l'a égaré ; il était dans les rangs des rebelles. Il s'est trouvé sur ma route ; déjà je levais le bras, nous nous sommes reconnus, et il s'est enfui devant l'épée de son père. Je l'ai aperçu de nouveau au moment où finissait le combat ; je l'ai vu tomber... O grâce, grâce, quoique rebelle, ne le laissez pas mourir de ses blessures ou de la main des assassins.

— Homo sum, dit le noble chef, je suis homme, et même en ces jours de sang, la nature veut qu'on lui obéisse quand elle parle par la voix d'un père. Mervil, je t'ai remarqué aujourd'hui, tu es un brave, je songeais à te donner de l'avancement ; — je t'accorde, à la place, le pardon de ton fils, s'il vit encore ; et je ferai dire des messes pour son ame s'il est mort comme doit mourir le fils d'un soldat, — n'importe sous quel drapeau, l'Antilope ou le Lion, — frappé à la poitrine et les pieds tournés vers l'ennemi. — Viens, je t'accompagnerai dans tes recherches.

L'enfant rendit l'ame, tandis que Sybill priait, et la douce voix de la jeune fille adoucit ses dernières souffrances. L'homme cessa de blasphémer tandis qu'Adam parlait de la puissance



et de la miséricorde de Dieu, et la vie l'abandonna soupir par soupir. Occupés de leur pieuse tâche, les bannis n'aperçurent pas des formes indécises, pâles et vagabondes, qui sillonnaient le champ de bataille, comme des vapeurs de marais, et glissaient rapidement de cadavres en cadavres. — Le brigand Lancastrien poussa un cri perçant et bondit à demi sur ses pieds, dans le paroxysme de sa dernière convulsion ; puis, il retomba la face contre terre, — il était mort.

Le cri parvint aux oreilles des tymbestères, et Graul, abandonnant un cadavre auquel elle avait enlevé quelques pièces de monnaie baignées de sang, s'élança vers le lieu d'où la voix était partie. En détournant les yeux de dessus le mort, Adam aperçut devant lui l'Alecto du champ de bataille, son couteau à la main. Red Grisell qui venait de repousser du pied, avec colère, le corps vainement fouillé d'un soldat que la veille encore elle avait enlacé dans ses bras, bondit auprès de Sybill ; et les autres tymbestères, arrivant à la suite de leurs compagnes, poussèrent des rires joyeux à la vue de leur proie inespérée.

Le danger était imminent, nulle pitié ne se lisait dans le regard fauve de ces vampires, et les proscrits se préparaient déjà à la mort,

quand tout-à-coup des torches brillèrent dans l'éloignement ; une exclamation se fit entendre : Voyez les détrousseuses des morts ! des hommes armés se précipitèrent en avant ; les louves effrayées poussèrent un glapissement aigu, sauvage, qui n'avait rien d'humain ; et soudain elles s'enfuirent, franchissant les cadavres et dessinant mille détours, jusqu'à ce qu'enfin, elles disparussent au sein de l'obscurité de la forêt.

— Prévot, dit une voix impérieuse, faites pendre ces sentinelles au point du jour.

— Mon fils, mon enfant, un mot ; Hal, parle-moi. C'est lui, je l'ai retrouvé, s'écria le vieux soldat en s'agenouillant à côté du cadavre étendu aux pieds de Sybill.

— Mon seigneur, mon bien-aimé, mon Hastings ! — et Sybill tomba sans connaissance devant le capitaine.

## VI.

### **Finesse astucieuse de Richard de Gloucester.**

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la défaite du sire Geoffrey Gates ; et Edouard était à Shenes avec sa brillante cour.— Etendu de tout son long sous un pavillon situé près d'une fraîche fontaine dans les jardins du palais, le Roi entouré de ses favoris se laissait bercer nonchalamment par les accords des ménestrels et caressait son faucon de prédilection, perché sur son poing.— A peine eût-il été possible de reconnaître, en cet indolent voluptueux, le fougueux soldat dont la lance avait dernièrement fait fuir à Erpingham, comme des cerfs devant une meute, la fleur des chevaliers de la rose de Lancastre. Eloignés du pavillon royal, au fond d'une allée solitaire, le

prince Richard et Montagu se promenaient seuls, plongés dans une grave conversation. Le dernier de ces nobles personnages était resté inactif durant les derniers troubles, et Edouard n'avait pas paru le soupçonner de complicité avec la colère et la vengeance du Comte. Il est vrai que le Roi lui avait retiré les domaines et le comté de Northumberland pour les restituer aux Percy, mais Edouard s'était gracieusement excusé sur la nécessité de se concilier le chef d'une illustre famille qui venait d'embrasser formellement le parti de la maison d'York ; et, à titre de dédommagement, il avait octroyé à son ancien favori le titre de Marquis (1). L'habile monarque en enlevant ainsi à Montagu les richesses et les vassaux des Percy, le réduisait, comme cadet, à une position comparativement fort misérable et fort insignifiante, qui devait, à ce qu'il espérait, le mettre sous la dépendance de ses faveurs royales et lui enlever le pouvoir de nuire efficacement. Du reste il le retenait plus que jamais auprès de lui et, requérant sa présence à la cour, il épiait avec soin ses moindres mouvements.

(1) Montagu dit avec amertume, à propos de cette nouvelle dignité : il m'enlève le comté et les domaines de Northumberland, et il me donne le titre de Marquis, avec un nid de pie pour soutenir mon rang. Stowe. — Edouard IV. chronique de Warkworth.

— Vraiment, mon seigneur, dit avec onction le jeune duc, vous seriez fort injuste à mon égard, j'en atteste Saint-Paul, si vous doutiez du profond chagrin que me causent les malheureux événements qui ont mis la dissension dans ma famille. L'Angleterre a perdu pour moi son charme, en perdant le prestige de la présence du comte de Warwick ; et Clarence, outre qu'il est mon frère, était pour moi un ami bien cher. De plus, Montagu, vous savez combien était précieuse à mon cœur l'espérance d'obtenir pour épouse et pour dame la gentille Anne.

— Prince, dit vivement Montagu, quoique la fierté de Warwick et l'honneur de notre maison se soient opposés à toute révélation publique de la véritable cause qui a poussé mon frère à la révolte, vous, au moins, vous êtes dans la confiance d'un secret.....

— Taisez-vous, s'écria Richard avec une émotion qui était probablement sincère, à en juger par la pâleur livide de ses traits et la contraction nerveuse des muscles de sa figure. N'éveillez pas ce fatal souvenir, laissez moi oublier le délire d'un frère, dans la conviction de son long repentir. Il s'arrêta, détourna la tête, respira convulsivement et reprit : — Cela suffisait pour justifier le père, cela eût suffi pour me justifier de m'associer à son indignation,

s'il eût accueilli mes propositions et qu'il m'eût donné le droit de regarder comme une insulte faite à moi-même, l'insulte faite à sa fille.

— Et, reprit Montagu en baissant la voix et en jetant les yeux autour de lui ; et si, maintenant encore, on vous accordait la main de ma dame Anne.

— Ne me tentez pas, ne me tentez pas, s'écria le Prince en se signant. — Montagu continua :

— Notre cause, celle de Warwick, veux-je dire, n'est pas encore désespérée, comme le croit le Roi.

— Achevez, dit Richard en baissant les yeux, tandis que sa physionomie reprenait son expression calme et pensive.

— Je veux dire, reprit Montagu, que lors de la fuite de mon frère, ses dépendants ont été pris par surprise. En vain le Roi confisquerait-il ses terres, il ne peut lui confisquer les cœurs. Que Warwick remette demain le pied sur le sol anglais ; et dites-moi, vous qui avez le coup-d'œil juste et perçant, pensez-vous que la lutte qui se réveillera à l'aspect de la cuirasse, doive être seulement une répétition de la bataille de Tourne-casaque (sobriquet donné à la bataille d'Erpingham)? — Vous savez avec quels honneurs le roi de France a reçu le Comte. — Epargnera-

t-il l'argent et les vaisseaux pour le soutenir ? — Et les amis de Warwick, croyez-vous qu'ils s'endorment ?

— Mais s'il débarque, dit Richard dont l'attention soutenue faisait entrevoir à Montagu la possibilité de gagner le puissant allié qu'il convoitait le plus, — mais s'il débarque et qu'il déclare la guerre à Edouard (tranchons hardiment le mot), quelles intentions proclamera-t-il ? Il ne suffit pas de dire que le roi Edouard ne doit plus régner, il faut encore que le Comte indique quel roi l'Angleterre doit choisir.

— Prince, répliqua Montagu, avant que je réponde à votre question, souffrez que je mette à nu devant vous le fond de mon cœur. Bien que le Roi ait profondément offensé mon frère, bien qu'il m'ait dépouillé des domaines (qui ne payaient peut-être pas trop cher vingt victoires remportées pour lui), afin de les rendre à une famille qui a toujours été un des boulevarts de ses ennemis de Lancastre, cependant, alors même que j'éprouve le plus de ressentiment, son amitié et ses bontés passées, surtout les fiançailles de sa fille et de mon fils, me reviennent souvent en mémoire ; et je sens, maintenant que je vois de plus loin l'affront fait à ma nièce et que le premier feu de ma colère s'est quelque peu calmé, je sens que, si Warwick débarquait,

je serais presque capable d'oublier mon frère pour mon roi !

— Presque, répéta Richard en souriant.

— Je suis franc avec votre Altesse, je ne dis que ce que je sens. Maintenant encore, j'aime à croire que votre médiation pourra déterminer le Roi, avant qu'il soit trop tard, à faire au père de madame Anne, à son propre parent, des concessions et des excuses qui, certes, ne lui mes-siéraient pas; et qu'ainsi je serai exempté de la cruelle nécessité d'opter entre les liens du sang et ma loyauté envers mon souverain.

— Mais au cas où cette espérance (que je partage religieusement) viendrait à nous trahir ; et, il faut l'avouer, il est presque impossible qu'Edouard confie à une lettre, et moins encore à un messager, l'aveu d'un crime, — en ce cas, dis-je, et en supposant que votre frère débarquât, et que moi je me rangeasse de son côté par amour pour Anne, qui me serait fiancée, sur quel roi appellerait-il les suffrages de l'Angleterre ?

— Le duc de Clarence vous aime bien sincèrement, seigneur Richard, répondit Montagu ; que de fois n'a-t-il pas dit : Par le doux Saint-George, si Gloucester voulait seulement se joindre à moi, j'apprendrais à Edouard que nous sommes tous trois enfants du même père, et que Richard et moi nous avons droit à être préférés à des



étrangers du sang de sa femme<sup>(1)</sup>, des Woodvilles.

Une expression de désappointement passa sur les traits du jeune duc ; puis, il dit sèchement : Alors, c'est donc Clarence que Warwick proposerait pour roi. Et vous pensez que les grands barons, et les honnêtes bourgeois, et les robustes métayers ne seraient pas scandalisés d'un manifeste qui déclarerait, non que la dynastie d'York est vicieuse et gangrenée, mais que le frère cadet doit détrôner son aîné... et cela, quand ce frère cadet, remarquez-le bien, en est encore à faire ses preuves, non seulement à la guerre, mais au conseil ; quand il est léger, indécis, sans consistance, sans fermeté ; quand il n'a ni l'esprit pénétrant, ni le caractère résolu qui sont indispensables à quiconque aspire si haut ! — En vérité, Montagu... c'est là un vain rêve, une folle illusion.

Richard s'interrompit un instant, puis il reprit comme se parlant à lui-même : Non, non ; ce n'est pas ainsi qu'on escamote les rois de dessus leur trône, il faut un prétexte pour éblouir la foule ; dites qu'ils sont illégitimes, — dites qu'ils sont trop jeunes, trop faibles, trop... n'importe quoi ; puis, glissez-vous à leur place, et alors pas de guerre, — vous ne les tuez pas, ils disparaissent.

(1) Hall.

La physionomie du duc avait pris un air sinistre et sombre, et ses yeux semblaient fixer le vide; mais s'éveillant soudain comme d'une rêverie. Il se tourna vers son auditeur stupéfait avec un visage aussi gracieux que d'ordinaire : — J'étais en train de repasser en mémoire, dit-il, quelques traits bien pleins d'enseignement, mais bien terribles et bien sanglants de l'histoire d'Italie. — Revenons au fait : vous voyez que Clarence ne saurait régner; et vraiment, ajouta le prince avec un léger soupir, autant, ou mieux vaudrait que moi-même (car, sans vanité, je suis fait d'un métal plus royal), que moi-même j'aspirasse à la couronne de mon frère.

Il s'interrompit pour lancer un coup-d'œil rapide et scrutateur sur le Marquis; mais soit qu'il n'eût pas cherché à sonder Montagu, soit que ce regard eût suffi pour lui révéler qu'il serait dangereux de s'expliquer plus clairement, il reprit en changeant de ton : Assez sur ce point; Warwick découvrira la folie d'un tel projet, et s'il débarque, il faudra que ses trompettes sonnent une fanfare plus entraînanté. Jean de Montagu, ne pensez-vous pas qu'il y ait bien plus de chances de voir votre frère s'unir à Marguerite d'Anjou et aux Lancastriens? Voilà le vrai danger pour Edouard, le seul qu'il ait à craindre.

— Et si cela arrivait? dit Montagu, épiaut la physionomie du jeune prince. Richard tressaillit et se mordit la lèvre. — Faites bien attention à mes paroles, reprit le Marquis : j'aime à croire, je le répète, qu'Edouard peut encore appaiser le Comte; mais au cas contraire, et en admettant que Warwick, plutôt que d'avoir à supporter le poids de son déshonneur et de sa haine, se liât aux Lancastriens, et que vous-même vous fissiez cause commune avec lui, comme fiancé d'Anne...., qu'importerait le nom du mannequin assis sur le trône? — Vous et nous, nous serions les seuls rois de fait. — Si au contraire, ajouta artificieusement le Marquis dans le but d'exciter la jalousie du duc, si au contraire vous lui refusez votre concours... Henri a un fils.... qu'on dit aimable et beau... un fils qui connaît à fond nos lois anglaises et qui, à ce que m'assure le seigneur d'Oxford (que je soupçonne d'être quelque peu dans la confiance des Lancastriens), serait heureux d'oublier les vieilles dissensions, et d'appeler Warwick son père, en faisant de ma nièce la dame et princesse de Galles.

En dépit de toute sa dissimulation, Richard ne put cacher les émotions de crainte, de jalousie, de consternation qu'avaient excitées ces paroles.

— Seigneur d'Oxford, s'écria-t-il en frappant

du pied, ah ! Jean de Vère, infâme traître, vénimeux reptile, est-ce là ce que tu trames dans l'ombre ? mais nous pouvons encore nous saisir de ta personne et nous aurons ta tête.

Alarmé par cet éclat, et se rappelant tout-à-coup qu'il s'était mis à la merci de l'enfant qu'il avait pensé éblouir, Montagu balbutia : Mais, mon seigneur, notre conversation est toute confidentielle, — c'est vous qui m'avez prié de vous parler sans détours, et j'ai reçu votre parole de prince et de parent, que rien de ce qui échapperait à ma franchise, ne transpirerait au delà de nous deux. — Prenez, ajouta le Marquis avec une orgueilleuse dignité, — prenez ma tête plutôt que celle du seigneur d'Oxford ; car c'est mériter la mort que de révéler à quelqu'un qui puisse les trahir, les secrets de la confiance et de l'intimité.

— Pardonnez-moi mon cousin, dit Richard d'une voix caressante, je me suis laissé emporter trop loin par mon amour pour Anne. Les paroles du seigneur d'Oxford ont exaspéré en moi le rival, et... mais il suffit, — et maintenant, ajouta le prince, je veux être aussi franc que vous : je ressens l'insulte faite à madame Anne comme si elle se fût adressée à moi-même ; elle laissera dans mon esprit une empreinte profonde, brûlante, éternelle ; et il se pourrait même

qu'elle me poussât à quelque sombre rétribution contre Edouard et sa race. — Mais non, j'ai entendu ses protestations solennelles de repentir... Sa criminelle passion s'est éteinte et il soupire, lui, le joyeux Edouard, après des amours plus faciles. — Je ne puis me joindre à Clarence, encore moins aux Lancastriens ; ma naissance fait de moi le soutien du trône d'York, je dois le défendre comme un héritage réservé peut-être, qui sait ? aux miens ou même à moi. — Et faites-y bien attention, Montagu, si Warwick tente une guerre de fratricide, il est perdu ; si d'un autre côté il se jette dans les bras de Marguerite, de Marguerite dont les mains sont souillées du sang de son père, le triomphe d'un moment se terminera par l'humiliation de toute une vie. Reste un troisième parti à prendre, et ce parti, vous l'avez noblement et sagement indiqué : — comme moi, qu'il renonce à la vengeance ; et, sans exiger une confession et un *mea culpa*, auxquels nul Roi, ( et moins que tout autre le Roi Édouard Plantagenet ), ne peut s'abaisser, qu'il se contente des avances qu'il est séant à son suzerain de lui faire. Ses titres et ses châteaux lui seront restitués ; en échange des domaines que vous avez perdus, vous en recevrez d'autres d'une égale valeur ; et pour toute récompense, en cas de succès dans mes négociations, je ne

réclame et n'ambitionne que la main de votre nièce. Réfléchissez bien à cela, et, dans l'intérêt du royaume, bornez-là vos prétentions, mon seigneur et cousin.

Sur ce le prince serra la main du Marquis et s'éloigna lentement du côté du pavillon royal.

— Honte à mon expérience et à mon âge mûr, murmura Montagu courroucé contre lui-même et profondément mortifié. Comme cet artificieux Pygmée m'a amené pas à pas et phrase par phrase à lui révéler toutes nos craintes et toutes nos espérances, à lui qui les entendait avec l'oreille d'un ennemi. Anne épouser un homme qui, même au printemps de l'ardente jeunesse, sait ainsi ruser et duper ! Warwick revenir, sur la foi de belles paroles, se livrer à la merci d'un homme à qui l'Italie a enseigné (enfant ton astuce t'a fait défaut), qu'on ne tue pas les grands mais qu'ils disparaissent ! Non, cet échec m'ouvre les mêmes me sert de leçon et yeux. Mais tu as raison, le règne de Clarence est impossible et celui de Lancastre est fatal et maudit du destin. Après tout, mon fils, par son alliance avec madame Elisabeth, est plus près du trône qu'aucun autre sujet. Plût au ciel que le Roi voulût encore... mais honte à moi... ce n'est pas ici le moment de rêver à mon propre agrandissement; courons plutôt aver-

tir Oxford, que mon imprudence à mis en danger; et disons-lui de se défier de celui dont l'œil épie maintenant sa vie.

A cette pensée qui prouvait que Montagu, tout voué qu'il était aux pompes du monde, n'oubliait pas un des premiers devoirs du chevalier et du gentilhomme, le Marquis remonta à la hâte l'allée solitaire, du côté opposé à celui qu'avait pris Gloucester, et bientôt il se trouva dans la grande cour, où une brillante société de dames et de seigneurs montait à cheval pour aller faire une promenade dans le parc voisin. Les saluts froids et hautains de ces favoris du moment, leur accueil entaché de dédain pour le courtisan dépouillé de la récompense de ses longs et éclatants services, blessèrent au vif le Nevile qui n'avait pas oublié les hommages respectueux qu'on lui payait autrefois.

— Où courez-vous ainsi, mon confrère le Marquis, dit le jeune seigneur de Dorset (l'enfant du premier lit d'Elisabeth), tandis que Montagu appelait son unique écuyer qui tenait son cheval par la bride; — sans doute quelque expédition secrète, — car je me rappelle un temps où le seigneur de Montagu ne quittait jamais le palais de son Roi sans avoir au moins une trentaine d'écuyers à sa suite.

— Puisque mon seigneur de Dorset se pique

de bonne mémoire, répondit Montagu d'un ton méprisant, il doit se souvenir aussi de l'époque où, quand un Nevile avait hâte de monter à cheval, il ordonnait au premier Woodville venu de lui tenir l'étrier.

Et abaissant sur le Marquis, *son confrère*, un regard dont la majesté altière imposa silence au dépit de celui-ci, le descendant de Jean de Gaunt passa au milieu des courtisans et s'éloigna lentement du palais. Dès qu'il se fut mis hors de vue, il fit prendre le galop à son cheval, et il ne s'arrêta plus qu'il n'eût atteint Londres et gagné la demeure du comte d'Oxford, le plus puissant des seigneurs lancastriens non exilés, et qui jusque là avait usé de temporisation avec la maison régnante.

Deux jours plus tard, Edouard apprit que le seigneur d'Oxford et Jasper de Pembroke (l'oncle de l'enfant qui fut plus tard Henry VII), avaient quitté l'Angleterre. Le Roi était enfermé avec Gloucester dans son cabinet, quand lui parvint cette nouvelle. La conférence semblait avoir été grave et chaude, car Édouard avait le visage enflammé, et la physionomie de Gloucester était sombre et contractée.

— Que le ciel en soit loué, s'écria le Roi en tendant à Richard la lettre qui lui annonçait la fuite des seigneurs mal intentionnés. Nous avons



maintenant deux ennemis de moins dans notre royaume, et bon nombre de baronies de plus à confisquer au profit de nos besoins royaux. Ah ! ah ! ces Lancastriens ne servent qu'à nous enrichir. — Encore cet air réfrogné, Richard ; souris donc enfant.

— Foi de mon ame, Edouard, dit le duc avec une énergie amère, qui contrastait étrangement avec ses habitudes de déférence caressante envers le Roi, — la gaité de Votre Altesse est bien hors de propos ; — vous repoussez tous les moyens d'affermir votre trône, et vous vous réjouissez de tous les événements qui en compromettent la sûreté. — Je vous ai supplié de ne pas perdre un moment pour apaiser le puissant seigneur que vous avouez vous-même avoir offensé, et vous m'avez répondu que vous aimeriez mieux perdre votre couronne que de regagner l'appui du bras qui vous l'avait donnée.

— C'est là une erreur, Richard, cette couronne me revenait par droit de naissance, et c'est mon épée qui l'a conquise ; mais quand même vous auriez dit vrai, il n'est pas dans la nature d'un Roi de tolérer la présence d'un pouvoir plus formidable que le sien, de se soumettre à une voix qui donne des ordres plutôt que des conseils ; et le plus grand bonheur qui me soit jamais arrivé, est l'exil de ce même Comte. —

Comment, après ce qui s'est passé, pourrais-je jamais revoir sa face sans humiliation? et lui, comment pourrait-il revoir la mienne sans ressentiment?

— C'est là ce que vous m'avez déjà dit, il n'y a qu'un instant, et je vous ai répondu que, si Votre Altesse reculait devant un homme envers lequel elle avait des torts à se reprocher, elle devait au moins faire en sorte de ne pas laisser revenir en ennemi irrésistible, celui qu'elle ne voulait pas voir rentrer en ami. Si vous vous refusez à la conciliation, hâtez-vous de tout mettre en jeu pour détacher Clarence de Warwick, hâtez-vous de prévenir la ligue de la popularité du Comte et des droits d'Henry. Ayez l'œil sur tous les seigneurs Lancastriens, et veillez à ce qu'aucun d'eux ne quitte le royaume, où ils sont captifs, pour se jeter dans un camp où ils s'élèveront à l'importance de chefs. — Mais non, au moment même où je vous recommande d'épier strictement les mouvements du seigneur d'Oxford, et d'envoyer vos plus rapides cavaliers s'emparer de la personne de Jasper de Pembroke, la nouvelle qu'Oxford et Pembroke sont allés grossir l'armée de vos ennemis vous fait rire de plaisir.

— J'aime mieux des ennemis hors de mon royaume que dedans, répondit séchement Edouard.

— Mon suzerain, je n'en dis pas davantage, répliqua Richard en se levant, je voulais prévenir un danger, il ne me reste qu'à le partager.

Le Roi fut touché. — Demeure, Richard, reprit-il ; et regardant fixement son frère dans les yeux, il continua avec un demi sourire et des joues hautes en couleurs : — bien que nous te sachions loyal et dévoué à notre personne, nous savons aussi que tu as un intérêt tout individuel à nous voir suivre tes conseils ; tu voudrais, de toute manière, obtenir du Comte, par la douceur ou par la contrainte, la main de sa fille. Admettons que Warwick et Clarence renversent le roi Édouard de son trône ; ils peuvent encore t'amener une fiancée pour te consoler de la ruine d'un frère.

— Vous n'avez pas le droit de me railler ou de me soupçonner, mon suzerain, répliqua Richard avec une lèvre frémissante. — Vous m'avez compris dans cet affront contre Warwick, et si cet affront eût été consommé...

— Peut-être t'aurait-il poussé à épouser la querelle de Warwick ?

— Sans détour, oui, s'écria Richard d'une voix presque menaçante et en jouant avec son poignard. — Mais, ajouta-t-il, prompt à changer de ton, je vous connais et je vous comprends mieux que le Comte ne l'a fait et n'a pu le faire.

Je sais que vous cédez sans réfléchir à vos impulsions, à la fougue de vos passions, à l'habitude qu'ont les Rois de ne se souvenir que de leurs amours ou de leurs colères du moment. Vous m'avez confessé vous-même votre faute, et les larmes aux yeux. Vous m'avez pardonné l'explosion de mon emportement d'enfant ; moi, je vous ai pardonné votre mauvaise pensée ; — vous m'avez dit vous-même qu'un nouveau visage avait succédé à l'empire des yeux bleus d'Anne ; et vous m'avez en outre engagé votre parole royale que, si je pouvais encore obtenir la main d'une cousine que je chéris, vous sanctionneriez mon union avec elle,

— C'est vrai, dit Edouard, mais si ce mariage s'accomplit, tiens ta femme éloignée de la cour ; — allons, ne fronce pas le sourcil, mon ami ; je veux dire simplement que je n'aimerais pas à rougir devant la femme de mon frère.

Richard s'inclina profondément pour cacher l'expression de sa physionomie ; puis il reprit sans plus tenir compte de l'explication :

— Et toutes ces choses bien considérées, Edouard, je jure par saint Paul, le plus grand des saints pour les penseurs, et par saint George, le plus noble patron pour les guerriers de haute lignée ; je jure que ta couronne et ton honneur me sont aussi chers que s'ils étaient les miens.

De quels péchés que Richard de Gloucester puisse se rendre coupable, et avoir jamais à se repentir, nul ne dira jamais de lui qu'il a été indifférent à l'honneur de son pays, ou lent à défendre les droits de ses ancêtres contre la trahison d'un vassal ou l'épée d'un envahisseur étranger (1). C'est pourquoi, je le répète encore, si tu repousses mes honnêtes conseils, si tu laisses Warwick s'unir à Lancastre et à la France, si les vaisseaux de Louis jettent sur nos côtes un ennemi dont ton courage aveugle déprécie la force, ce sera toujours au premier rang dans les batailles, et le plus près de toi dans l'exil, qu'on trouvera Richard Plantagenet.

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la sincérité, et dont l'avenir ne démentit jamais les promesses, produisirent plus d'effet qu'aucune des subtilités dont Gloucester se soit jamais affublé pour duper les hommes ; Édouard en fut si affecté qu'il enlaça son frère dans ses bras ; et après un de ces élans d'émotion si fréquents chez un être dont les sensations n'étaient, il est vrai, ni profondes, ni durables, mais faciles à

(1) Lord Bacon, avec ce tact et cette clairvoyance, même dans la censure la plus sévère, qui n'appartient qu'aux profonds appréciateurs du cœur humain, remarque à propos de Richard, qu'il fut un Roi jaloux de l'honneur de la nation anglaise.

exciter et exaltées dans leurs épanchements, il se déclara prêt à adopter tous les moyens que la diplomatie de Richard croirait convenable de lui suggérer pour le soutien de leurs intérêts communs.

Alors Richard esquissa rapidement les plans de sa politique profonde et dissimulée. Sa pénétration et sa connaissance instinctive du cœur humain lui avaient révélé la fatalité qui devait rapprocher, bon gré mal gré eux, Marguerite d'Anjou et Warwick. Son entretien avec Montagu n'avait plus permis à sa perspicacité de douter de ce danger. Il prévoyait que cette alliance pouvait être consolidée par le mariage d'Anne et du prince Edouard, et son premier souci fut de se servir à la fois de Clarence et de Marguerite elle-même pour empêcher cette union. — Une dame d'honneur de la suite de la duchesse de Clarence avait été arrêtée au moment où elle s'embarquait pour rejoindre sa maîtresse. Richard avait déjà eu plusieurs entretiens avec cette dame dont il connaissait l'ambition, la duplicité et le génie intrigant. L'ayant achetée par les fausses promesses les plus éblouissantes, il demanda qu'on la renvoyât à Isabelle, chargée de messages secrets dans lesquels on représenterait au Duc et à la Duchesse que Warwick et Marguerite ne pourraient manquer

d'oublier leurs vieilles rancunes, dans l'intérêt de leur inimitié commune ; et que si Clarence prenait parti contre le roi Edouard, la révolte, loin de le placer sur le trône, ne profiterait qu'aux Lancastriens en le réduisant lui-même et les siens à une subordination humiliante sous un pouvoir auquel ils resteraient étrangers (1). Richard présentait tout l'effet que de tels avertissements devaient produire sur le vaniteux Clarence et l'ambitieuse Isabelle qu'il avait étudiée à fond depuis son enfance. — Après ce projet, Gloucester en développa un autre qui frappa le Roi de stupéfaction. Il insista pour qu'on dépêchât en même temps à Marguerite un agent de confiance, avec mission de lui offrir pour le prince Edouard la main de la jeune Elisabeth, qui avait été promise au fils de Montagu (2) ; de telle sorte qu'à la mort du Roi, qui n'avait pas encore d'enfant mâle, le fils de Marguerite serait monté paisiblement sur le trône par droit de mariage aussi bien que par droit de naissance. — Ai-je besoin de dire que ce n'est pas là une proposition sérieuse, remarqua Richard en interrompant le monarque étonné ? — je prétends seulement amuser l'Angevaine et fermer ses oreilles à

(1) Lettres originales tirées des manuscrits de Harley, édités par sir H. Ellis, 2<sup>m</sup>, serie.

(2) Com. 3. ch. 5. Hall. Hollinshed.

toute avance de Warwick. — Si elle est notre dupe, nous gagnons du temps, et ce temps réveillera inévitablement une hostilité irréconciliable entre elle et le Comte. Le caractère emporté de ce dernier et sa soif de vengeance ne tolèreront aucun retard ; il débarquera seul, privé du concours de Marguerite et de ses partisans, et sans aucun plan fixé qui puisse donner à la force armée l'appui de l'opinion.

— Vous avez raison, Richard, dit Edouard dont la fausseté rusée appréciait la politique plus intelligente, qu'elle eût été incapable de concevoir. — Agissez en tout point comme vous l'entendez.

— Et en attendant, continua Richard, épiez attentivement, mais gardez-vous d'irriter Montagu et l'Archevêque ! Il serait aussi dangereux de laisser percer de la défiance avant d'avoir des preuves certaines, qu'il serait sot de croire à leur sincérité. — Je vais de ce pas remplir ma tâche.



## VII.

### Warwick et sa famille dans l'exil.

Nous avons à faire accomplir à nos lecteurs un trajet plus long, quoique moins classique, que celui de Thèbes à Athènes ; et nous les transportons sur une aile rapide de Shene à Amboise. Les deux émissaires de Gloucester sont déjà arrivés à leur destination. — La dame est auprès d'Isabelle, l'envoyé auprès de Marguerite.

Dans un des appartements du palais assignés au comte, Anne de Warwick était assise au fond de l'embrasure d'une vaste fenêtre gothique. Le petit chassis de la croisée était ouvert et laissait voir un vaste et beau jardin, coupé de bosquets touffus et d'allées régulières sur lesquels le ciel serein d'une soirée d'été jetait alternati-

vement sa lumière et ses ombres. — Le doux visage de la jeune fille était tourné vers cette gracieuse nature ; et ses yeux immobiles , son cou penché, ses bras tombant sur ses genoux, et ses doigts entrelacés donnaient à l'ensemble de sa personne une expression de rêverie et de repos.

Dans la même pièce étaient deux autres femmes dont l'une marchait de long en large, à pas lents mais inégaux, le front légèrement contracté, les lèvres parfois agitées comme si elle se fût parlé à elle-même. Son attitude et sa physionomie trahissaient aussi la rêverie, mais non le repos.

La troisième dame, la mère des deux autres, était assise au milieu de la chambre, en face d'une petite table sur laquelle reposait un de ces manuscrits religieux, recueils des enseignements et des merveilles de la piété claustrale, qui formaient une si grande partie de la littérature des siècles monastiques. — Mais ses yeux ne s'arrêtaient pas sur les caractères gothiques et les riches enluminures du saint livre ; pleins d'une tendresse et d'une sollicitude, toutes maternelles, ils se reportaient tantôt sur Anne, tantôt sur Isabelle. Tout-à-coup la douce Comtesse dit avec une de ces suaves inflexions de voix, si rarement entendues et qui font aimer, même à

un étranger, la personne dont les lèvres possèdent un tel charme :

— Viens ici, mon enfant, mon Isabelle ; donne-moi ta main, avoue-moi tout bas ce qui t'a froissée.

— Ma mère, répondit la Duchesse, il serait mal à moi d'avoir des secrets pour vous ; et pourtant, il me semble que ce serait plus mal encore de vous dire quelque chose qui pût provoquer votre colère.

— De la colère, Isabelle, en ressent-on jamais contre ceux qu'on aime ?

— Pardonnez, ma bonne mère, dit Isabelle en s'approchant, avec un front plus serein, pour déposer un baiser sur la joue de sa mère.

La Comtesse l'attira amicalement sur un siège placé à ses côtés.

— Et maintenant raconte-moi tout... à moins que ce ne soit ton Clarence qui ait affligé ton cœur par quelque péché d'amant ; car, même une mère ne doit jamais questionner une épouse dévouée sur les secrets du foyer.

Isabelle jeta sur Anne un regard significatif.

— Vois, plutôt — dit la comtesse en souriant, quoiqu'avec tristesse — elle aussi a des secrets qu'elle ne veut pas me confier, mais ses pensées ne semblent pas de nature à m'alarmer, comme les tiennes. Car au moment même où je t'ai

adressé la parole, ton front se contractait tandis que sa lèvre, à elle, souriait. Elle ne nous entend pas ; tu peux parler.

— Est-il donc vrai, ma mère, que Marguerite d'Anjou se rende à Amboise ? et se peut-il que le roi Louis réussisse à décider mon seigneur et père à se trouver, ailleurs que sur un champ de bataille, en présence de l'ennemi mortel de notre maison ?

— Demande-le toi-même au Comte, Isabelle ; le seigneur de Warwick n'a rien de caché pour ses enfants ; quoi qu'il fasse, le parti qu'il prend est toujours le plus sage, le meilleur, le plus digne d'un chevalier ; — puissent au moins ses enfants en être toujours convaincues !

Isabelle changea de couleur et son œil brilla d'un éclat inaccoutumé. Mais avant qu'elle eût eu le temps de répondre, la tapisserie se souleva et le seigneur de Warwick entra dans l'appartement. — Les traits et les manières du héros ne respiraient plus cette gaieté affectueuse et cordiale qu'il avait toujours montrée, par le passé, à travers les mille accidents de son orageuse carrière, alors qu'il quittait le pouvoir et le danger, les conseils ou les camps, pour le paradis terrestre de l'homme, l'intimité d'un chaste intérieur.

Sombre et absorbé, il révélait jusque dans le

désordre de son costume (que jusque là, suivant les idées des Anglo-Normands, il n'eût cru pouvoir négliger sans manquer à sa propre dignité) cette métamorphose complète de l'ame, cette terrible révolution morale, qu'accomplit chez les natures puissantes la tyrannie d'une grande préoccupation ou d'une grande passion. A peine parut-il faire attention à la Comtesse qui s'était vivement levée, mais qui s'arrêta tout court, retenue par la timidité respectueuse de l'amour, à la vue de la physionomie sévère de son époux. Se jetant brusquement sur un siège, Warwick passa sa main sur ses yeux et poussa un pénible soupir.

La timidité de l'épouse se dissipa soudain à ce soupir, et elle ne se souvint plus que de ses privilèges de consolatrice. Elle s'approcha du Comte, et s'agenouillant sur les joncs verts qui tapisaient le plancher, elle prit sa main qu'elle baisa, mais sans mot dire.

Les regards de Warwick tombèrent sur ce gracieux visage qui se relevait vers lui pour le regarder à travers des larmes ; et aussitôt son front se dérida, il retira sa main d'entre les mains de sa femme, la lui posa sur la tête et murmura :

— Que Dieu et la Sainte Vierge te bénissent, ma douce compagne.

Puis, ayant promené ses yeux autour de lui,

il aperçut Isabelle qui l'examinait fixement ; se levant aussitôt, il s'avança vers elle , lui passa un bras autour de la taille et la pressa sur son sein.

— Ma fille, dit-il, nuit et jour, je me suis occupé et préoccupé de toi et des tiens, mais en vain, — je ne puis récompenser ton mari comme je le voudrais, je ne puis te donner à toi une couronne comme je l'avais espéré.

— Quel titre est aussi cher à Isabelle, dit la Comtesse, que celui de fille du seigneur de Warwick.

Isabelle demeura froide et silencieuse, et ne répondit pas aux embrassements de son père. Heureusement Warwick était trop absorbé par ses propres sensations pour remarquer celles de sa fille.

— Jusqu'à ce matin, reprit-il en se promenant de long en large, j'avais toujours compté que mon nom et mes services, les manières populaires de Clarence et son titre de Plantagenet suffiraient pour attirer le peuple anglais autour de notre étendard ; j'avais toujours compté que le déloyal Edouard serait forcé, à notre débarquement, de s'enfuir du royaume, et que, sans changement de dynastie, Clarence, comme premier héritier mâle, monterait sur le trône. Je prévoyais tous les obstacles, toutes les difficultés, —

avant de quitter l'Angleterre, j'en étais déjà instruit..... Mais malgré tout j'espérais. Le seigneur d'Oxford est arrivé, il vient à l'instant de me quitter. Nous avons étudié la route qui s'ouvre devant nous, pesé la valeur de chaque nom, pour ou contre nous ; et hélas, je me vois forcé d'avouer que toute tentative pour donner au frère cadet la couronne de l'aîné, n'aboutirait qu'à une boucherie inutile et à une défaite décisive.

— Pourquoi cette opinion, Monseigneur ? demanda Isabelle grandement excitée. — Vous avez sous vos ordres soixante mille hommes ; c'est là une armée telle qu'Edouard et tous ses seigneurs d'hier n'en mettront jamais sur pieds.

— Mon enfant, répondit le Comte avec cette profonde connaissance de ses compatriotes, qu'il devait plutôt à son cœur d'Anglais qu'aux raisonnements de son intelligence : des armées peuvent remporter une victoire, mais elles ne fondent pas un trône, à moins qu'elles n'imposent l'esclavage.—Et ce n'est pas à moi ni à Clarence qu'il appartient de violenter comme des conquérants nos concitoyens ; notre rôle c'est de régénérer un état libre qu'a corrompu le gouvernement d'un homme sans foi.

— Mais alors que vous proposez-vous donc, mon père ? s'écria Isabelle. — Serait-il possible que vous songeassiez à vous joindre à ces Lan-

castriens abhorrés, à cette féroce Angevine qui a décapité mon aïeul Salisbury ? — Oh je me rappelle bien vos propres paroles : que Dieu et saint Georges m'oublient si j'oublie jamais ses cheveux blancs ruisselant de sang !

Isabelle fut interrompue par un faible cri sorti des lèvres de sa sœur, qui, cachée aux regards de son père par l'embrasement de la fenêtre, s'était levée quelques instants auparavant et écoutait avec une anxiété haletante l'entretien de Warwick et de la Duchesse.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, s'écria Anne avec exaltation, Marguerite désavoue cet acte de barbarie.

— Tu as raison, Anne, dit Warwick, mais je ne vois pas comment tu as pu découvrir la fausseté d'un bruit qui s'est tellement accrédité, que moi-même, dernièrement encore, je n'avais pas l'ombre d'un doute sur son authenticité. Le roi Louis m'affirme solennellement que cette infâme cruauté a été commise par le boucher Clifford à l'insu de Marguerite ; et qu'en l'apprenant la Reine en a été aussi affligée que courroucée.

— Et vous qui accusez Edouard de fausseté, vous pouvez croire à la sincérité de Louis ?

— Cessez Isabelle, cessez ce langage, dit la Comtesse ; ma fille peut-elle parler ainsi à mon seigneur et maître. — Pardonnez-lui, mon bien-aimé Richard.



— Cette impétuosité ne messied pas à la femme de Clarence, répondit Warwick ; et je puis comprendre et excuser, chez ma fière Isabelle, un ressentiment dont sa raison doit finir par triompher. Crois-moi, Isabelle, ce n'est pas sans des luttes terribles et sans de douloureux déchirements, que je puis me résigner à conclure paix et alliance avec mon ancien ennemi ; mais deux devoirs me font entendre leurs voix que je ne puis méconnaître : mon honneur de Baron et d'homme exige une réparation, et l'intérêt ainsi que la gloire de ma patrie demandent un souverain qui ne dégrade pas le guerrier, qui n'outrage la vierge, qui ne corrompt pas le peuple par son libertinage, et qui n'épuise pas le pays par des impôts ruineux. Cet honneur sera vengé et justice sera faite à cette nation, quoi qu'il en doive coûter à mes haines et à mon orgueil.

Les paroles et l'accent du Comte imposèrent pour un moment, à Isabelle elle-même ; mais après un court silence elle dit d'un ton chagrin : — Et c'est donc pour en arriver là que Clarence a embrassé votre querelle et partagé votre exil : pour arriver à élever l'éternelle barrière de la dynastie de Lancastre entre lui et le trône d'Angleterre !

— Je me plais à croire, répondit avec calme le Comte, que Clarence jugera, avec plus de cha-

rité que toi, notre fâcheuse position.— S'il n'obtient pas tout ce que je désirerais, il obtiendra du moins beaucoup, en cas de succès. Combien de fois, Isabelle, ton mari ne m'a-t-il pas excité contre Edouard, quand moi je cherchais à l'adoucir et à le retenir. Mort Dieu ! que de fois l'ai-je entendu se plaindre des dédains et des insultes d'Elisabeth et de ses mignons, des affronts du Roi et de sa parcimonie envers un prince de son sang; en un mot d'une existence humiliée et empoisonnée par toutes les indignités et les tortures que le pouvoir insolent peut déverser sur l'orgueil d'un vassal. — Si Clarence ne gagne pas le trône, il aura gagné au moins tes droits aux Baronnie de Beauchamps, l'important duché et l'immense héritage d'York, plus, la vice-royauté d'Irlande. Jamais prince du sang n'a eu autant d'honneurs et de domaines qu'il en est réservé à ton époux. Du reste, je ne l'ai pas attiré dans ma querelle ; c'est plutôt lui qui, depuis longtemps, cherchait à me faire embrasser la sienne. — Du reste, comme fille et comme sœur, Isabelle, ce n'est pas à toi qu'il siérait de reprocher à mon gendre de ressentir, ainsi que tout noble cœur doit le ressentir, l'outrage fait à la famille de sa femme, sans mêler à son indignation aucun calcul intéressé. Mais, si je m'exagèresa chevalerie et son amour pour moi et

les miens, si ma résolution mécontente son ambition et ses espérances, mort Dieu ! je ne le retiens pas prisonnier. Edouard accueillera avec joie ses ouvertures de paix ; qu'il s'arrange avec son frère et qu'il aille le rejoindre.

— Je lui rapporterai vos paroles, Monseigneur, dit Isabelle avec une sécheresse glaciale ; et, inclinant cérémonieusement sa tête hautaine, elle se dirigea vers la porte. Anne s'élança vers elle et la retint par la main.

— Oh Isabelle, murmura-t-elle, pouvez-vous ainsi quitter mon père, dans un tel moment, quand il est si triste et si abattu. — Et la tendre jeune fille fondit en larmes.

— Anne, répondit amèrement Isabelle, votre cœur est Lancastrien ; et ce qui afflige peut-être mon père, n'est pour vous qu'une cause de joie.

Anne recula pâle et tremblante, et sa sœur sortit de l'appartement. Quoique le Comte n'eût pas entendu les paroles échangées à voix basse entre ses filles, il avait observé attentivement leurs physionomies et ses lèvres frémirent d'émotion quand la porte se referma sur Isabelle.

— Viens ici, ma bonne Anne, dit-il tendrement ; toi, qui as les traits de ta mère, tu n'as jamais eu une seule pensée désobligeante pour ton père.

Anne se jeta dans ses bras et il continua :

— Mais dis-moi, mon enfant, comment as-tu appris que Marguerite désavouait un crime, qui, s'il eut été commis par ses ordres, rendrait mon alliance avec elle impie et sacrilège envers les morts ?

Anne rougit, et cacha encore plus avant sa tête dans le sein de son père. Sa mère contempla son trouble d'un œil plein d'anxiété.

L'aile du palais, dans laquelle se trouvaient les appartements du comte, n'était occupée que par lui et sa maison ; à son extrémité gauche elle se rattachait à un corps de bâtiment renfermant les salles d'apparat, fort rarement utilisées par l'économie austère du Roi ; et, comme nous l'avons déjà dit, elle avait vue sur un jardin le plus souvent solitaire. — Tandis qu'Anne cherchait en vain une réponse à la demande de son père, tout-à-coup les accords d'un Luth provençal résonnèrent dans ce jardin, et une voix mélodieuse, vibrante d'émotion, et savamment modulée, entonna cette romance.

LE LAI DE L'HÉRITIER DE LANCASTRE.

Pour tout patrimoine, il a le nom d'un père,  
L'épée héroïque d'un aïeul ;  
Combien le mendiant semble heureux  
A côté du seigneur sans foyer, sans amis !

Pourtant une douce espérance, trop douce pour être révélée,  
A consolé le jeune exilé,

Le ciel est la patrie des anges,  
Les chastes tendresses ont pour patrie le cœur d'Anne.

A ce nom, la voix du chanteur trembla, et cessa de se faire entendre. Le comte qui avait d'abord à peine prêté l'oreille à ce qu'il regardait comme l'hommage inopportun de quelque ménestrel de la cour, tressaillit de surprise et prit un air de fierté froissée, tandis qu'Anne, enlaçant plus étroitement son cou, éclatait en sanglots convulsifs. Les regards de la contesse rencontrèrent ceux de son époux; mais elle appuya un doigt sur ses lèvres pour le prier d'écouter en silence. — Le chanteur reprit son lai interrompu :

Rappelle-toi le seul jour lumineux  
Du printemps nuageux de l'enfance,  
Quand lui et toi, si jeunes tous les deux  
Vous erriez la main dans la main ;  
Quand autour de ton jeune compagnon  
S'agenouillaient les princes de l'île,  
Et que l'église et le peuple priaient leur Dieu  
De sourire à l'héritier de l'Angleterre.

Le comte poussa une exclamation à demi étouffée, mais le ménestrel ne l'entendit pas et continua :

Il me semble que le soleil n'a jamais souri  
A l'exilé,  
Comme en ce beau jour où l'enfant

Épancha toute son ame dans celle d'Anne.

Non, tant que, pour patrimoine, il n'aura qu'un nom,  
L'épée héroïque d'un aïeul,  
Il n'osera pas offrir à la noble jeune fille  
Le cœur d'un banni.

Mais quand, au bruit des clairons et des tambours,  
Il aura revendiqué et reconquis ses droits;  
Quand son arche aura traversé le déluge,  
Et se sera reposée sur un trône;

Alors daigneras-tu, exaucer l'espérance  
Qui consolait l'exilé,  
Aux jours où il ne soupirait après la couronne de son père,  
Que pour la déposer sur le front d'Anne ?

Le chant cessa, et, dans l'appartement, le silence continua à régner, interrompu seulement par les pleurs de la pauvre Anne. Le comte chercha doucement à se dégager de l'étreinte de ses bras; elle se méprit sur son intention et, tombant à genoux, elle s'écria, les deux mains appuyées sur ses yeux.

— Pardon, pardon.... pardon pour lui si non pour moi !

— Et qu'ai-je à pardonner ? que m'as-tu caché ? il m'est impossible de croire que tu aies consenti à voir, en secret, un...

— En secret, jamais, jamais mon père. Voici la troisième fois seulement que j'entends sa voix depuis notre arrivée à Amboise, excepté pourtant, excepté....

— Parle.

— Excepté le jour où le roi Louis me le présenta, pendant le bal, sous le nom du comte de F... et où il me demanda si je pardonnais à sa mère le crime du seigneur de Clifford.

— Alors c'est donc bien comme le disait la ballade, c'est donc bien Edouard de Lancastre qui aime la fille du seigneur de Warwick.

L'accent avec lequel ces paroles avaient été prononcées, enhardit Anne à se découvrir le visage, et elle leva les yeux sur son père avec un frémissement de joie timide. La colère ne plissait pas en effet le front du Comte, l'indignation ne relevait pas les coins de ses lèvres. En ce moment il avait cessé de se révolter contre la fatalité qui le poussait vers son ennemi héréditaire. Bien qu'Oxford eût laissé entrevoir à Montagu que les plus intelligents et les plus modérés des Lancastriens nourrissaient le désir de voir le fils de Marguerite s'allier à la dame Anne, bien que Louis eût déjà même fait allusion devant Warwick, aux avantages d'une telle union, celui-ci avait jusques là, entretenu la conviction, bien naturelle, que le prince partageait la haine de sa mère, et qu'une semblable alliance, bien que d'habile politique, était tout à fait impossible; mais maintenant un éclatant triomphe s'offrait à sa vengeance et à son orgueil :

Edouard d'York osait poursuivre Anne d'un amour insultant, Edouard de Lancastre n'osait pas même prétendre à sa main avant d'avoir conquis une couronne. Placer sur le trône sa fille outragée par l'ingrat monarque, faire de celle qu'il avait voulu déshonorer, non seulement l'instrument de sa chute, mais encore l'héritière de sa pourpre; associer dans une lutte glorieuse la vengeance de l'homme et l'orgueil du père ! telles étaient les pensées qui étincelaient dans ses yeux et enflammaient d'une joie farouche ses joues déjà creusées par les tourments et les soucis. Il souleva sa fille dans ses bras, et la remit entre ceux de sa mère, mais il continua à garder le silence.

— C'était donc là ton secret, Anne, murmura la Comtesse ! je l'avais à demi deviné la nuit dernière, quand je priais à côté de ta couche, car tes lèvres te trahissaient pendant ton sommeil.

— Ma bonne mère, vous me pardonnez donc ; mais mon père ! il ne m'adresse pas une parole ; un mot, de grace, mon père ! Son amour lui-même ne pourrait me consoler d'avoir excité votre colère.

Le comte qui était resté enraciné au sol, les yeux fixes, et le bras étendu devant lui comme s'il eût pénétré l'avenir, et parcouru du regard



ses royaumes aériens, se tourna vivement vers sa fille :

— Je vais trouver l'héritier de Lancastre : s'il est brave et sincère, digne de l'Angleterre et de toi, nous changerons le refrain larmoyant de ce misérable luth en une explosion de fanfares comme en réclament le triomphe d'un conquérant et le mariage d'un prince.

## VIII.

### L'entrevue de l'Héritier de Lancastre et du Faiseur de rois

En effet, le jeune prince, obéissant à un message secret de l'astucieux Roi de France, s'était rendu à la cour d'Amboise sous le nom de comte de F... Il y avait longtemps déjà que l'agent chargé de transmettre à la fille du Comte, à Rouen, le portrait du jeune amant, avait instruit Louis XI de la passion romanesque d'Edouard ; suivant toutes probabilités même, c'était le rusé monarque qui avait suggéré à Oxford la confiance faite par ce dernier au seigneur de Montagu ; et dès que les intérêts de sa politique l'engagèrent à embrasser sérieusement et chaudement la cause de Marguerite, il comprit d'un coup-d'œil tout le parti que sa diplomatie pouvait tirer de cet

amour d'enfant.— Il redoutait, à juste titre, l'humour belliqueuse et les talents militaires d'Edouard IV, et jusques là, cette crainte l'avait dissuadé de prêter ouvertement main-forte aux Lancastriens, bien qu'elle ne l'eût pas empêché de patroniser toutes les intrigues qui pouvaient concentrer l'attention du valeureux Plantagenet sur son propre royaume menacé. Mais maintenant qu'une rupture avait eu lieu entre Edouard et Warwick, maintenant que le Comte n'était plus auprès du Roi pour le détourner de faire valoir ses droits héréditaires sur les plus belles provinces de la France et peut-être sur toute la France, maintenant que, d'un autre côté, la défection de Warwick donnait pour la première fois des chances de succès aux prétentions des Lancastriens sur le trône d'Angleterre, maintenant dis-je, il tourna toute son intelligence et toute son énergie vers la résurrection d'un allié naturel et le renversement d'un dangereux ennemi.— Mais il n'ignorait pas que Marguerite et ses partisans étaient impuissants par eux-mêmes à accomplir une révolution; qu'ils ne pouvaient réussir que sous le manteau de la popularité et de l'influence de Warwick, et il sentit qu'il lui faudrait bien de l'adresse pour dompter le caractère vindicatif et le vieux ressentiment de Marguerite, aussi bien que

pour amener l'orgueil du grand Comte à reconnaître, comme souveraine, la femme qui l'avait flétri du titre de traître.

Longtemps avant l'arrivée d'Oxford, l'habile monarque avait travaillé à familiariser peu à peu le Comte avec la seule ligne de conduite qui lui restât à suivre, s'il ne voulait se résigner à une rancune impuissante et à un long exil. Les répugnances de Marguerite inspiraient beaucoup plus d'inquiétude à Louis, et pour en triompher il se fiait moins à sa propre adresse qu'à l'amour maternel de l'ex-reine.

Le prince Edouard avait passé la plus grande partie de sa jeunesse en Anjou, dans cette cour des ménestrels, et sa nature ardente et enthousiaste s'était profondément imbue de la poésie chevaleresque du Midi. — L'inimitié qui régnait entre sa famille et celle de Warwick, bien que toutes deux revendiquassent l'honneur de descendre de Jean de Gaunt, n'avait peut-être servi (tant il y a d'esprit de contradiction dans le cœur humain), qu'à lui rendre plus cher le souvenir de son amie d'enfance. Aussi s'empressa-t-il joyeusement de se rendre à l'appel du roi, et d'accourir à la cour où il fut présenté à Anne, sous le nom de comte de F.... Son portrait reposait sur le cœur au fond duquel était gravée son image; il eut le bonheur de se voir re-

connu dès le premier coup-d'œil; et c'était la troisième fois déjà qu'à l'ombre des bosquets éclairés par les astres de l'été, il adressait de mélodieux aveux à la dame de ses pensées, suivant le gracieux usage de la Provence. Toutefois ses deux premières sérénades avaient été plus timides : attendant que la nuit fût plus sombre et que les hôtes du palais fussent plongés dans le sommeil, il ne s'était aventuré que sous la fenêtre de la chambre de son amie ; — mais un homme qui savait exploiter au profit de graves intérêts jusqu'aux fantaisies les plus capricieuses du poète, et à l'enthousiasme le plus romanesque de la jeunesse, l'avait enhardi à se montrer moins timide et à révéler, comme nous l'avons vu, le secret de son rang et de son amour.

Louis venait d'apprendre d'Oxford le résultat de son entrevue avec Warwick, et presque en même temps, il avait reçu de Marguerite une lettre dans laquelle celle-ci, après l'avoir instruit de son départ pour Tours, en le priant de la rejoindre au plutôt, lui parlait de certaines nouvelles, arrivées récemment d'Angleterre, qui pouvaient changer tous ses projets et rendre plus impossible que jamais une réconciliation avec Warwick.

Le roi comprit la nécessité de mettre soudain en jeu la passion sur le concours de laquelle il

avait compté; sur-le-champ il se mit en quête du jeune prince qu'il trouva sous un bosquet écarté du jardin, se berçant lui-même du chant qu'il venait de composer.

— Pasque Dieu! dit le Roi en appuyant la main sur l'épaule du jeune homme, pour peu que vous consentiez à répéter ce gentil lai d'amour, quand je vous en prierai, je vous promets qu'avant la fin du mois le seigneur de Warwick vous accordera la main de sa fille, et qu'avant l'expiration de l'année vous siégerez à côté de madame Anne, dans le palais de Westminster.

Nous avons vu comment le Troubadour s'était laissé guider par les conseils du roi.

Le chant avait cessé; le Ménestrel venait de quitter l'ombre des bosquets et s'attardait sur la pelouse, quand sortit à pas lents de la poterne du palais, un homme devant lequel il se devait à lui-même, comme prince ou comme amant, en paix ou en guerre, de ne pas reculer. Les premières étoiles brillaient au ciel; quoique seraine la nuit ne s'éclairait que d'une lueur pâle et voilée. L'un immobile, l'autre avançant toujours, le Prince et le Baron se regardèrent en silence. — Sous son nom de comte de F....., et perdu au milieu des jeunes seigneurs de la cour, l'héritier de l'Angleterre avait à peine été re-

marqué par Warwick, mais maintenant, ce dernier n'avait plus les mêmes yeux pour le considérer; enclin aux faiblesses du guerrier, fort porté à apprécier les hommes d'après leur extérieur, il contemplait avec complaisance ce corps déjà robuste et mâle, quoique dans toute la grace harmonieuse de ses dix-huit ans.

— Un jeune homme de noble prestance! murmura le Comte, la dignité qui impose le respect en temps de paix, et les muscles qui peuvent lutter contre les fatigues et la mort, en temps de guerre.

Il s'approcha et dit froidement : Messire le ménestrel, quand on courtise la gloire ou la beauté, on peut aimer le luth, mais on doit manier l'épée; — c'est là, du moins, il me semble, ce qu'Henri V eût dit à celui qui se glorifie d'avoir hérité de l'épée d'Azincourt.

— O noble Comte, s'écria le Prince, que ces paroles, bien plus gracieuses qu'il n'avait osé l'espérer, avaient vivement touché, en dépit de la contenance grave et hautaine de son interlocuteur : ô noble Comte, puisque vous savez qui je suis, puisque vous connaissez mon secret, et que j'ai révélé, dans cet aveu, une espérance aussi chère pour moi qu'une couronne, et bien plus chère que la vie, puis je espérer que votre sévérité cache un fond d'intérêt pour moi, et que

le petit-fils de Henry V pourra, sous les yeux de Warwick, se montrer digne du sang qui coule dans ses veines ?

— Hélas ! prince, répondit le comte entraîné par l'émotion et la chaleur d'Edouard, il y a malheureusement entre votre royale mère et moi bien des souvenirs invétérés de sang et de haine, tous les actes déplorables et les paroles de colère qu'entraînent les guerres civiles ; et, bien qu'il puisse se faire que nous nous liguions contre un ennemi commun, j'ai bien peur que madame Marguerite ne souffre pas, entre son fils et Richard Nevile, d'amitié plus étroite, de lien plus intime que ceux que réclament les exigences du moment.

— Non, seigneur Comte, laissez-moi espérer que vous la jugez mal. Elle peut être violente et emportée, mais elle ne connaît ni la bassesse ni la fausseté. — En acceptant les services de votre bras, elle oubliera que vous avez été son ennemi ; et si moi, je rentre en Angleterre, comme héritier de mon père, c'est dans la conviction qu'une ère nouvelle doit alors s'ouvrir pour notre patrie. Exempt des inimitiés de l'une et l'autre faction, pour moi Yorkistes et Lancastriens ne seront que des Anglais. Justice pour qui nous a servi, pardon pour qui nous a offensé ! — Et, continua le jeune homme après



une courte pause, — si vous approuvez cette résolution, si vous êtes, noble Comte, comme vos ennemis eux-mêmes le reconnaissent, un homme dont l'influence repose moins sur ses immenses domaines et ses innombrables vassaux que sur son amour bien connu pour l'Angleterre, pour sa gloire et sa tranquillité, c'est à vous d'enterrer à jamais les dissensions d'York et de Lancastre. — Quel Yorkiste, après avoir combattu à Touton ou à Saint-Alban sous la bannière du seigneur de Warwick, tirerait l'épée contre l'époux de la fille du seigneur de Warwick ! quel Lancastrien n'abjurerait pas sa rancune contre les Yorkistes, en voyant le seigneur de Warwick, le parent du duc Richard, devenir le père de l'héritier de Lancastre et le boulevard du trône lancastrien. Oh Warwick ! si ce n'est pas pour moi, si ce n'est pas pour tirer justice de l'ingrat que vous vous repentez d'avoir placé sur le trône de mon père, que ce soit au moins pour l'Angleterre, pour cicatriser enfin ses blessures saignantes, pour faire cesser ses divisions et les dissensions de son peuple, Warwick, écoutez favorablement le petit-fils de Henry V, qui vous supplie de lui accorder la main de votre fille.

Le prince s'oublia et l'amant fléchit le genou ; mais le puissant Sujet s'empressa de le retenir

et porta à ses lèvres la main qu'il venait de saisir.

L'instant d'après, le fils de Henry VI avait enlacé de ses bras les larges épaules du Faiseur de roi ; et tous deux échangeaient un embrassement viril et guerrier.

## **IX.**

### **L'entrevue de Warwick et de la reine Marguerite.**

Louis se hâta de partir pour Tours, où se rendirent aussi René le père de Marguerite, Jean de Calabre son frère, Yolande sa sœur et le comte de Vaudemont. L'entrevue de la Reine et de René fut assez touchante pour appeler des larmes dans les yeux de Louis XI lui-même, mais après ces premiers épanchements, Marguerite laissa voir combien l'affliction avait peu dompté sa fierté et calmé ses passions haineuses. Elle ne voulut écouter aucun des arguments de Louis en faveur d'une réconciliation avec Warwick. — Non, s'écria-t-elle, je ne puis, sans me déshonorer et sans déshonorer mon fils, pardonner à cet odieux Comte... au principal auteur du renversement du roi Henry! A quoi bon nouer

entre nous une paix factice, une paix de grimaces et de parchemin! — Jamais il ne sera pour moi autre chose qu'un être abhorré.

Pendant plusieurs jours elle continua à tenir à tenir un langage où se trahissait la principale cause des passions impolitiques qui lui avaient fait perdre sa couronne. — Montrant à Louis la lettre dans laquelle la main de la dame Elisabeth lui était offerte pour son fils, elle demanda si ce ne serait pas là un parti plus avantageux (1) et si, au cas où elle devrait pardonner, il ne serait pas plus royal à elle de traiter avec Edouard qu'avec un sujet deux fois rebelle.

Et de fait, en dépit des arguments et même des demi-menaces de Louis, dont l'esprit plus pénétrant n'était pas dupe de l'astuce de Gloucester, la Reine fût probablement tombée dans le piège qui lui était tendu, sans une influence

(1) Consultez, pour ce qui regarde ce fait curieux d'histoire secrète, les lettres originales extraites des manuscrits de Harley, par sir H. Ellis, 2<sup>me</sup> série, vol. 1, let. 42.

(2) Si Warwick l'eût demandé, Louis XI eût volontiers abandonné la cause de Marguerite. « Messieurs de Concrèsault et du Plessis, ainsi portaient les instructions qu'ils reçurent, pourront dire à monsieur de Warwick que le Roi l'aidera de tout son pouvoir à recouvrer le royaume d'Angleterre par le moyen de la reine Marguerite ou pour qui il voudra ; car le Roi aimait mieux lui que la reine Marguerite ou son fils. Barante, t. IX, 154, 5<sup>me</sup> édit. Dufey. »

sur laquelle Richard n'avait pas compté. Le prince Edouard arriva d'Amboise quelques jours après le Roi, et ses instances eurent plus d'empire que les profonds raisonnements du rusé monarque. La Reine aimait son fils avec l'exaltation qu'apportent les natures violentes dans une affection unique, où se concentrent toutes leurs tendresses. Jamais elle ne s'était opposée à ses caprices les plus enfantins ; comment lui résister maintenant qu'il parlait avec l'éloquence d'un être qui met son cœur et la vie de sa vie dans ses paroles? — Enfin elle consentit à contre-cœur à une entrevue avec Warwick. Le Comte arriva à Tours, accompagné d'Oxford, et les deux seigneurs furent introduits par le roi Louis en présence de Marguerite.

La pièce préparée pour leur réception était assombrie par d'épais rideaux que la Reine avait fait tirer devant les fenêtres pour que le Comte ne pût lire sur ses traits les ravages du temps ou les émotions de l'orgueil offensé. Pâle et immobile comme une statue, elle serrait convulsivement, des deux mains, les accoudoirs de son trône qui s'élevait sur une estrade, et derrière laquelle se tenait, à demi-penché, son fils. — La nature s'était montrée presque aussi généreuse envers la personne du jeune prince qu'envers celle d'Edouard d'York ; mais leurs beautés

étaient d'un caractère tout différent ('). Maigre comme Henry V, l'héritier de Lancastre n'avait pas ces formes athlétiques qui donnaient une majesté si imposante à son rival; mais son corps admirablement proportionné, un tempérament luxuriant de jeunesse, dont la débauche n'avait pas épuisé la sève, et des muscles que le maniement des armes avait rendus aussi fermes que le fer, promettaient une force presque égale à celle d'Edouard IV. Sur son court mantelet de pourpre, bordé d'hermine, était brodée la devise favorite de son père, le cygne blanc. — Il portait sur sa poitrine la décoration de Saint-Georges; et l'unique plume d'autruche, symbole de son titre de prince de Galles, ombrageait un large front où se voyaient déjà les lignes de la réflexion et des grandes pensées. Ses cheveux châtons frisaient en boules touffues; il avait cet œil brillant et ombragé d'épais sourcils qui donne à la physionomie humaine une expression si énergique et si intelligente; tout en lui, en un mot, semblait attester un esprit plus mûr que ses années, une mâle simplicité de

(') « Suivant quelques chroniqueurs français, le prince de Galles qui était un des princes les plus beaux et les plus accomplis de l'Europe, désirait vivement obtenir la main d'Anne Nevile. » — Miss Strickland, *Vie de Marguerite d'Anjou*.

goûts et de manières, et ce caractère grave et sérieux qui, chez la jeunesse, s'allie d'ordinaire à des désirs purs et élevés, à un cœur honnête et chevaleresque.

Au-dessous de l'estrade se tenaient quelques-uns des gentilshommes dévoués qui avaient bravé l'exil et l'indigence pour la maison de Lancastre, et qui maintenant s'étaient groupés de nouveau autour de leur Reine dans l'espoir de voir luir des jours meilleurs. Ici, vêtus d'habillements vieux et rapés, se voyaient les ducs d'Exeter et de Sommerset, qui, plus d'une fois, avaient envié au mendiant le pain de la charité<sup>(1)</sup>; là était le sire John Fortescue, le patriarche des jurisconsultes anglais, qui avait composé son fameux traité pour le jeune prince Edouard trop amoureux, suivant lui, de la lance, de l'épée, et de la poésie chevaleresque; — d'un autre côté se tenaient Jasper de Pembroke et le sire Henry Rous, et le comte de Devon, et le chevalier de Lytton, dont la famille avait partagé, de père en fils, la fortune bonne ou mauvaise de la Rose de Lancastre<sup>(2)</sup>. En face des simples cos-

(1) Philippe de Commine rapporte qu'il a vu lui-même, dans les Pays-Bas, les ducs d'Exeter et de Sommerset réduits à un aussi misérable état que des mendiants ordinaires.

(2) Le sire Robert de Lytton (dont le grand père avait

tumes des exilés, brillaient les joyaux et les accoutrements de drap d'or des somptueux étrangers, de Ferri comte de Vaudemonte, du frère de Marguerite duc de Calabre, et du colossal Pierre de Brézé <sup>(1)</sup>, qui avait accompagné la Reine à travers tous les désastres de sa dernière campagne, avec tout le dévouement chevaleresque d'une passion secrète.

Quand la porte, en s'ouvrant, laissa voir aux orgueilleux exilés la personne de leur puissant ennemi, ils retinrent à grand peine un murmure de colère, et leurs regards se tournèrent avec

été contrôleur dans la maison de Henry IV, et régisseur des forêts départies à la Reine Jeanne), fut un des plus puissants chevaliers de l'époque, et plus tard, suivant Perkin Warbeck, un des ministres les plus honorés de la confiance d'Henry VII. Il était seigneur 1<sup>o</sup> de Lytton, dans le comté de Derby (où ses ancêtres étaient établis depuis la conquête); 2<sup>o</sup> de Knebworth, dans le comté de Herts (ancien manoir et résidence de Plantagenet de Brotherton, comte de Norfolk et comte-maréchal); 3<sup>o</sup> de Myndelesden et Langley, 4<sup>o</sup> de Standyarn, Dene et Brekesborne dans le comté de Northampton; sous Henry VII il devint conseiller privé, sous-trésorier et gardien de la grande garderobe.

(1) Voir, pour ce qui regarde le dévouement chevaleresque de ce seigneur (Sénéchal de Normandie), pour Marguerite, la vie de cette Reine dans l'ouvrage de miss Strickland;



une douloureuse sympathie vers la figure décolorée de leur Reine.

Le Comte, lui-même, était visiblement ému ; il marchait d'un pas moins ferme qu'à l'ordinaire, la tête moins haute, l'œil moins serein et moins fixe.

Mais à ses côtés, plus simplement vêtu que le plus pauvre des bannis et semblable en tout point au portrait que nous en ont tracé Victor Hugo et son maître en talent, Walter Scott, s'avavançait le roi Louis, généralement surnommé le cruel.

— Madame et cousine, dit le Roi, nous vous présentons un homme dont le haut courage et la terrible renommée nous inspirent tant d'amour et de respect que nous ne l'estimons pas moins qu'en importe quel monarque, et que nous serions prêt à faire pour lui autant que pour personne au monde. <sup>(1)</sup> — Avec mon seigneur de Warwick, voici ce noble comte d'Oxford qui, s'il est resté quelque temps dans les rangs des ennemis de Votre Altesse, vient maintenant implorer votre pardon et déposer son épée à vos pieds.

Le seigneur d'Oxford, qui n'avait jamais reconnu qu'à contre cœur la dynastie d'York, s'empessa de s'agenouiller devant Marguerite

(<sup>1</sup>) Lettres originales d'*Ellis*, vol. 1, let. 42, 2<sup>me</sup> série.

dont il mouilla les mains de larmes en murmurant : pardon.

— Relevez-vous, messire John de Vère, dit la Reine en dardant un regard haineux sur Warwick ; — votre pardon est facile à acheter, car, je le sais, vous avez seulement cédé aux circonstances ; vous ne les avez pas fait tourner contre nous ; et vous et les vôtres vous avez grandement souffert pour la cause du roi Henry.

— Relevez-vous, sire Comte.

— Et Marguerite, dit une voix imposante et solennelle, Marguerite n'aura-t-elle pas aussi de pardon à accorder à l'homme qui a fait plus que tout autre pour détrôner le roi Henry et qui peut faire plus que tout autre pour lui rendre sa couronne.

— Ah ! s'écria la Reine en se levant transportée de colère, et en rejetant loin d'elle la main que son fils avait posée sur son épaule : ah ! reconnais-tu donc tes torts, orgueilleux Comte ! viens-tu enfin t'agenouiller aux pieds de Marguerite ? Jette les yeux autour de toi et contemple sa cour : une dizaine de braves et infortunés gentilshommes, chassés de leurs foyers, dont l'héritage est devenu la proie de scélérats et de valets, et dont le souverain languit en prison, tandis que la femme et le fils de ce souverain, persécutés et traqués comme des bêtes

féroces, sont forcés de se cacher loin de leur patrie. Et ne viens-tu devant la majesté délaissée de la douleur, que pour te vanter d'être l'auteur de tous ces malheurs ?

— Ma mère et madame..... commença le prince.

— Ne m'exaspérez pas, mon fils ; — la prospérité pardonne, mais non l'adversité.

— Ecoutez-moi, dit le Comte, dont l'orgueil en se résignant à cette entrevue, s'était cuirassé contre l'emportement qu'il dédaignait au fond de son cœur comme une faiblesse de femme furieuse ; écoutez-moi, car j'ai des droits à être entendu, moi, dont nul de ces chevaliers, vos plus loyaux et plus nobles amis, ne peut dire que je me sois jamais abaissé à renier mes actions, ou à en déguiser la témérité sous des paroles artificieuses. J'aimais comme un compagnon d'armes, et je vénérâis comme la tête d'un père, Richard d'York, devenu mon oncle par son mariage avec la sœur du seigneur de Salisbury. Je ne discuterai pas ici ses droits héréditaires que le roi Henry, lui-même, n'a pu nier ; mais je soutiendrai, même en présence de Votre Grace, qu'ils étaient assez valides pour laver de toute imputation de déloyauté et de trahison, moi et les nombreux hommes de cœur qui les ont défendus à travers les dangers, sur

les champs de bataille et sur l'échafaud. — Il peut se faire que nous ayons été dans l'erreur, mais notre erreur était celle d'un dévouement convaincu qu'il combattait pour la bonne cause. — Quant à moi, reine Marguerite, je n'ai jamais complètement embrassé la querelle de mon parent, ni trempé dans aucun complot tendant au renversement du roi Henry, jusqu'au moment... pardonnez-moi ma brusque franchise, je suis habitué à parler sans détours et j'en prendrais moins encore sans votre sexe et votre beauté qui m'imposent bien plus que ne le ferait la colère d'un Richard Cœur-de-Lion, ou d'un Edouard I<sup>er</sup> ; pardonnez-moi donc de vous dire franchement que je n'ai jamais été l'ennemi de Henry, jusqu'au moment où de perfides conseillers lui firent comploter ma ruine et ma mort. En pleine paix, à Coventry, mon père et moi, nous n'échappâmes que par miracle au poignard d'un assassin <sup>(1)</sup>. — Dans les rues de Londres, les valets et les bourreaux au service de votre Altesse m'assailirent, moi sans armes; <sup>(2)</sup>, et peu après je fus dégradé par un parlement illégal <sup>(3)</sup>.

(1) Voyez Hall, qui dit que Marguerite avait tendu une embûche à Salisbury et à Warwick, dans la ville de Warwick, et que « s'ils ne fussent pas partis soudain, la trame de leur vie eût été brisée. »

(2) Hall, Fabyan.

(3) Archives du parlement, 570. W. Wyc. 478.

— Et ce ne fut qu'à la suite de tout cela que Richard, duc d'York, entra dans le palais de Westminster et mit la main sur le trône; ce ne fut qu'à la suite de tous ces outrages que moi et mon père Salisbury nous nous dîmes : — le temps est venu où nous ne pouvons trouver ni paix ni honneur sous le règne du roi Henry. — Blâmez-moi si tel est votre bon plaisir, reine Marguerite, repoussez-moi si vous n'avez pas besoin de mon épée; mais ce que j'ai fait, il n'est nul gentilhomme qui, après avoir été aussi profondément insulté et désespéré (1) que moi, ne l'eût fait comme moi en songeant que l'Angleterre n'est pas l'héritage du roi seul, mais que la sécurité et l'honneur, la liberté et la justice sont les droits de ses gentilshommes Normands et de son peuple Saxon. Et des droits seraient une raillerie, une dérision, s'ils ne justifiaient pas la résistance de ceux à qui on les vole, quand et par qui qu'ils soient foulés aux pieds.

Marguerite avait eu besoin de faire sur elle-même un violent effort pour s'empêcher d'interrompre cette allocution, qui avait toutefois assez vivement impressionné les chevaliers debout autour de l'estrade. Le Comte se taisant, elle fut

(1) Mot de Warwick. Voir les lettres originales publiées par sir H. Hillis, vol. 4, 2<sup>me</sup> série.

distracte de son indignation prête à éclater, par la stupeur qu'elle éprouva en voyant le jeune prince s'élaner soudain au côté de Warwick.

— Vous avez bien parlé, noble Comte et cousin, dit-il, bien parlé quoique sans détours. Et moi, sauf le respect que je dois à ma Reine et mère, moi, le représentant du Roi mon père, je vous garantis en son nom un oubli et un pardon royaux pour le passé, si vous, de votre côté, vous acquittez ma mère de toute participation aux complots dirigés contre votre vie et votre honneur, et si vous engagez votre parole de chevalier à rester désormais fidèle à Lancastre. Périssent tous souvenirs capables d'élever une barrière entre des cœurs loyaux et valeureux.

Jusque-là, Louis avait écouté silencieusement, les bras croisés sous sa robe, sa figure de renard inclinée vers la terre ; mais en ce moment, il crut devoir appuyer l'appel du Prince, et passant hypocritement ses mains sur ses yeux complètement secs, il se tourna vers Marguerite, pour lui dire :

— Un beau moment... une heureuse union, puissent madame la Vierge et mon seigneur Saint-Martin sanctifier et consacrer l'alliance qui peut seule aider ma bien-aimée parente à regagner ses droits et son royaume. Amen.

Sans tenir compte de cette pieuse éjaculation,

la poitrine haletante, les yeux errant du Comte à Edouard, Marguerite déchargea enfin son courroux.

— En sommes-nous arrivés là, prince Edouard, que les griefs de votre mère ne soient plus les vôtres, que vous vous rangiez à côté de mon ennemi mortel, quand au lieu de se repentir de sa trahison, il n'a de voix que pour se plaindre et accuser. Suis-je si bas tombée que mes paroles de pardon ou de colère soient traitées comme un vain souffle de vent. Dieu de mes pères, entendez-moi... J'arrache volontiers du fond de mon cœur tout souci et tout souvenir des pompes de la terre. Odieuse est pour moi une couronne qu'il faut acheter en rampant devant un ennemi et un rebelle. Sortez, comte de Warwick, c'est chose monstrueuse et révoltante pour la femme d'Henry prisonnier, que de vous voir aux côtés du fils d'Henry.

Tous les yeux se dirigèrent avec effroi sur la physionomie du Comte; toutes les oreilles attendirent la réponse qu'on avait lieu de redouter de sa violence et de sa fierté, une réponse faite pour briser à jamais la dernière espérance de la branche de Lancastre; mais soit qu'il fût retenu par la conscience de sa force, par la pensée qu'il ne tenait qu'à lui d'élever ou d'écraser sa fougueuse interlocutrice; soit que sa

colère fut comprimée par les sentiments naturels aux hommes de cœur, par un respect chevaleresque, mêlé de mépris, pour le sexe et les chagrins de l'Angevaine ; soit enfin que l'irritabilité de son caractère eut été absorbée par un besoin profond de vengeance contre Edouard, qui ne laissait plus de place en lui pour de petites rancunes.... quoi qu'il en fût, dis-je, la figure du Comte, bien que pâle comme le marbre, resta calme et impassible ; et il répondit avec un sourire grave et mélancolique !

— O ! reine, vous m'inspirez bien plus de respect avec ces paroles de colère où se révèle une sincérité si rare sur des lèvres royales, que vous ne m'en auriez inspiré en daignant feindre un pardon et une bonté que des souvenirs trop poignants ne vous permettent pas de ressentir. Non, princesse Marguerite, il ne peut pas encore y avoir de franche amitié entre vous et moi ; et je ne me vante pas d'une affection pareille à celle que vous ont témoignée ces nobles gentilshommes. Aussi sincère que vous, j'avoue que les outrages que j'ai essayés d'un autre me ramènent seuls à vous. Que d'autres vous servent par amour pour Henry, mais ne repoussez pas l'appui que je vous offre par haine contre Edouard.

— Je serai désormais pour lui un ennemi aussi



acharné que j'ai été dévoué dans mon amitié et ardent dans mon zèle à l'élever. Et si plus tard, remontée sur le trône, vous vous souvenez et voulez tirer vengeance du passé, au moins vous ne me devrez pas de reconnaissance et vous ne pourrez me déchirer le cœur, comme cet homme que j'aimais plus qu'un fils. Ainsi, je me retire de votre présence, sans rancune pour votre insultante colère ; sans autre souvenir, jeune Prince, que celui de votre droiture et de votre générosité ; et convaincu, dans le fond de mon ame où se reflète clairement cette partie au moins de notre destinée, que quand votre sang-froid vous sera revenu, ma dame, vous comprendrez qu'une ligue entre nous est inévitable, que votre courroux de femme doit se taire devant vos devoirs de mère, votre amour d'épouse et vos obligations solennelles et sacrées envers le peuple que vous avez gouverné comme reine. Dans le silence de la nuit vous entendrez la voix d'Henry vous criant du fond de sa prison, de lui rendre sa liberté. L'image de votre fils vous apparaîtra rayonnante de promesses d'avenir, pour vous demander pourquoi vous, sa mère, vous lui arrachez sa couronne. Et une foule de pâles villageois, accablés sous des exactions tyranniques, de pères désespérés, pleurant sur leurs filles déshonorées, viendra répéter à la Reine chrétienne

que Dieu ne sanctionne pas la colère aveugle qui repousse le seul instrument capable de briser le joug de son peuple.

Là-dessus le Comte s'inclina et tourna le dos ; mais tous les nobles spectateurs s'émurent en le voyant s'appêter à partir. Frappés par la dignité de sa conduite , entraînés par le sentiment de sa puissance et par la conviction que Marguerite en le repoussant rejetait à jamais l'héritage de son fils, tous les exilés, d'un commun accord , se précipitèrent aux pieds de leur reine, et s'écrièrent comme d'une seule voix :

— Grâce , noble Reine, grâce pour le grand comte de Warwick.

— Ma sœur, murmura Jean de Calabre, si tu laisses partir le Comte, tu perds ton fils.

— Pasque Dieu, n'importunez pas ma belle parente ; si elle préfère un couvent à un trône, ne contrariez pas son saint choix, dit l'artificieux Louis, les lèvres pincées par une mordante ironie.

Le Prince seul ne parlait pas, et debout, la tête altière, il regardait le Comte s'éloigner lentement.

— O Edouard, Edouard, mon fils, s'écria l'infortunée Marguerite , si pour toi, pour toi, il il faut que j'anéantisse le passé, oh ! charge-toi de parler pour moi.

— Je l'ai déjà fait, dit doucement le Prince, et

vous m'avez réprimandé, ma mère. Et pourtant j'avais parlé, il me semble, comme Henry V eût parlé lui-même, si d'un puissant ennemi il eût pu faire un noble ami.

Un sanglot convulsif sortit de la poitrine de Marguerite; puis elle se leva, soudain rassénée, belle d'une imposante beauté de statue où rien ne trahissait plus ses orageuses émotions; et sa voix étrangement calme arrêta le Comte par ces mots:

— Seigneur de Warwick, défendez ce jeune homme, rendez-lui son héritage, délivrez son saint père — et Marguerite d'Anjou, après tant d'années d'exil et de souffrances, pardonnera au champion de son fils.

Le prince Edouard s'élança de nouveau aux côtés du Comte; et le genou orgueilleux de Warwick fléchit devant Marguerite. Des larmes de joie mouillaient les yeux des amis et des parents de la bannie; un sourire triomphant relevait les lèvres de Louis, et la figure de Marguerite, effrayante par son impassibilité de pierre, s'était levée vers le ciel comme pour demander pardon au Dieu de miséricorde du pardon qu'elle venait d'accorder (1).

(1) Miss Strickland dit à propos de cette entrevue : il ne paraît pas que Warwick ait fait mention de l'exécution de son père, le comte de Salisbury, ce qui confirme presque l'opinion des historiens qui nient que ce seigneur ait été décapité par Marguerite.

## X.

Amour et mariage. — Doutes de conscience. — Jalousie domestique. —  
Trahison de famille.

Les événements qui suivirent cette orageuse entrevue furent tels que l'exigeait fatalement la position respective des partis. La diplomatie de Louis, l'énergie et l'amour du prince Edouard et les représentations de la famille et des amis de Marguerite réussirent, quoique non sans peine, à triompher de la répugnance avec laquelle la Reine envisageait une alliance plus intime entre Warwick et son fils. Le comte ne daigna pas intervenir personnellement dans cette affaire; il eut le bon esprit de s'en remettre à Louis et au prince, du soin de mener à bout la négociation; et finalement il reçut d'eux les propositions de mariage qui ratifiaient la ligue et consummaient ses projets de vengeance.

Le seigneur de Warwick jura sur la vraie croix (¹) dans l'église Sainte-Marie d'Angers, de soutenir fidèlement et constamment la cause de Henry ; devant le même symbole sacré, le roi Louis et son frère le duc de Guyenne, vêtus de blanc, firent serment d'appuyer et d'aider de tout leur pouvoir le comte de Warwick dans ses tentatives en faveur du roi Henry ; et Marguerite répéta sa promesse solennelle de traiter le Comte comme un loyal et dévoué serviteur sans jamais lui reprocher le passé.

Puis furent signés les articles du contrat de mariage entre le prince Edouard et la dame Anne, articles où il était stipulé que la fiancée resterait auprès de Marguerite, mais que l'union ne serait célébrée que quand le seigneur de Warwick serait entré en Angleterre et aurait reconquis le royaume, ou du moins la plus grande partie du royaume, pour le roi Henry : convention d'autant plus agréable au Comte qu'il désirait n'offrir rien moins à sa fille qu'une couronne pour dot.

Une close beaucoup plus importante que toutes les autres pour la sûreté du Comte et pour le succès permanent de son entreprise, fut celle qui enlevait virtuellement à la farouche et

(¹) Lettres originales tirées des manuscrits de Harley, par Ellis, lett. 2.

impopulaire Marguerite les rênes du gouvernement, en déclarant seul régent du royaume, à dater de sa majorité, le jeune Edouard dont les qualités le rendaient de jour en jour plus cher à Warwick et promettaient de lui attirer le respect et l'amour du peuple. Au duc de Clarence étaient réservées toutes les terres et dignités du duché d'York, plus le droit de succession au trône pour lui et sa postérité, au cas où le prince de Galles n'aurait pas d'héritiers mâles; et on s'engageait en outre, sous main, à lui accorder la vice-royauté d'Irlande.

Marguerite avait mis à son consentement une condition grandement antipathique au noble caractère de son fils et à laquelle les arguments de Warwick purent seuls décider le prince à se résigner. — Elle stipulait que le jeune Edouard n'accompagnerait pas le Comte en Angleterre, et attendrait pour se montrer que son père fût proclamé Roi. — C'étaient en grande partie ses craintes maternelles qui lui avaient dicté cette résolution; mais il s'y mêlait aussi quelque doute caché sur la loyauté de Warwick et sur ses moyens de lever une armée suffisante pour atteindre son but. Le vaillant jeune homme voulait combattre au premier rang dans les batailles livrées en son nom et pour lui; mais le Comte déclara, à l'étonnement et à la joie de Margue-

rite, qu'il valait mieux dans les intérêts du Prince qu'il laissât à d'autres le soin de lui débayer l'accès du trône et qu'il ne rentrât en Angleterre que quand il ne resterait plus d'ennemis à terrasser, afin qu'aucun souvenir haineux ne se rattachât à sa personne, et qu'il n'y eût pas une seule goutte de sang sur l'épée de celui qui s'annonçait comme le pacificateur et le conciliateur impartial de toutes les dissensions.

Ces clauses ayant été arrêtées, Edouard de Lancastre engagea solennellement sa foi à sa bien-aimée, en présence des rois Louis et René et du comte et de la comtesse de Warwick, à Amboise.

Il était nuit, et une fête brillante couronnait, au palais d'Amboise, les événements de cette journée mémorable. Le comte de Warwick était seul dans cette même chambre où il avait découvert le secret du jeune prince Lancastrien. Il s'était esquivé, inaperçu, de la brillante société réunie dans les salles de cérémonie; car son grand cœur était plein jusqu'à déborder. Le rôle qu'il jouait depuis bien des jours était maintenant achevé, et avec lui avaient cessé l'exaltation et la fièvre. Il avait réalisé ses projets, fait des Lancastriens les alliés de sa haine. L'héritier du Roi était le fiancé de sa fille de

prédilection ; et l'avenir laissait pressentir le moment où le père, se vengeant suivant ses desirs, conduirait par la main son enfant sur le trône de celui qui avait voulu la jeter déshonorée dans la fange. Si la victoire secondait ses espérances, comme père de la reine future, il allait devenir encore plus grand et plus puissant à la cour de Lancastre qu'il ne l'avait été, dans ses jours les plus prospères, au milieu des favoris de l'ingrat York ; la couronne devant passer aux enfants d'Isabelle, au cas où la postérité d'Anne viendrait à faire défaut, il se voyait certain de toute manière d'être la souche de la dynastie royale d'Angleterre. Son ambition, son orgueil, sa vengeance, avaient bien lieu de tressaillir d'allégresse en contemplant l'avenir, tel que la sagesse humaine pouvait le prévoir. Il semblait que jamais astre plus brillant n'eût resplendi sur la famille Nevile ; et pourtant le Comte avait l'ame triste et abattue. Si habile qu'il eût été à le cacher à tous les yeux, il était impossible que le courroux hautain de Marguerite ne l'eût pas blessé jusqu'au fond du cœur. Et même en contemplant la joie sainte qui rayonnait sur le front d'Anne, il avait senti un cruel déchirement dans son sein. Etaient-ce là les témoins d'un mariage d'heureux augure ? Combien elle différait de l'empressement cordial des guerriers ses amis,



cette courtoisie empesée des ennemis qui avaient tremblé et fui devant son épée? Si au milieu des chances des batailles il lui arrivait malheur, quel sentiment d'affection pour sa fille parlerait jamais le langage de la pitié dans l'œil sévère et dédaigneux de l'impérieuse Angevine?

Le brouillard qui jusques-là avait voilé son esprit ou qui ne lui avait laissé apercevoir qu'une impitoyable pensée de rétribution, venait soudain de se dissiper. Il voyait maintenant à quelle terrible crise son existence était arrivée; il avait atteint le sommet de la montagne pour regretter les jardins fortunés, laissés derrière lui. — Pour lui étaient perdus, à jamais perdus, les doux et mâles souvenirs de ses amitiés de soldat, de ses affections printannières. Qui donc, entre ceux qui avaient affronté les périls de la guerre à ses côtés pour la maison d'York, accourrait presser sa main et saluer sa venue quand il se présenterait comme le capitaine de l'odieuse Lancastre? Sans doute si son honneur eût pu se résigner à proclamer la véritable cause de sa désertion, il eût été sûr que tous les cœurs de père auraient battu de sympathie pour lui; mais désormais il lui était moins permis que jamais de prononcer le mot qui eût lavé son nom. Comment s'abaisser à réclamer une pitié malveillante pour l'affront fait à une reine future!

— Avec lui devait descendre dans la tombe le secret qui n'eût pu être traduit en paroles que par de ces vagues allusions, de ces mystérieux commentaires, prompts à se métamorphoser, de bavardages sans fondements, en histoire suspecte et scandaleuse (1). Il est vrai qu'en changeant de parti, il n'avait pas, comme Julien l'espagnol, apostasié sa patrie. Il ne songeait pas à livrer son pays à un ennemi étranger; il voulait seulement substituer un autre monarque anglais à celui qui était sur le trône, un prince vertueux à un roi fourbe et sanguinaire. Il est vrai que le passage d'un camp à l'autre avait été chose si commune parmi les plus grands et les plus braves, que même les consciences les plus rigides ne pouvaient guère censurer ce que l'époque elle-même avait sanctionné. — Mais quel autre acteur de ces temps orageux avait joué un rôle aussi marquant dans le renversement de ceux qu'il allait maintenant travailler d'une manière non moins marquante à relever? Quel autre avait été autant chéri de Richard d'York? A quel autre l'auguste père avait-il dit : Protège mes enfants? — Il croyait voir se dresser

(1) Une simple phrase de Hall explique fort bien le mystère qui enveloppa l'affront essuyé par une femme de la maison de Warwick; « la vérité ne fut jamais ouvertement connue, pour l'honneur de tous deux. »

devant lui le fantôme de ce prince adoré ; il s'imaginait entendre ses lèvres glacées lui dire : Est-ce bien toi, de tous les hommes, qui te fais le bourreau de mon premier-né ? — Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine ; et tombant à genoux, il murmura cette prière : Pardon, pardon, ô Dieu qui lisez dans les cœurs ! — Et vous, ô divine Marie, intercédez pour moi si je me suis laissé égarer, si prenant la voix de mon cœur pour celle de ma conscience, je ne me suis souvenu que d'une haine égoïste. — Mais non, c'est impossible. Si Richard d'York lui-même eût assez vécu pour apprendre ce que j'ai eu à endurer de son indigne fils, des outrages sans motifs, des serments violés, des déshonneurs publics et éhontés ; s'il m'eût vu m'obstiner malgré tout à pardonner au coupable, à le servir, à l'aimer, jusqu'à ce qu'enfin mon infatigable dévouement eût été récompensé par la plus infâme flétrissure qui puisse frapper un blason et un nom d'homme de cœur, — certainement Richard d'York, s'il eût vu tout cela, m'eût dit lui-même : Ton honneur, enfin, te défend de pardonner.

Alors, avec tout l'emportement que met le cœur humain, dès qu'il entame sa propre justification, à évoquer l'une après l'autre toutes les excuses et les apologies spécieuses qui peuvent faire taire ses scrupules, le Comte passa de son

injure personnelle au fatal gouvernement de sa patrie et s'appesantit en les maudissant, sur les mille cruautés et les mille abus qui lui revenaient en mémoire, oubliant, hélas ! ou ne voulant pas se rappeler, que tant que les vices d'Edouard ne s'étaient pas attaqués à son foyer et à son honneur, ils s'était contenté de les déplorer sans chercher à les châtier. — En un mot, il se défendit avec tant d'éloquence qu'il sortit de son examen de conscience, calme et acquitté par lui-même ; alors, s'accoudant sur la fenêtre ouverte, il aspira à longs traits l'air embaumé et vivifiant de l'été. — Les appartements d'apparat dont il s'était échappé, coupaient, comme nous l'avons déjà dit, à angle droit, l'aile du palais où était située la pièce dans laquelle il se trouvait. — Ils étaient brillamment illuminés ; toutes leurs fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer la fraîche brise de la nuit, et Warwick distinguait, comme en plein jour, les costumes splendides des hôtes de la fête. — Un groupe attira et fixa ses regards. — Près de la fenêtre centrale, il reconnut sa gentille Anne, les yeux baissés ; et il crut presque apercevoir une rougeur sur ses joues tandis que son jeune fiancé, aussi beau qu'elle, murmurait à son oreille les flatteries de l'amour. Un peu plus loin, mais encore assez près d'eux, il vit sa compagne chérie ; et ses lèvres murmu-

rèrent : Après vingt ans de mariage, puisse Anne lui être aussi chère que tu es encore chère à mon cœur. — Puis il remarqua, ou il le crut du moins, que les regards de la Comtesse, après s'être arrêtés avec une tendre complaisance sur le jeune couple, erraient de côté et d'autre, d'un air inquiet, comme pour chercher celui qui devait partager sa joie de mère. — Mais quelle forme s'avance, si majestueuse et si hautaine, s'approche des fiancés, et sans leur adresser la parole semble les épier avec tant de fixité? — A son diadème ducal, aux rayures de sa robe, à sa fierté qu'on ne saurait méconnaître, Warwick a reconnu sa fille Isabelle. Il ne put distinguer l'expression de ses traits, mais un frison de fatal augure se glissa jusqu'au fond de son cœur; car l'attitude elle-même avait une *expression* trop claire, et ce n'était pas la sympathie et l'amour d'une sœur qu'on y lisait. Il détourna la tête, tourmenté du souvenir fiévreux de l'humeur aigrie de sa fille. Il regarda de nouveau. La Duchesse avait disparu au milieu des splendeurs confuses de la fête. — Riche et sonore s'épanchait la musique invitant les danseurs à l'imposant pavon. Ses yeux suivirent la même direction; la Comtesse avait quitté sa place, les amans eux aussi s'étaient éclipsés, et à l'endroit où ils s'étaient montrés, conversaient maintenant ses an-

ciens ennemis Exeter et Sommerset. Cette brusque transition d'un objet chéri à des souvenirs de haine, fit vibrer en lui une de ces cordes supersensitives qui ont toujours été à toute époque si sensibles et si fébriles dans les cœurs violemment émus. — Oublieux de nouveau de la fête, le Comte se retourna vers le paysage plus serein du bosquet et de la pelouse argentée par les rayons de la lune, et il resta à rêver et à rêver encore jusqu'à ce qu'un bras, s'enlaçant autour de lui, vint le tirer de ses méditations. C'était pour cela que la Comtesse avait quitté le bal. Devinant avec l'instinct de l'amour, la tristesse de son mari, elle s'était échappée du tourbillon des pompes et des plaisirs pour se rendre à ses côtés.

— Oh ! pourquoi me dérober une heure de ta présence, dit la Comtesse, puis qu'il me reste si peu d'instant à te voir, puisque, quand le soleil qui doit succéder à celui de demain, brillera sur ces murs, la nuit de ton absence se sera appesantie sur moi.

— Et si cette pensée d'une séparation aussi douloureuse pour moi que pour toi, ne suffisait pas, belle-amie, pour attrister la fête, ne sens-tu pas combien les graves et solennelles réflexions d'un homme en face d'une entreprise destinée à changer la dynastie d'un royaume, sont peu en harmonie avec les danses insoucian-

tes et les accords d'une musique folâtre. — Pourtant, je n'étais pas préoccupé en ce moment de ces grands soucis ; mon âme était plus près du foyer domestique. N'as-tu pas remarqué, ma douce compagne, comme le front d'Isabelle s'est assombri , comme un morne abattement s'est emparé d'elle, depuis qu'elle a appris que notre Anne devait épouser l'Héritier de Lancastre.

La mère étouffa un soupir:—Il faut pardonner au dépit d'une femme qui aime son époux et pleure la ruine des espérances qu'il avait conçues. Hélas ! il m'est bien pénible d'être exclue de sa confiance. Elle est sans cesse avec sa nouvelle favorite, avec cette femme entrée depuis peu à son service. — Il me semble pourtant que des amis nouveaux donnent des conseils moins vertueux que ceux d'une mère.

— Ah ! et quels conseils Isabelle pourrait-elle écouter d'une personne qui n'est, comparative-ment pour elle, qu'une étrangère. Quand même Edouard , ou plutôt son astucieuse Elisabeth aurait suborné cette dame d'honneur , notre fille ne prêterait jamais l'oreille, même dans un accès de colère, aux suggestions de l'ennemi de sa famille, de celui qui a voulu nous déshonorer.

— Sans doute. — Mais, la flatterie est insinuante, et des louanges habiles font souvent ger-

mer une pensée coupable. — Isabelle, mon cher seigneur, a quelque chose de votre grand cœur et de votre courage. Dès son enfance, son humeur altière et la nature même de son imposante beauté ont nourri en elle la conviction qu'elle était réservée à un sort plus brillant que notre humble et douce Anne. Avec de l'indulgence et du temps, espérons, Richard, que l'affection de sa généreuse sœur triomphera de la jalousie de la princesse déçue.

— Prions le ciel qu'il en soit ainsi. L'ascendant d'Isabelle sur son mari est immense et peut devenir dangereux. Plût à Dieu qu'elle consentît à rester en France avec toi et sa sœur. Quant à Clarence, lui au moins, je crois l'avoir convaincu et satisfait. Séduit par la splendide destinée qui s'offre à lui, par les joujous d'une vice-royauté, son caractère plus léger se résigne à la perte d'une couronne qu'il eût été, je le crains, incapable de porter;—car, plus j'ai été à même d'étudier son caractère, dans l'intimité de la vie de famille, plus j'ai senti que j'aurais eu peine à justifier une tentative destinée à imposer à l'Angleterre un roi indigne d'une si grande nation. Il est encore jeune, mais quelle différence avec la jeunesse d'Edouard de Lancastre! chez Edouard quel caractère mâle et sérieux, quelle manière céleste d'envisager les devoirs



d'un roi ! Oh ! si l'empotement qui m'a poussé est coupable, que j'en sois seul puni, que seul je l'expie, et puissé-je servir au moins à donner à l'Angleterre un prince dont les vertus la dédommageront de tous ses malheurs ?

Ces dernières paroles tremblaient encore sur les lèvres du Comte, quand, tout-à-coup, une lumière glissa sur le plancher jusque-là éclairé seulement par la lune. Au même instant Isabelle, en grande conversation avec la Dame à laquelle sa mère avait fait allusion, entra dans la chambre pour se rendre dans ses appartements particuliers. La femme-diplomate, dont Philippe de Commines (1) a attesté le génie en matière d'intrigues, mais dont le nom, heureusement pour elle, ne nous a pas été transmis par l'histoire, avait une physionomie fort douce et fort attrayante pour un observateur superficiel ; mais les arêtes aigues de ses traits, le rouge vif de ses cheveux, et ses lèvres minces et comprimées correspondaient parfaitement aux attributs que la science physiognomique moderne assigne, à tort ou à raison, aux natures astucieuses et perfides. Elle tenait un flambeau dont la lumière éclairait en plein la figure bouleversée de la Duchesse. Isabelle aperçut dès l'abord ses parents et s'interrompit tout court au milieu

(1) Commines, III, §. Hall, Lingard, Hume, T.

d'une causerie à mi-voix, en poussant un cri presque d'effroi.

— Tu quittes de bonne heure la fête, ma fille, dit le Comte en fixant sur elle un regard assez sévère.

— Madame, dit la confidente en faisant une humble révérence, était inquiète de son enfant.

— Votre maîtresse, mademoiselle l'officieuse femme de chambre, reprit Warwick, n'a pas besoin de votre langue pour répondre à son père. Laissez-nous.

La dame d'honneur se mordit les lèvres mais obéit et quitta la chambre. Le Comte s'approcha d'Isabelle et lui prit la main : elle était froide comme du marbre.

— Mon enfant, dit-il tendrement, tu fais bien d'aller prendre du repos ; depuis quelque temps tes joues ont perdu leur éclat. Il n'y a qu'un instant j'étais à désirer, pour bien des motifs, que tu ne bravasses pas les dangers de notre retour en Angleterre, et maintenant je ne sais si je serais moins tourmenté, en te sentant loin de moi, par mes craintes pour ta santé, que par mon inquiétude pour ta sûreté, en t'ayant à mes côtés.

— Monseigneur, répondit froidement Isabelle, mes devoirs m'ordonnent de ne pas quitter mon mari, — maintenant surtout qu'il semble devoir affronter la bataille sans avoir à en recueillir le

prix. Qu'Edouard et Anne demeurent ici en sécurité, Clarence et Isabelle iront conquérir le diadème et le sceptre pour d'autres.

— Ma fille, n'ayez pas d'amertume contre votre père, ne soyez pas jalouse de votre sœur, dit le Comte d'un ton de grave réprimande; puis il ajouta avec plus de douceur:—Les femmes d'une noble maison ne doivent pas avoir d'ambition à elles; il convient qu'elles laissent, sans murmurer, leur gloire et leur honneur entre les mains des hommes. Ne vous affligez pas de voir votre sœur monter sur le trône de celui qui a voulu flétrir le nom qu'elle et vous, avez reçu de votre père.

— Je n'ai pas proféré de reproches, Monseigneur. Excusez-moi, je vous prie, de me retirer. Je suis brisée de fatigue, et je désire avoir assez de force et de santé pour ne pas être un fardeau pour vous, lors de votre départ.

La Duchesse s'inclina avec une orgueilleuse soumission et s'apprêta à sortir.

— Prenez garde, dit le Comte à voix basse.

— Que je prenne garde, et à quoi? dit Isabelle en tressaillant.

— A ton propre cœur. Oui, va vers le berceau de ton enfant avant de gagner ta couche et, en face du sommeil de l'innocence, calme ton ame et tâche de redevenir femme.

La Duchesse releva vivement la tête ; mais ses habitudes de respect craintif envers son père retinrent la réponse irritée qui s'apprêtait à sortir de ses lèvres ; et après avoir baisé cérémonieusement la main que lui tendait la Comtesse, elle sortit de l'appartement pour gagner la chambre où son enfant sommeillait sous de splendides rideaux de soie brodés aux armes de Clarence. A côté du berceau était assise la Confidente. La Duchesse écarta les draperies et contempla la figure rosée du petit être endormi ; puis se tournant vers sa dame d'honneur :

— Il y a trois mois, dit-elle, j'espérais que mon premier-né serait roi. Arrière ces oripeaux railleurs, cette contrefaçon d'une naissance royale ; comment conviendraient-ils au futur vassal des odieux Lancastriens !

— Belle dame, dit la confidente, ne vous avais-je pas avertie dès l'abord que vous étiez menacée de cette alliance si fatale à monseigneur le Duc et à ce cher enfant ? J'espérais que vous pourriez en détourner le Comte.

— Il ne fait pas attention à mes paroles ; il ne se soucie pas de moi, tout son amour est concentré sur Anne, Anne qui n'a ni fierté ni énergie et que j'ai à peine regardée jusqu'ici comme mon égale. Et maintenant il faut que devant ma sœur cadette je fléchisse le genou,

bien heureuse si elle daigne m'ordonner de tenir le pan de sa robe royale. Jamais, non jamais.

— Calmez-vous, le courrier doit partir cette nuit. Mon seigneur de Clarence est déjà dans ses appartements. Il n'attend que votre consentement pour écrire à Edouard qu'il ne repousse pas ses messages affectueux.

La Duchesse marcha à grands pas, en proie à une violente agitation.

— Mais tant de dissimulation, tant de fausseté envers mon père !

— Mérite-t-il que vous lui sacrifiez votre enfant ? Réfléchissez-y bien, le Roi n'a pas de fils ; les Barons anglais ne reconnaissent pas les femmes pour souverains <sup>(1)</sup> ; et Edouard restant sur le trône, votre fils est héritier présomptif. Il y a peu de chance qu'il naisse un enfant mâle à la reine Elisabeth, tandis qu'une longue suite de descendants peut sortir du mariage d'Anne. D'ailleurs, en dépit de tous les traités de parchemin, comment Clarence et sa race seraient-ils jamais, pour un roi Lancastrien, autre chose

(1) Miss Strickland (vie d'Elisabeth d'York), remarque « que les préjugés normands en faveur de la loi salique, avaient porté atteinte au droit commun ou constitutionnel touchant la succession au trône. » Cette remarque entraîne une controverse.

que des ennemis destinés à peupler les prisons ou à rassasier le billot, au premier prétexte spécieux, découvert par la calomnie, pour couper à la racine leurs droits légitimes.

— Silence, silence, silence, s'écria Isabelle en lutte terrible avec elle-même.

— Madame, le temps presse. — Et songez-y, — quelques lignes ne sont après tout que des mots qu'on est libre de ratifier ou de rétracter suivant l'occasion. Si le seigneur de Warwick réussit et que le roi Edouard perde sa couronne, rien ne vous sera plus facile que de modeler votre conduite sur les circonstances ; mais au cas où le Comte échouerait, au cas où il serait de nouveau réduit à s'exiler, quelques lignes, tracées en ce moment, vous sauveraient vous et les vôtres d'un éternel bannissement, rendraient à votre enfant son héritage naturel, et vous délivreraient de l'arrogance de l'Angevaine qui, aujourd'hui même, il me semble, s'est permis d'insulter votre Altesse.

— Oui, oui, elle m'a insultée. O pourquoi mon père n'était-il pas près de moi pour l'entendre ? Elle m'a ordonné de m'écarter pour laisser passer Anne..... non Anne la fille cadette du seigneur de Warwick, mais Anne la fiancée de l'Héritier de Lancastre. Elisabeth Woodville, au moins, n'a jamais eu cette insolence.

— Et c'est cette Marguerite que le duc de Clarence va placer sur le trône auquel cet enfant pourrait sans cela aspirer.

Isabelle joignit convulsivement les mains.

— Ecoutez, dit la confidente en ouvrant brusquement la porte !

Le long du corridor s'avancait en grande pompe un cortège imposant, précédé du Chambellan qui annonçait : son altesse la princesse de Galles. Et Isabelle aperçut Louis XI conduisant par la main dans ses appartements la fiancée virginale qui ne devait avoir que le nom et la dignité d'épouse jusqu'à ce qu'on lui eût assuré un royaume pour dot. Le cérémonial splendide et les honneurs royaux qui entouraient sa sœur cadette, ainsi élevée au-dessus d'elle, complétèrent dans le cœur jaloux de la Duchesse le triomphe de la tentatrice.—Sa figure prit une expression de résolution farouche, et elle passa tout d'un coup dans une chambre adjacente où le duc de Clarence était seul, en face de plusieurs flacons de vins qu'il n'avait pas épargnés et d'une missive dont les caractères n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

Il tourna sa figure irrésolue vers Isabelle qui se penchait sur lui pour lire ce qu'il venait d'écrire. Sa lettre était adressée à Edouard. Après avoir brièvement averti le roi de l'invasion pro-

jetée, en renfermait ces paroles significatives : Et s'il se peut que j'aie l'air de prendre part à cette tentative, à laquelle je ne saurais m'opposer *ici et seul*, vous me trouverez toujours, quand viendra l'occasion, votre frère affectionné et loyal sujet.

— Et bien, Isabelle, dit le Duc, tu sais que j'ai différé jusqu'au dernier moment, pour te plaire ; car, en vérité ma dame, ta volonté est pour moi la plus douce des lois. — Mais maintenant si le cœur te manque....

— Oh ! oui, oui, s'écria la Duchesse en fondant en larmes.

— Si le cœur te manque, continua Clarence, qui à toute sa faiblesse joignait beaucoup de la duplicité de ses frères : eh bien ! n'en parlons plus. Je me résigne à être esclave de l'arrogante Marguerite, vassal de l'époux de ta sœur, témoin du triomphe de la maison que toi et moi nous avons été habitués à maudire dès notre enfance ; oui, oui, j'accepte tout... tout... pourvu qu'Isabelle ne pleure pas et que notre enfant ne nous fasse pas de reproches par la suite.

Pour toute réponse, Isabelle qui avait saisi la lettre, la laissa retomber sur la table et la poussa, en détournant la tête, vers le Duc ; puis elle regagna le berceau de son enfant qu'elle éveilla



par ses sanglots et qui poussa des cris de terreur, en se sentant saisi dans les bras de sa mère déjà déchirée de remords.

Un sourire de joie méprisante effleura les lèvres du Judas femelle ; et, sans prononcer un mot, elle se rendit auprès de Clarence. Il avait déjà scellé et attaché sa missive après y avoir ajouté ces mots : Ma dame et Duchesse, en dépit de sa parenté, a vu cette lettre et l'approuve, car elle est plus attachée à York qu'au Comte, maintenant qu'il s'est fait Lancastrien.—

Après avoir placé la missive dans un petit coffret de fer, il le donna à la dame d'honneur, avec un coup-d'œil significatif :

— Hâtez-vous, dit-il, ou elle se repentira. Le courrier est-il là ? son cheval est-il sellé ? dès que vous lui aurez remis cela, qu'il parte. Il a son permis pour passer les portes ?

— Tout est prêt, avant que l'heure sonne, il sera déjà en route.

La confidente disparut. Le Duc s'étendit sur sa chaise et se frotta les mains.

— Oh ! oh ! mon beau-père ; vous me croyez trop sot pour porter une couronne ; je ne suis pas assez sot pour vous servir d'instrument. J'ai eu au moins l'esprit de vous tromper et de cacher mon ressentiment sous un front souriant. Sot vous-même d'avoir cru qu'une récompense

moindre qu'une couronne pouvait me gagner à votre cause.

Il se pencha vers la table et vida son gobelet.

Tout-à-coup blême et défaite comme un spectre, Isabelle se dressa devant lui.

— J'étais folle, folle, Georges, la lettre, la lettre, il ne faut pas qu'elle parte.

En ce moment l'heure sonna. — Belle enfant, dit le Duc, il est trop tard.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME ET DU TROISIÈME VOLUME.







